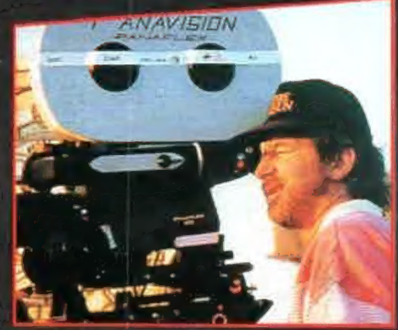




SPIELBERG
Empire du Soleil



LUCIO FULCI
Hard-Gore



AVORIAZ 88
Compte-rendu



BELGIQUE : 146 FB. CANADA : $ 5,75
ESPAGNE : 560 PTS

SCHWARZENEGGER
RUNNING MAN



VISA FILMS
Ils réveillèrent la BÊTE...
et leur supplice dura jour et nuit pour des siècles et des siècles...
LARRY COHEN
Les Enfants de SALEM
STEPHEN KING
MICHAEL MORIARTY
SAMUEL FULLER
LARCO PRODUCTIONS présente
"LES ENFANTS DE SALEM"
un film de LARRY COHEN
scénario de LARRY COHEN et JAMES DIXON · d'après les personnages de STEPHEN KING · produit par PAUL KURTA · producteurs associés BARRY SHILLS et JANELLE COHEN
directeur de la photographie DANIEL PEARL · effets spéciaux STEVE NEILL · musique MICHAEL MINARD
DOLBY STEREO
avec MICHAEL MORIARTY
SAMUEL FULLER · ANDREW DUGGAN
CLARA REID · JAMES DIXON · JILL GATSBY · RONEE BLAKELY · RICKY ADDISON REED · JUNE HAVOC · EVELYN KEYES



THE RUNNING MAN



EMPIRE DU SOLEIL



JACKIE CHAN



NANCY ALLEN



LUCIO FULCI, L'AU-DELÀ

MAD MOVIES PRÉSENTE

IMPACT

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** et **rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Bernard Achour, Marcel Burel, Alain Charlot, Norbert Moutier, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Cyrille Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Michel Longo, Jack Tewksbury. **Correspondants** : Maitland McDonagh (New-York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Bernard Achour.

Remerciements à Monique Assouline, Josée Benabent-Loiseau, Daniel Bouteiller, Jean Boyenval, Cannon, Pierre Carboni, Françoise Dessaigne, D.D.A., Marie-Christine Fontaine, Danielle Gain, François Guerrar, Samuel Hadida, Anne Lara, André-Paul Ricci, Claude Sarfati, Robert Schlockoff, Tri-Star, Jean-Pierre Vincent, Visa-Films.

Composition : Samat. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : N.M.P.P. **Rédaction/Administration** : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Dépôt légal** : Février 88. **Commision paritaire** : N° 67856. **N° ISSN** : 0765-7099. Paraît tous les deux mois. N° 13 tiré à 65 000 exemplaires.

EDITORIAL

L'Emission Impossible ou les Grossiers de l'Ecran

Dans la série sans risque : on vous passe un film et on discute après, Michel Denisot vient de faire assez fort. Figurez-vous que dans son émission « Ciné-Star » du mardi 12 janvier, il décidait d'ouvrir sa tribune au genre fantastique. Chouette alors, et de nous porter, toute **Dynastie** cessante, sur la une. Pas besoin de la chercher longtemps : puisqu'il n'y en a qu'une, ça tombait bien.

Après les bandes-annonces d'usage qui ont le don de meubler une émission, le spectacle commence ; sauvage. Soubeyrand et Gastineau présentent leurs œuvres et jusque là tout va bien. Mais là où ça dérape c'est lorsqu'on entend les propos de Denisot lui-même, et là on comprend tout. Si vous voulez, le Fantastique, comme c'est à la mode et que le Festival d'Avoriaz déplace du monde, eh bien c'est rentable d'en parler. **Robocop** fait la une de pas mal de revues, alors c'est le moment d'amener un robot à son image sur le plateau. Mais attention, ne confondez pas; ce qui l'intéresse, Denisot, c'est l'Audimat et non pas l'automate, faut pas le prendre pour un imbécile, oh !

Finalement ce qu'on lui reproche c'est davantage son manque de talent que son manque d'honnêteté. Un vrai homme de télé s'en serait sorti, mais lui ne sait pas cacher son mépris du genre et ses questions débordent de fiel, et parfait de naïveté : (à Mathilda May) « Vous faites votre métier d'actrice ou bien c'est autre chose ? », « Ça vous a rapporté quoi ? » (à Soubeyrand), « Mais ce cinéma ne doit pas vous faire vivre ! », (à Chouchan, venu promouvoir Avoriaz !) « C'est un cinéma où la technique est vedette et d'où l'acteur est absent ? C'est un cinéma conformiste, y'a pas beaucoup de sensualité dans ce cinéma-là . » et de conclure par « Il y a eu 138 films de Dracula et 96 de Frankenstein, ça veut dire que c'est toujours la même chose ». (hé, avec des millions de films qui ne sont pas fantastiques, qu'est-ce que ça devrait être !). (à Jessua) « Vous êtes le seul en France à faire du Fantastique »..., (et enfin à Pierre Arditi, l'apothéose) « Vous voulez dire que ce n'est pas du cinéma, c'est du cinéma de merde ? C'est un cinéma qui a du succès et qui peut faire du tort à d'autres films ? », « Y'a pas de magie là-dedans, donc ce n'est pas du cinéma », « vous vomissez sur ce cinéma ? »

Evidemment toutes ces questions sont authentiques, et c'est très grave de voir que quelqu'un peut assez mépriser son public au point de lui faire croire qu'il n'y a pas de magie dans le cinéma fantastique, qu'une photo de Lon Chaney Jr représente Lon Chaney (le père, celui du **Fantôme de l'Opéra**), confondre **Mad Love** avec **M. le Maudit** (photo à l'appui) ou encore prétendre que Karen Allen (celle des **Aventuriers de l'Arche Perdue**) joue dans **Robocop**. Et au moins, s'il n'aime pas ça, qu'il n'en dégoûte pas les autres.

La semaine suivante l'émission traitait du cinéma érotique et on en a entendu de belles (déjà que **Robocop** allait obtenir le grand prix d'Avoriaz trois jours après !). Mais comme il ne s'agit pas de notre sujet, on renvoie l'affaire aux spécialistes. Si seulement la télé pouvait s'adresser, elle aussi, à des spécialistes... Enfin, ça nous donne le courage de continuer à défendre le genre, c'est déjà ça de gagné. So long happy monsters.

Jean-Pierre PUTTERS

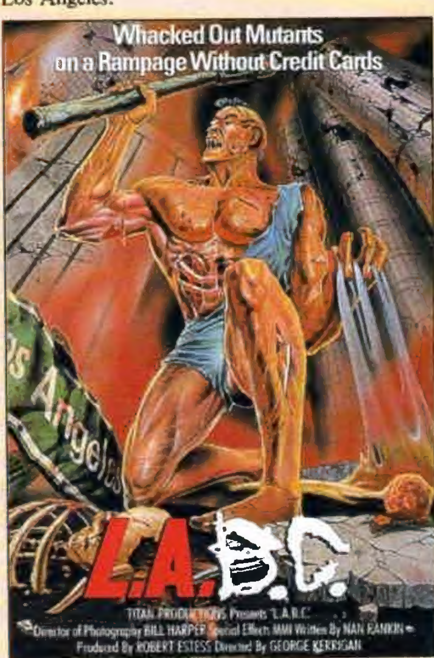
STRIKE COMMANDO II



• Vincent Dawn, alias Bruno Mattei, inénarrable auteur des **Rats de Manhattan** et de **Virus Cannibale**, verse dans le sous-**Rambo** avec **Strike Commando II**. Terrorisme, kidnapping, Vietnam, héros musclés... la routine stallonienne. Avec Reb Brown (ex-Yor, ex-capitaine América, ex-Calibur... euh non, pardon !).

• La Nouvelle-Zélande va produire la suite aux **Chariots de Feu** qui s'intitulera **Burning Gold**. On y retrouvera le personnage principal, l'Ecossais Eric Liddel, le coureur fou du premier film, dans le récit de sa vie mouvementée. Devenu missionnaire en Chine, il mourra dans un camp de prisonniers de guerre pendant la 2e Guerre Mondiale.

• **Empire** dame le pion aux séries Z italiennes avec **L.A. B.C.** d'un certain George Kerrigan. L'action se déroule bien entendu dans les ruines irradiées de Los Angeles.



• Gale Anne Hurd (**Aliens**) et Richard Kobritz (**Christine**) ont réuni leurs efforts pour produire le film de Graham Baker **Outer Heat**, une œuvre de science-fiction écrite par Rockne S. O'Bannon et James Cameron (**Terminator**) pour la 20th Century Fox. Au générique on retrouve aussi : James Caan, Terence Stamp, Mandy Patinkin. Sur la lancée, Cameron et son épouse, G.A. Hurd, ont annoncé le nom de leur prochain enfant (cinématographique) : **The Abyss.**

• Le producteur Jack H. Harris efface tout et recommence. Il vient de confier à Chuck Russell le tournage de **The Blob**, un remake du film qu'il avait déjà produit en 1958 avec un Steve McQueen débutant ; sans oublier **Beware the Blob** en 1972 dont il était également responsable et qui avait été réalisé par Larry (J.R.) Hagman lui-même.

• Parmi les méthodes les plus originales pour se débarrasser de son prochain (ou du suivant... on n'est pas pressé), **Cold Steel** de Dorothy Ann Puzo innove : on y voit un homme faire la fine bouche lorsqu'on lui enfonce un poisson vivant dans la gorge; méfiez-vous il n'y a pas que les arêtes. Le film démarre par le meurtre d'un vieil homme qui est le père d'un flic de Los Angeles qui n'aura de cesse de retrouver l'assassin de papa. Comme on a le scoop, on vous le révèle, mais chutttt... le tueur appartiendrait à la police. A qui se fier décidément !
C'est interprété par Brad Davis, Sharon Stone et Adam Ant, pour les plus connus.

• Mieux vaut tard que jamais : notre regretté Boris Karloff a connu la consécration d'un hommage de l'Academy of Motion Picture Arts & Sciences le 18 janvier avec projection de nombreux extraits de quelques uns des 140 films qu'il a tournés. Pour saluer sa mémoire seront présents son vieux camarade Vincent Price, le réalisateur Peter Bogdanovitch et l'écrivain Richard Matheson.

• Plus connu pour ses comédie musicales, Lewis Furey succombe aux charmes du film d'horreur ; tout arrive ! Le titre sera **Stage Fright** et réunira dans les rôles principaux Christopher Plummer et John Colicos. Toujours au Canada, Ed Hunt (**L'invasion des Soucoupes volantes** et **Plague**) s'est creusé la tête pour en sortir... un cerveau. **The Brain** serait un remake gorrifique du film de Gérard Oury. Enfin, n'allez pas le répéter ailleurs car on saurait que c'est vous. De plus c'est complètement faux... du moins on l'espère !

• De qui s'agit-elle ? Eh oui ! de Marilyn bien sûr, et on parierait facilement sa petite sœur là-dessus. Eh bien on la perdrait, dites donc, parce qu'il s'agit en fait de Bobbie Bresee (**Mausoleum Ghoulies**) dans le Hollywood Babylon tiré du bouquin de Kenneth Anger du même nom. On se rappelle qu'il révélait les pires turpitudes des gens d'Hollywood en renom avec une certaine délectation dans le sordide et le malsain. Qu'est-ce que ça va pouvoir donner au cinéma, un truc pareil ? On en frémit d'avance.

HOLLYWOOD BABYLON (Bobbie Bresee).

• Le producteur Giorgio Salvioni annonce deux projets pour sa boîte Film Mustang : un film d'aventures d'Enzo Castellari, **Hammerhead**, et le prochain thriller de Lucio Fulci **Alice broke the Mirror**, qui revient en force après **Aenigma** et **Zombie 3.**

• On vous avait promis des nouvelles de Fred Olen Ray (voir **Impact 11**). Toujours actif, il met la dernière menotte à un film de science-fiction bourré d'action intitulé **Terminal Force** avec l'inévitable Aldo Ray et l'incontournable Richard Harrison. Pour un cinéma primaire, se retrouver en terminal ça doit être quelque chose.

• Eric Red, qui avait écrit les scénarios de **The Hitcher** et de **Near Dark**, va mettre en scène son premier film, **Cohen and Tate.** C'est un thriller qui offre à Roy Scheider le rôle antipathique d'un tueur professionnel qui est amené à collaborer avec un partenaire qui est un véritable psychopathe. Après avoir assassiné de sang-froid un couple, ils kidnappent leur fils de 12 ans ; celui-ci comprendra vite que sa seule chance de s'en sortir est de provoquer un conflit entre les deux hommes avant qu'ils ne le tuent. Le réalisateur mise à la fois sur l'action et le suspense.



COHEN AND TATE.

• Le réalisateur Ralph Nelson vient de mourir le 21 décembre 87 à l'âge de71 ans. Après des débuts éclectiques, acteur, pilote instructeur, il est devenu scénariste, producteur (notamment à la télévision, aux débuts de ce média) et surtout réalisateur. On se souviendra surtout de **Charly** (1968) dans lequel un adulte mentalement attardé devenait un génie après une opération au cerveau. Comment oublier **Le Soldat bleu** (1970) western hyper-violent qui causa moult scandales et tumultes à sa sortie, **La Colère de Dieu** un western folklorique avec un Robert Mitchum en curé pas très catholique. Mentionnons encore l'étrange **Embryo** (1976) où Rock Hudson en médecin ravagé donnait la vie après une gestation ultra-rapide d'un fœtus à Barbara Carrera. Il doit déjà être en train de chevaucher dans les plaines des chasses éternelles. Ugh !



RAMBO III

• **Forever Evil** (ex-**Nemesis**) est une production télé qui trouve son inspiration chez H.P. Lovecraft, sans le mentionner bien sûr. Attaqués par un monstre, des jeunes gens se regroupent pour trouver l'origine de l'entité. En se référant au célèbre Nécronomicon, ils en concluront que les membres d'un culte mystérieux tentent de faire revenir sur terre Yog Kothag, un des grands anciens (Charles Vanel aurait refusé le rôle, s'estimant trop gamin). Réalisé par Roger Evans, ce téléfilm de 110 minutes est plus gore que l'on pourrait s'y attendre pour une œuvre pour le petit écran.

• En dépit des nombreux problèmes rencontrés sur le tournage de **Rambo 3**, en Israël (il paraît qu'il tirait sur tout ce kibboutz !), c'est dans ce pays que Sidney J. Furie va tourner la suite de **Iron Eagle** intitulée **Battle beyond the Flag** avec toujours Louis Gossett Jr. dans le rôle principal. Le scénario réunit les forces américaines et soviétiques (le sommet Reagan-Gorbatchev aura au moins servi à ça) qui lutteront aile contre aile contre un pays du Moyen-Orient hostile qui pourrait bien être l'Iran et qui dispose d'un armement nucléaire. Para bailar la Bombe A...

Jack TEWKSBURY

RUNNING MAN

Deuxième rôle de gibier pour Arnold après les chasses sanglantes de Predator. Exit l'extra-terrestre en villégiature au profit d'une bande délirante de sportifs. Retransmis sur tous les écrans du pays, Running Man réactualise les jeux du cirque de la Rome Antique. Autrement dit, les concurrents finissent soit sur le podium, soit entre quatre planches. Trop étroit pour Arnold.

Le Los Angeles de 2017 appartient au rayon « société ultra capitaliste gouvernée par des politiciens répressifs ». Ce n'est pas « Le meilleur des mondes » ni « 1984 » de George Orwell mais cela y ressemble fort. Ben Richards (Arnold Schwarzenegger) exerce la fonction de flic. Flic baraqué, fumeur de cigares mais intègre, qualité qui lui vaut de croupir dans un pénitencier sordide suite au massacre d'une soixantaine de manifestants pacifistes. Evidemment il est innocent, mais ses chers collègues dans l'hélicoptère de la police ne tiennent pas à dévoiler la vérité. Richards s'évade en compagnie de deux autres tôlards. Un but en commun : quitter Los Angeles. Toutefois, l'ex-flic en cavale est convoité par Damon Killian, super-star du petit écran et animateur d'un jeu suivi par des millions de spectateurs, « The running man ». Son principe est enfantin. Un candidat recruté chez les prisonniers de droit commun est propulsé dans une espèce de labyrinthe bigarré truffé de pièges mortels, d'épreuves successives. En cas de victoire, l'heureux élu se retrouve sous les palmiers du Pacifique en compagnie de créatures désirables. Richards n'échappe pas aux vigiles : il est jeté dans l'arène où il doit affronter des adversaires aussi pittoresques que redoutables. Or, il fait une promesse à Killian : « Je reviendrai »... Chose promise, chose due.



Du sumo à l'arbre de Noël

Mon premier combattant a les traits d'une sorte de lutteur sumo japonais, énorme pachyderme monté sur patins à glace et jouant d'une batte tranchante. Mon deuxième ne paie pas de mine : un motard albinos armé jusqu'aux dents de tronçonneuses de tailles variées. Le suivant, chantant volontiers des airs d'opéra, arbore un costume éclairé comme un sapin de Noël. Obèse, il

Un cérémonial bouffon pour une cruelle chasse à l'homme.





peut cependant foudroyer le candidat du « Running man » d'un coup de laser joliment coloré. Vient ensuite un black robuste, deux trainées blanches sur des cheveux crépus. Sa spécialité : griller vif le postulant aux Bahamas, et ce grâce à un lance-flammes dernier modèle. Quant à l'ultime épreuve de Ben Richards, elle se nomme, ironiquement, Captain Freedom. Un lutteur hors-pair excessivement malin, assez pour se soustraire au combat. Pas grave, Killian et ses acolytes de la télévision le remplacent par sa propre image synthétique. D'ailleurs, le pouvoir en place dans **The Running Man** ne se prive nullement de ces falsifications. Le massacre soit disant commis par Richards puis son hypothétique arrestation sanglante sortent directement d'une mémoire informatique. Suffit de reconstituer en trois dimensions le sujet voulu, et le tour de passe-passe pour duper le plus soupçonneux est joué. Rappelez-vous les playmates pasteurisées de **Looker**, littéralement photocopiées sous toutes les coutures par un œil électrique pour, ensuite, être assassinées et remplacées, lors de spots sexys, par leur duplicata. Même topo pour Arnold Schwarzenegger dans **The Running Man**. Heureusement, Paul Michael Glaser ne discourt pas sur les dangers de la télévision de demain, sur la manipulation, les médias véreux. Avec Arnold en tête de distribution, on n'a guère le choix de ses ambitions. That's entertainment...

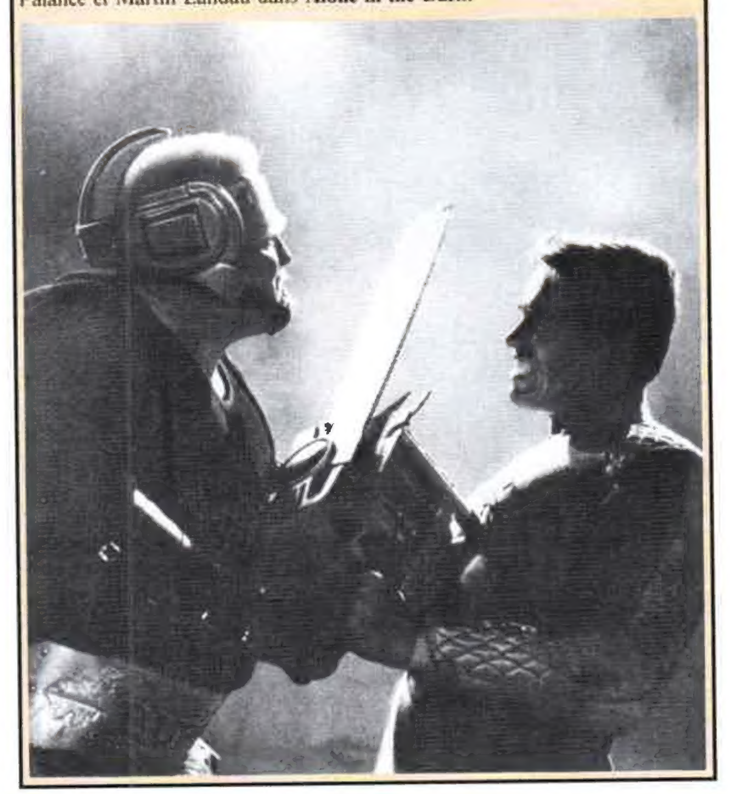
Arnold

Sorti d'une jungle infestée d'un seul mais envahissant extra-terrestre, Arnold, quel que soit le contexte, l'époque et le lieu, a toujours bien plus fière allure lorsqu'on lui confie une pétoire, de préférence une mitrailleuse lourde qu'un Dustin Hoffman aurait le plus grand mal à arracher de terre. **The Running Man** ne fait pas exception à la règle. Compressé le temps d'une chasse à l'homme sous les caméras de télévision dans une combinaison moulante d'un jaune vif du plus mauvais goût, l'ex-Terminator se livre à son sport préféré qui consiste à courir beaucoup, à descendre ses adversaires, à plaisanter à l'instant le plus inadapté à l'ironie. Et à exposer une musculature toujours impressionnante. Rien de neuf sous le soleil des gros bras. Mais le jeu vaut toujours la chandelle. En plus des performances sportives, Arnold prouve que ses talents de comédien (affirmés dans **Predator**) ne sont pas exactement un accident de parcours. On congratule.



Les méchants de Running Man

Ils sont quatre les méchants de **Running Man.** Quatre personnages hauts en couleurs, fagotés comme des attractions de parc d'amusements. Pour interpréter ces gueules, il fallait des acteurs à carrure, des armoires à glace, des costauds taillés en V. Le plus connu est Jim Brown, sanglé dans une combinaison brillante et jouant d'un lance-flammes dernier modèle. Comédien noir, Jim Brown fut l'un des **Douze Salopards** de Robert Aldrich, gunfighter dans quelques westerns musclés (**Rio Conchos, Les Cent Fusils, El Condor**) avant de devenir l'une des stars du « black movie » policier des années soixante-dix. C'est aussi un ex-joueur de football américain. Les affreux de **Running Man** semblent s'être essentiellement recrutés chez les sportifs de poids. Gus Rethwisch (l'albinos à la tronçonneuse) mesure 1,95 m et pèse 162 kilos. Profession : lutteur. Il a promené sa lourde carcasse dans **House II** où il incarnait Arnold le Barbare, colosse surgi de la préhistoire et passablement agressif. Jesse Ventura (le très prudent Captain Freedom) détient un nombre impressionnant de victoires en matière de lutte. Ancien garde du corps de Bruce Springsteen et des Rolling Stones, il a été l'un des membres du commando exterminé par le **Predator** dans le film homonyme de John McTiernan. Le géant moustachu mâchonnant une chique gluante et portant une mitrailleuse d'hélicoptère, c'était lui. Erland Van Lidth (le mélomane envoyant des rayons laser sur ses adversaires) combine dons pour le chant, études scientifiques et passion pour la lutte ! Erland Van Lidth personnifiait Terror, le boyfriend gigantesque de la minuscule Linda Manz dans **Les Seigneurs** et le poupin psychopathe en cavale aux côtés de Jack Palance et Martin Landau dans **Alone in the Dark.**



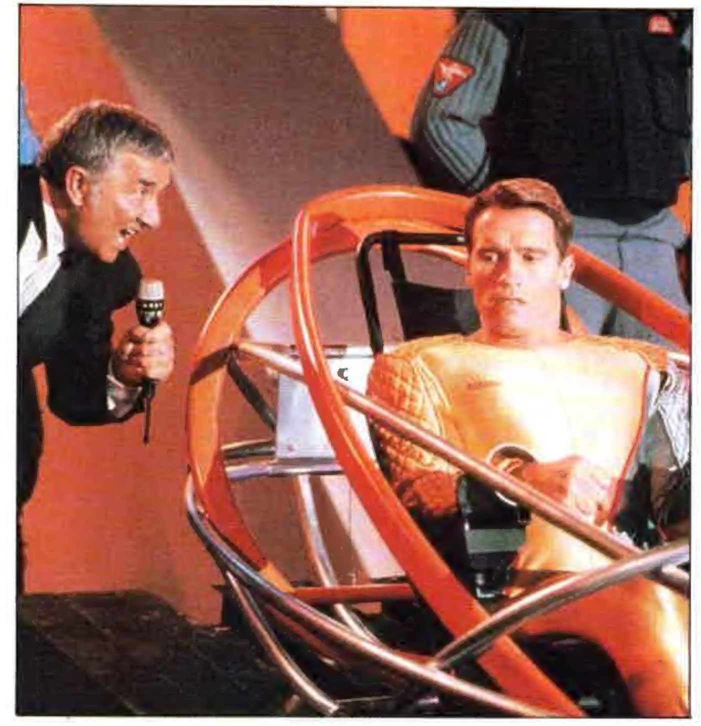
Look b.d.

Si Paul Michael Glaser demeure quelque peu complaisant vis-à-vis des pectoraux de son principal interprète, il n'en reste pas moins très attentif à ne pas ennuyer son audience. C'est ainsi que **The Running Man** se réfère complètement et ouvertement à la bande-dessinée. Protagonistes incroyablement fardés, jonglant avec des armes excessives, rythme soutenu, péripéties délirantes... Programme complet, plus une gamme de couleurs sursaturées. Rouge violent, bleu nocturne, orange agressif... **The Running Man** cherche du côté des albums de la Marvel et y trouve des coloris bien en accord avec le sujet traité. Présence d'Arnold oblige, l'humour ne perd jamais ses droits dans le film. Humour de situation lorsqu'Arnold se travestit en touriste en chemise à fleurs, humour noir quand celui-ci plante son stylo entre les omoplates d'un sous-fifre qui avait prêté son dos à la signature d'un contrat... **The Running Man** se prend très rarement au sérieux. Même si son thème peut donner à ricaner étant donné sa parenté avec la série B italienne (**Le Gladiateur du Futur, 2072 Les Mercenaires du Futur** surtout), le film regroupe les caractéristiques du bon spectacle à l'américaine. Passons sur les quelques invraisemblances, le caractère très **Blade Runner** de certains extérieurs, pour ne retenir que le périple haletant de ce flic déchu entre les mains d'un Guy Lux de l'an 2000.

SCHWARZENEGGER

Des muscles qui pensent

Arnold a le masochisme malin. D'abord, il se laisse prendre au piège. Dans **Running Man**, prendre par les flics pour être ensuite sélectionné lors d'Intervilles truquées et sanglantes. Evidemment, vu sa stature, ses muscles et ses ressources coincées entre les oreilles, la proie prend vite les commandes pour, finalement, chasser le chasseur. Classique, surtout après les aventures bucoliques et science-fictionnesques de **Predator** dans lequel Arnold choisissait, non de fuir, mais de se battre dans la dernière demi-heure seulement. Anticipation pour anticipation, Arnold doit ici faire face à des adversaires tout à fait vulnérables. « Des personnages intéressants » commente l'ex-interprète de **Conan**. Fidèle à ses habitudes, Arnold ne s'est guère privé des petites touches ironiques qui font souvent beaucoup dans le charme de ses rôles. « La comédie est un mode d'expression que je connais bien. J'ai dans la vie un sens de l'humour assez développé, et j'ai essayé de l'injecter dans le film. Les héros musclés sont souvent sérieux, voire ennuyeux.



J'ai tenu à renouveler cette image en les rendant plus drôles ». Dans le mille. Face au **Predator**, il lançait, bien que crevant de trouille, « T'as vraiment une sale gueule ». Dans **Running Man,** Arnold traite d'arbre de Noël un adversaire constellé de petites ampoules, enfonce un stylo entre les omoplates d'un sbire qui prêtait son dos à la signature d'un document, demande « S'il vous plait » en arrachant le socle d'un appareil de musculation où se trouve ligotée Maria Conchita Alonso... « Nous voulons qu'en sortant du cinéma le spectateur ait le sentiment de s'être vraiment amusé, diverti, d'avoir assisté à un spectacle au-dessus de la moyenne. Nous voulons que le public se dise : « J'ai hâte de voir un autre film avec Schwarzenegger ». Arnold ne se cache d'ailleurs pas de choisir ses sujets, ses scénarios, en faveur du potentiel commercial, de la rentabilité du produit. Aucun cynisme à cela, simplement une solide dose de bon sens et un regard dépourvu d'hyprocrisie sur le fonctionnement de la machine hollywoodienne. « L'humour permet au spectateur de respirer









La course, puis la capture du gibier.

La chouette équipe

Running Man ne s'est pas fait tout seul. D'abord sur le projet, George Pan Cosmatos, la tête grossie par le succès de **Rambo II**, triture le scénario de départ jusqu'à faire grimper le budget de 15 à 24 millions de dollars. Le rôle de Ben Richards devait être tenu par Christopher Reeve. Quand Cosmatos fut jeté par le producteur, Reeve ne fit pas long feu. Aussitôt, le scénario, pas mal remanié déjà, passe entre les mains expertes de Steven De Souza, responsable des scripts de **48 heures** et **Commando**. Formé à l'école de la télévision (**L'Homme qui valait trois Milliards**, **Super Jaimie**, **L'Homme Invisible**) et passé par un échec total au cinéma (**The Return of Captain Invincible**, même pas sorti aux Etats-Unis à l'heure actuelle), Steven de Souza avoue s'être éloigné du roman de Richard Bachman/Stephen King. Dans le livre, le héros est un type nettement plus fluet qu'Arnold. Sa fille est malade, sa femme se prostitue, lui-même meurt ainsi que toute sa charmante famille. L'aspect foncièrement négatif du bouquin se voit encore renforcé par le contexte : l'atmosphère polluée. De même, tous les téléspectateurs peuvent hériter du titre de chasseur et ainsi courser ce pauvre Ben Richards. L'adaptation de Steven de Souza s'oriente davantage vers la fantaisie, malgré le fait que tout dans le show télévisé exposé ne tient pas tant que ça d'une imagination débridée. Au Japon, par exemple, une chaîne propose aux concurrents d'une émission jeux de s'asseoir sur des blocs de glace pendant deux heures. Et ce n'est qu'une épreuve doucereuse comparée aux autres. Le choix de Richard Dawson pour incarner Damon Killian, le meneur du **Running Man**, n'est pas innocent. Après avoir acquis la célébrité grâce à une série télé, Richard Dawson anime pendant douze ans un jeu diffusé sur les Networks. « L'humiliation suprême pour un homme ayant autant de pouvoir que Damon Killian serait de défendre lui-même sa vie dans le jeu qu'il présente. Ou d'etre promené dans la ville les chaînes aux pieds. J'ai fait des recherches pour ce rôle. Le film présente une chose que je crains : un gouvernement agissant par télévision interposée. Voilà comment je ressens **Running Man**. Je suis fier d'y figurer. C'est un bon spectacle qui a des choses à dire ». Et les choses à dire, c'est Paul Michael Glaser qui se charge de les exprimer. « Le film est informatif sans être moralisateur. Il ne véhicule pas son message bêtement comme d'autres ; il le fait avec subtilité ».

Popularisé en tant qu'acteur par la série **Starsky et Hutch**, Paul Michaël Glaser est, depuis une dizaine d'années déjà, un réalisateur chevronné. Il a tâté à la mise en scène avec **Starsky et Hutch** justement (un sens de l'image légèrement tarabiscotée distinguait ses travaux du commun de ceux de la série), **Deux flics à Miami**, et surtout avec ce très beau polar qu'est **Le Mal par le Mal**, passé inaperçu en France et aux States mais curieusement gratifié d'un très gros succès en Allemagne et au Japon. Le cas **Running Man** est nettement plus évident dans son audience. C'est suite au départ d'Andy Davis après quelques jours de tournage que Paul Michaël Glaser prend le relais. La production lui donne simplement deux jours de préparation. 48 heures avant 61 jours de prises de vue non-stop. La petite histoire dit que le réalisateur se couchait tous les matins à 7 heures pour dormir quatre ou cinq heures. Dès le début de l'après-midi, il était présent sur le plateau. Pas de temps de parcourir le bouquin de Stephen King qu'il ignore d'ailleurs. Résultat : une version commerciale de **Brazil** rappelant quelque peu **Network** », dixit Glaser. Entreprise de titans, **Running Man** l'a surtout été pour son producteur, Keith Barish, pris entre les caprices de George Pan Cosmatos et le départ précipité d'Andy Davis. « Il faut une sacrée constitution pour surmonter les obstacles qui se dressent devant vous quant vous voulez monter un film et mener à bien le tournage ». Même si la sortie de **Running Man** fut reportée, alimentant des ragots concernant un échec cuisant suite à un tournage cahotique, le produit livré semble bien faire l'unanimité au sein de la production. « Le film a sans doute une dimension politique, mais il est essentiellement léger, très rythmé et mouvementé. Je crois qu'il montre bien jusqu'où nous sommes prêts à aller pour nous amuser » rajoute encore Tim Zinnemann, l'un des pontes du générique, tout heureux de l'alibi culturel complaisamment exposé.







entre deux scènes tendues et de s'identifier à mon personnage. » Imaginez **Predator** sans humour et vous obtenez le spectacle le plus stressant de la décennie. Passe encore pour **Running Man**, les méchants étant souvent des affreux de bandes-dessinées.

« Le succès est presque secondaire. L'important pour moi est de faire ce que je veux. Si faire ce que je veux me conduit au succès, très bien. C'est un plus, mais pas un but en soi ». Voilà qui modère quelque peu des propos à la limite de la prétention. « La clé de la réussite, dans n'importe quel domaine, est avant tout de ne ressembler à personne et de ne pas se fondre dans le moule de Monsieur-tout-le-monde. Si on avait pu identifier mon jeu à celui d'autres acteurs, je ne serais jamais arrivé là où je suis ». Son jeu, c'est avant tout un mélange de présence physique et de goguenardise. D'humour encore. Quant à ne ressembler à personne, Arnold titille la fibre même du comédien prototype d'aujourd'hui. Faites les castings et vous verrez à quel point le postulant s'ingénie à ressembler à Machin ou Bidule, ce dans le but d'accrocher l'intérêt. Lorsqu'Arnold arriva à Hollywood, la mode était encore aux chétifs de l'Actor's Studio, Dustin Hoffman, Al Pacino et cie. Lou Ferrigno jouait les géants verts dans la série **Hulk** avant de révéler sa nullité dans les **Hercule**; Sylvester Stallone arborait un torse et des pectoraux respectables mais nullement travaillés dans les salles de gym de Los Angeles; Dolph Lungren sortait tout juste de sa Suède Natale. « A quinze ans, je considérais les culturistes comme des stars. Quand je suis devenu Monsieur Univers, mon rêve s'est réalisé. Idem pour les acteurs, je les

vénérais. » Et ses rêves, Arnold paraît les dominer, les attraper et les déflorer. Non seulement il est l'une des vedettes les mieux payées au monde (environ 50 millions de revenu annuel) mais de plus, il est admis dans le cercle très fermé du Clan Kennedy en épousant l'une de ses filles. Ce mariage aura réglé les problèmes d'ordre administratif de sa double nationalité, autrichienne et américaine. « Le jour où j'ai acquis la nationalité américaine, j'ai éprouvé ce qu'aucun film, aucune récompense ne m'avaient apporté : le sentiment de faire partie d'un pays que je respecte. L'Amérique est un peuple soudé aux bases économiques inébranlables. Je suis fier d'être américain. J'ai parfois envie de le crier sur les toits ».

Pour l'heure, Arnold comptabilise les recettes de **Running Man** aux Etats-Unis, rondelettes, il va de soi, quelque chose comme cinquante millions de dollars sans prendre en compte les droits télé et vidéo qui sont faramineux et toujours prompts à renflouer une entreprise déficitaire. Aussi porté soit-il sur le cliquetis distractif, **Running Man** véhicule un message, plusieurs messages même, car c'est un mélange de **Network** et **Rollerball**, où des gladiateurs modernes s'étripent les uns les autres sur un écran de télévision.

Actuellement, Arnold Schwarzenegger achève à Budapest le tournage de **Red Heat** (ex **Dimitri**) sous la direction de Walter Hill pour Carolco, producteur des **Rambo**. Pourquoi **Red Heat** au lieu de **Predator II, Commando II, Conan III** ou **Terminator II ?** « Mes préférences vont d'abord aux films originaux. S'ils ont un bon scénario, je les lis et prends ma décision ensuite ». Bientôt donc Arnold dans la peau et l'uniforme d'un policier moscovite propulsé à Chicago suite à un plan d'échange entre les States et l'Union Soviétique. Ensuite, il y aura **Les Pierrafeux**, comédie préhistorique d'après un dessin animé et une bande dessinée. Et, peut-être, une mise en scène DE Arnold Schwarzenegger puisque celui-ci commence à être atteint du virus qui a contaminé Paul Michaël Glaser.

Dossier réalisé par Marc TOULLEC

The Running Man. *USA 1987. Prod. : Tim Zinnemann, George Linder. Réal. : Paul Michael Glaser. Scén. : Steven de Souza d'après un roman de Richard Bachman (Stephen King). Dir. Phot. : Thomas del Ruth. Mus. : Harold Faltermeyer. Maquillages : The Burman Studio. SPFX : Larry Cavanaugh. Int. : Arnold Schwarzenegger (Ben Richards), Maria Conchita Alonso (Amber Mendez), Yaphet Kotto (Laughlin), Jim Brown (Fireball), Jesse Ventura (Captain Freedom), Erland Van Lidth (Dynamo), Richard Dawson (Damon Killian), Marvin J. Intyre (Weiss)... Durée : 1 h 42. Dist. : UGC. Sortie prévue le 16 mars 1988.*

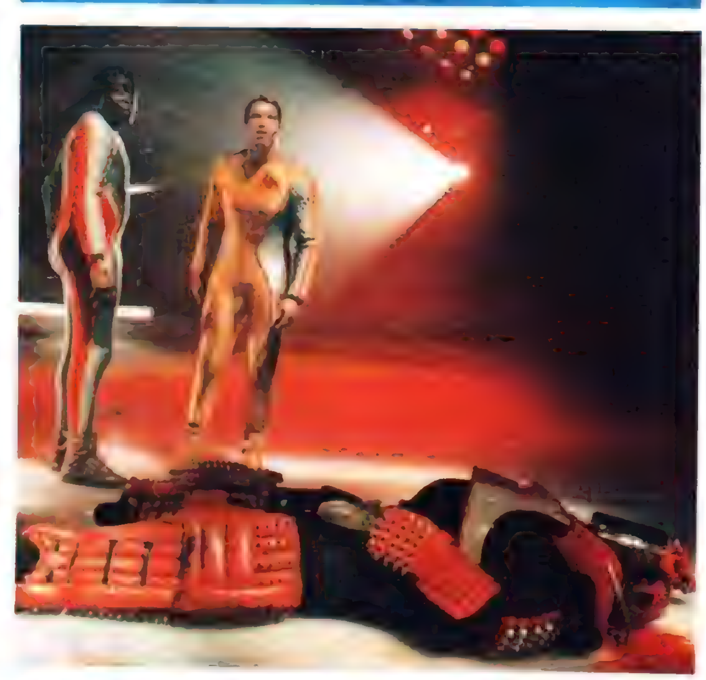


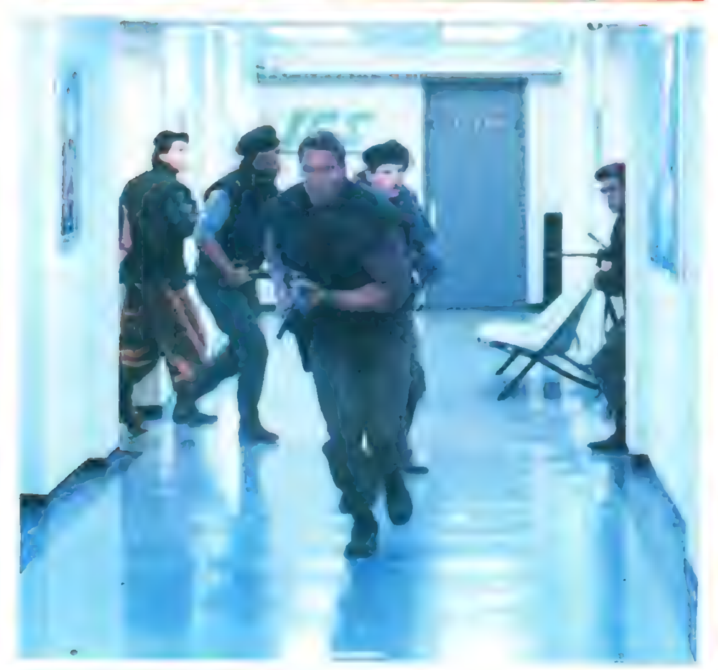
Prochainement dans IMPACT : Arnold dans RED HEAT.









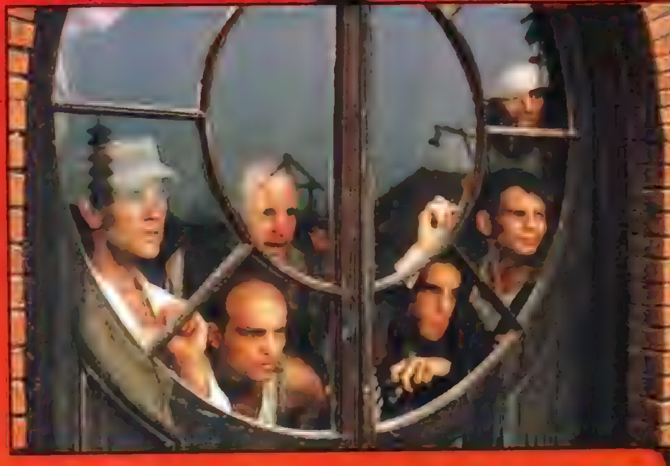




EMPIRE DU SOLEIL

Mêlant réalisme et merveilleux, Steven Spielberg vient de réaliser ce qui est peut-être son film le plus abouti. Echec immérité aux Etats-Unis, la légende de ce prisonnier de guerre en culottes courtes devrait captiver la France.





Des **Dents de la Mer** à **1941**, des **Aventuriers de l'Arche perdue** à **E.T.**, c'est presque toute la filmographie de Steven Spielberg que l'on retrouve condensée dans sa nouvelle réalisation. De même qu'un enfant recueille de ses parents des traits de caractère qu'il assimilera pour se forger sa propre personnalité, **Empire du Soleil** se nourrit d'un héritage cinématographique prestigieux pour mieux affirmer son éclatante autonomie.

En suivant pas à pas le destin de Jim Graham, jeune Anglais séparé de sa famille le jour de l'attaque de Pearl Harbour et envoyé dans un camp d'internement où il passera quatre ans, on mesure à quel point de cohérence, de plénitude et de maturité Spielberg est parvenu. Les deux pôles de cet épanouissement : **Rencontres du troisième Type** et **La Couleur pourpre.** Au premier, **Empire du Soleil** emprunte la fascination du héros pour le ciel, pour tout ce qui peut y grimper comme pour tout ce qui peut en descendre.

Ici, les avions ont simplement remplacé les soucoupes volantes. Quand Jim s'approche d'une carlingue abandonnée en plein champ, il passe dans son regard l'émerveillement incrédule qui rajeunissait de vingt ans le visage de Richard Dreyfuss face aux manifestations extra-terrestres. Ses gestes malhabiles, ses tapotements sur les boutons du tableau de bord pour tenter de remettre l'appareil en marche sont l'écho direct de la première séquence de **Rencontres**... et de ces scientifiques tâchant de ranimer les bombardiers échoués dans le désert mexicain. Une fois interné dans le camp de prisonniers, Jim s'approche d'un avion posé au sol tandis qu'un technicien effectue au chalumeau quelques réparations sur le fuselage ; il tend la main avec un mélange de crainte et de respect, comme s'il allait toucher un objet sacré, et une pluie d'étincelle venues du chalumeau s'abat sur lui au moment précis du contact. La beauté solennelle de cet instant aurait suffi à le rendre inoubliable. Mais un frisson venu du passé nous remet brusquement en mémoire les sublimes dernières images de **Rencontres**... où Richard Dreyfuss, inondé de lumière, contemple l'intérieur du vaisseau spatial, et la chair de poule se transforme soudain en envie de pleurer. Plus tard, alors que les geôliers japonais décident d'assainir le camp en envoyant certains détenus dans une autre base de captivité, Jim grimpe dans un fourgon et se retrouve au milieu d'une douzaine de compagnons d'infortune en partance pour l'extérieur. Dans le dernier tiers de **Rencontres**... Richard Dreyfuss était embarqué dans une camionnette avec un groupe d'élus choisis comme lui pour assister au miracle final. Seulement ce n'est pas une révélation d'ordre mystique qui attend Jim, mais au contraire un enfer encore plus éprouvant que celui qu'il vient de quitter. Et là on comprend que Spielberg ne se livre pas en vain au petit jeu des auto-citations, même si la silhouette d'un avion remorqué évoque fugitivement le requin des **Dents de la Mer**. S'il use de références, c'est pour les détourner, c'est pour accentuer le virage amorcé avec **La Couleur pourpre**, le second pôle d'inspiration auquel **Empire du Soleil** emprunte le thème essentiel de la volonté de survivre. Petit frère candide de Roy Neary, Jim est aussi le fils spirituel de la douce Celie, victime comme elle d'un monde aux règles barbares, celles de la guerre. Il a beau pédaler de toutes ses forces sur sa bicyclette pour rejoindre le camion qui lui permettrait d'échapper à l'horreur de Shangaï bombardée, son vélo ne s'envolera pas comme celui d'Eliot dans **E.T.** Les explosions qui le font sursauter ne sont plus celles, burlesques, de **1941**, mais celles, authentiquement meurtrières, d'une guerre que Spielberg refuse cette fois de tourner en dérision. L'hallucinant amphithéâtre dans lequel Jim est déporté et où sont entassés les biens volés aux Anglais rappelle le gigantesque dépôt qu'un travelling arrière ironique nous révélait à la fin des **Aventuriers de l'Arche perdue**. Mais toutes les caisses en ont été éventrées, et leur contenu se dessèche à présent sous le soleil de la steppe chinoise. En prenant le contrepied des séquences les plus marquantes de ses précédents films, Spielberg semble vouloir affirmer avec une insistance presque violente l'évolution de son regard sur le monde : « Je ne suis plus un gosse », voilà ce qu'il nous dit. Et ce film est peut-être avant tout le cri d'un metteur en scène à un public ou à une corporation qui refusaient, malgré **La Couleur pourpre** justement, de le considérer comme un adulte.



Spielberg dirige Christian Bale.

Mais **Empire du Soleil** est aussi un formidable moment de cinéma, une épopée parfaitement autonome avec des morceaux de bravoure qui n'appartiennent qu'à elle, un spectacle intégral dont la structure permet d'établir des réseaux de correspondances internes d'une cohésion absolue. Au niveau des prodiges, le combat imaginaire de Jim, assis dans une carcasse d'avion, contre la maquette d'un planeur balloté par le vent : filmant cette séquence a priori statique comme une vraie scène de bataille, la caméra tentaculaire de Spielberg lui donne un dynamisme essoufflant. Ahurissante également la séparation de Jim et de ses parents emportés chacun de leur côté par une marée humaine se déversant dans les rues de Shangai pendant que les Japonais envahissent la ville. On n'a jamais, *jamais* vu une telle ampleur, une telle maîtrise des mouvements de foule ; la puissance aveugle de la populace affolée, son inconscience destructrice de fleuve en crue sont reconstituées avec un réalisme qui confine au délire. Et puis il y a ces petits riens, ces éclairs de génie qui passent presque inaperçus et qui ne peuvent être le fait que de cinéastes d'exception ; l'instant où Jim comprend que ses parents ont disparu grâce à des empreintes désordonnées sculptées dans le talc qui recouvre le parquet de sa maison, séquence muette, d'une évidence et d'une simplicité confondantes ; le vrombissement qui accompagne la course de Jim dans le camp, comme si lui-même était devenu avion ; ce plan d'une main tenant une maquette de bombardier tandis que, grâce à un incroyable jeu de perspectives, un bombardier grandeur nature vrillant le ciel se superpose au modèle réduit... Grisé par sa fougue, Spielberg accumule les péripéties, fait de son jeune héros une espèce de lutin incapable de rester en place, qui danse sur les toits pendant les attaques aériennes, qui rampe dans la boue à la barbe de ses tortionnaires. Soudain, il arrête tout. Le temps suspend son cours, et la caméra, immobile pour une fois, comme intimidée par la poésie du moment, contemple Jim, debout dans la lumière orangée du petit matin, Jim qui chante, Jim qui bénit de son hymne la mission-suicide de ceux qui vont raser son camp, Jim, petit dieu à la voix d'or dont l'éclat semble aviver celui du soleil levant. Sans le moindre recul, sans la moindre honte, Spielberg semble retrouver cette innocence qu'il s'attaque à nier... pour mieux la perdre lorsque Jim se méprendra sur l'origine d'une certaine lueur blanche, dans une scène bouleversante où passe le souffle de la mort. Car, pour la première fois depuis **Sugarland Express**, Spielberg ose regarder la mort en face ; il ne l'utilise pas à des fins de suspense comme dans **Les Dents de la Mer**, mais la considère comme une réalité. On détrousse des cadavres pour survivre, Jim est contraint de voler la nourriture des prisonniers décédés pour ne pas mourir de faim, il guette le dernier regard d'une jeune agonisante, son ami japonais est assassiné sous ses yeux... Quand, écœuré, il jettera à l'eau sa valise contenant ses affaires, ses souvenirs et ses jouets, celle-ci flottera comme les cercueils charriés par le fleuve au début du film. Cette valise, à la fois symbole et gardienne de son passé, Jim n'en veut plus ; en s'en débarrassant, il se déleste de son enfance. Pire : il la noie, il l'assassine. Et la terrible leçon de survie qu'est le film nous renvoie au désir manifesté par son auteur de passer enfin pour un adulte : à travers l'histoire de Jim c'est, ni plus ni moins, la mort d'un enfant qui nous est contée.

Ce constat amer n'empêche pas qu'avec **Empire du Soleil**, à la fois somme d'une œuvre et œuvre à part entière, Steven Spielberg vient d'atteindre son zénith.

Bernard ACHOUR





Empire of the Sun *U.S.A. 1987. Prod. : Steven Spielberg, Kathleen Kennedy, Franck Marshall. Réal. : Steven Spielberg. Scén. : Tom Stoppard, d'après le roman de J.G. Ballard. Photo : Allen Daviau. Mus. : John Williams. Mont. : Michael Kahn. Déc. : Norman Reynolds. Cost. : Bob Ringwood. Int. : Christian Bale, John Malkovich, Miranda Richardson, Nigel Havers. Durée : 2 h 34. Dist. : Warner Bros. Sortie à Paris le 16 mars 1988.*

HAMBURGER HILL

Entretien avec
JOHN IRVIN

Le fantôme de Milburn, Les Chiens de Guerre, Turtle Diary, Le Contrat... Cinéaste musclé, John Irvin n'est pas homme à se laisser enfermer dans un genre. Venu du documentaire, ce Britannique a vécu l'enfer du Vietnam. Comme Oliver Stone dans Platoon, il plonge dans les rizières et la gadoue pour montrer ce qui ressort d'abord d'une guerre : la peau des hommes.

I. : Vous vous en doutez, nous allons évoquer le Vietnam tel que l'a imaginé Hollywood. Mais vous, vous êtes Anglais...

J.I. : Je suis anglais mais dans les années 60 je suis allé au Vietnam pour en ramener des documentaires, notamment sur les correspondants et photographes de guerre. J'ai réalisé un film sur eux. J'ai également effectué des reportages sur les combats du Moyen Orient et d'Asie. Suite à cette « observation », j'ai utilisé pour la réalisation de **Hamburger Hill** une foule de détails particuliers. Par exemple, la position de la caméra : celle-ci, au combat, doit se situer à 20 centimètres du sol sinon l'opérateur se fait tuer. Je l'ai placée derrière les acteurs, légèrement en contre-plongée mais jamais en plein devant. J'ai voulu montrer ainsi combien la guerre est choquante, difficile et dégradante.

I. : Les photographes ou les cameramen sont-ils mieux protégés que les soldats ?

J.I. : Au contraire, ils sont même debout lorsque cela tire alors que tout le monde est couché par terre. Je ne referais cela pour rien au monde. En gros, les photographes et reporters prennent plus de risques que les combattants.

I. : Que pensez-vous des films qui traitent de cette guerre ? **Apocalypse Now, Platoon...**

J.I. : Ils reflètent plus la mentalité de leurs réalisateurs que l'expérience de la guerre. **Voyage au bout de l'Enfer** est, selon moi, un long-métrage techniquement brillant mais qui ne parle pas du Vietnam ; ou dans des termes californiens et racistes. Les Vietnamiens y sont décrits de façon malhonnête. L'idée de la roulette russe, par exemple, est une fiction et n'a rien à voir avec ce que fut le Vietnam. La meilleure partie du film demeure encore le mariage ; les scènes décrivant le Vietnam ne signifient rien et sont à la limite du n'importe quoi. Quant à **Apocalypse Now**, je le considère comme un film extrêmement prétentieux dont l'histoire ne vaut pas grand chose. Quand Marlon Brando se met à clamer « Je suis le Vietnam », cela me rend coléreux. Les personnages ne sont pas crédibles, le script est totalement extravagant et on n'y croit pas une seconde.



I. : L'attaque des hélicoptères est pourtant impressionnante...

J.I. : Je dis bravo pour la performance cinématographique mais le Vietnam, ça n'était en aucun cas ces bouffonneries. D'ailleurs, aussi proche soit-on de la réalité, nous n'atteindrons jamais la vérité historique sur un plateau de cinéma.
On sort du film le soir et on se prend une douche, on boit un verre de vin, on change de vêtements... Et on recommence le tournage le lendemain. Aucun rapport avec la guerre. Je pense aussi, parce que certaines personnes perçoivent **Apocalypse Now** comme une métaphore, qu'il est délicat vingt ans après de s'emparer de l'idée du Vietnam et de la transformer en tableau artistique. Cette guerre reste, aux yeux des Américains, une gigantesque cicatrice, une perte énorme. Elle les culpabilise. Elle constitue un fardeau qu'ils devront encore longtemps supporter.

I. : **Rambo** *agit pourtant dans le sens contraire. Et avec succès.*

J.I. : Je réprouve Reagan quand il déclare Rambo héros national. Où va-t-on ? En termes de politique étrangère, **Rambo** n'a rien d'un modèle. Il y a malheureusement des gens aux USA pour croire que des conflits complexes peuvent être résolus par la force d'une poignée d'hommes surentraînés. C'est une théorie fasciste qui ne me fait pas rire du tout. Et d'après ce que je sais, Reagan n'a jamais mis les pieds sur un champ de bataille. Pour moi, il est un clown et lorsqu'un peuple voit son destin conduit par un clown, il est temps de se poser des questions. **Rambo,** c'est de la merde, et dangereuse de surcroît !

I. : **Hamburger Hill** *ne détonne pourtant pas dans la tradition du film de guerre.*

J.I. : **Hamburger Hill** est également à sa façon un film d'hommes mais il ne s'agit pas de machisme. Les personnages ont peur, connaissent des angoisses différentes et apprennent à se respecter, à s'aimer. En temps de guerre, c'est l'essentiel. Tendresse et violence sont les deux moteurs

de mon film. J'ai ainsi mis l'accent sur une identification possible du spectateur. C'est pour cela que mon film reste unique. Le peloton est comme une famille, avec ses conflits raciaux, ses heurts et ses joies. Tout cela s'efface dès que le Nord Vietnam apparaît. L'ennemi au Vietnam, c'était le Nord Vietnamien. Les soldats allaient jusqu'à se sacrifier pour lutter ; je l'ai vu. Même lorsque l'un d'entre eux mourait, les autres allaient rechercher le corps pour le ramener aux USA. Il y avait un certain nombre de soldats qui n'étaient pas d'accord avec la politique de leur pays., Ça ne les empêchait pas, sur le terrain, d'être extrêmement solidaires.

I. : Vous montrez des Américains tirant sur des Américains...

J.I. : Bien sûr qu'ils s'entretuaient, mais sans le vouloir. Cela arrive dans toutes les guerres. Je le montre dans **Hamburger Hill** quand l'hélico mitraille les Américains en les prenant pour des Vietcongs ; mais ce sont des erreurs pratiquement inévitables. **Platoon** me fait rire ; qu'est-ce que cette histoire de rivalité entre deux sergents vient foutre là ? Durant les combats, ce n'est pas l'élan patriotique qui poussait les soldats, mais l'amitié et l'affection qu'ils éprouvaient les uns pour les autres. J'ai vu de mes propres yeux un officier des Marines donner de mauvaises indications qui ont entraîné la mort de 25 de ses hommes. Une affreuse erreur mais nullement préméditée. Aucun Américain ne tirait volontairement sur ses compatriotes. Mon film, je crois, arrive à point nommé pour montrer ce qu'était vraiment le Vietnam. Jusqu'à présent, cette guerre a été par trop réprimée. On ne dit aux gens que ce qui les arrange.

I. : Pourquoi le titre **Hamburger Hill** *?*

J.I. : Le nom de **Hamburger Hill** a été attribué par un médecin militaire qui, après le dernier assaut, comptait les pertes. Il a dit : « Durant la guerre de Corée, il y eut Pork Chop Hill; il y aura maintenant pour le Vietnam « Hamburger Hill ». Et les soldats ont placé un écriteau sur un arbre au sommet de la colline : il mentionnait « Hamburger Hill ». L'image, bien entendu, du steack haché et doré faisait référence au sang qui coulait des pentes et aux cadavres carbonisés qui jonchaient le sol.

I. : Les moments les plus durs du film se déroulent dans la boue...





Hamburger Hill *USA 1987. Réal. : John Irvin. Scén. : James Carabatsos. Dir. Photo. : Peter Mac Donald. Mont. : Peter Tanner. SPFX. : Joe Lombardi. Prod. : Marcia Nasatir et James Carabatsos, Larry Deway/RKO. Int. : Anthony Barrile, Michael Patrick Boatman, Don Cheadle, Michael Dolan, Don James, Dylan Mc Dermott, M.A. Nickles, Kieu Chinh.. Durée. : 1 h 45. Dist. : AAA. Sortie le 10 février 1988.*

J.I. : Ces scènes ont été les plus difficiles à tourner. Les acteurs avaient froid et nous avions des problèmes d'approvisionnement en eau. Des marais nous entouraient, le climat changeait. Nous voulions de la vraie pluie, ce qui n'est pas évident, et il a fallu placer des caméras partout. Les comédiens, avec leur barda, ont dû descendre et remonter la colline des dizaines de fois. Ce fut très dur et j'étais de très mauvaise humeur. Nous avons tourné aux Philippines. La Thaïlande et Bornéo auraient pu convenir mais aux Philippines, il existe une industrie cinématographique possédant de nombreux techniciens de valeur.

I. : **Hamburger Hill** *paraît avoir bénéficié d'un important budget...*

J.I. : Le budget fut celui de **Platoon** : environ 6 millions et demi de dollars. Cela reste très modeste même si le film semble beaucoup plus cher. En outre, je ne pouvais pas dépasser cette somme.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et MARC TOULLEC

CHAIR A SAUCISSE

Le Vietnam superstar ? A deux cents pour cent aux States. Ici, l'enfer est pour les héros. Les héros pataugent dans la gadoue, glissent sur une pente entre les cada·res, se font défoncer les chairs et transformer en chair à saucisse. Glauque, humide, putride, sale. La sale routine d'une guerre dégueulasse. Et les héros sont d'autant plus des héros qu'ils faiblissent, hurlent leur désespoir, leurs peurs. Penser à **Platoon** paraît dès lors inévitable. Même si le film d'Oliver Stone et **Hamburger Hill** se ressemblent souvent, il faut reconnaître à John Irvin d'avoir littéralement brisé le récit. Pas de montage fluide, d'élan lyrique; tout se déroule en une série de vignettes ultra-réalistes. Le metteur en scène met carrément le nez du spectateur dans les tripes et la boue. Et capte le regard bleu du valeureux Yankee sale comme un goret sortant du purin. L'enseigne des Vietnamiens est tout autre. John Irvin les filme comme des animaux. Des rats se terrant à la moindre alerte aérienne, le regard fou, des chiens sur le bord d'une route, des putains regorgeant de maladies vénériennes. Pas très gratifiant, surtout quand on considère que la guerre n'est conçue que dans l'optique revancharde du vétéran. Ils étaient jeunes, pleins d'illusions et d'avenir mais la guerre les a tués. Injuste sans doute mais dit si sommairement que cela en devient presque gênant. La volonté documentaire le dispute au message belliqueux et récupérateur malgré les propos rassurants du réalisateur. Dommage car **Hamburger Hill** est souvent d'une force rare, d'une authenticité impressionnante. Là où **Full Metal Jacket** cherchait le morceau d'anthologie naturaliste, où **Platoon** distillait de la poésie kaki, **Hamburger Hill** piste le détail vécu. Un visage tellement mutilé que le corps est pratiquement inidentifiable par exemple, ou un opérateur radio rétorquant par une formule d'usage (« veuillez utiliser la procédure d'usage ») à une envolée de jurons désespérés. Demeurent encore les séquences de combats filmées au ras des cadavres et des douilles fumantes. Impressionnant. Regrettable que des relents de nationalisme pourrissent l'intégrité promise au départ.

M.T.







Le Marin des Mers de Chine

Le premier des Jackie Chan de l'année. Et son meilleur film. Des cascades démentes, un rythme d'enfer, un humour ravageur et le charisme de son interprète-réalisateur. Les amateurs de mobilier brisé apprécieront, les amateurs de bon cinéma aussi...

Jackie Chan est un clown, un cascadeur hors-pair, un casse-cou de première, Jackie Chan est un metteur en scène chevronné, un homme d'affaire avisé... Jackie Chan se plie en quatre pour son public, cherche sans se ménager à le surprendre, à aller plus loin encore quitte à risquer sa peau... Jackie est un monsieur occupé à arpenter les quatre coins du monde pour trouver les lieux idéaux à l'action de ses nouveaux films. Jackie Chan est un chinois de Hong Kong formé à l'Opéra de Pékin, et sa popularité dans le Sud-Est asiatique équivaut à celle d'un Harrison Ford, d'un Stallone aux Etats-Unis. L'idéologie en moins et un humour frappadingue en sus. Jackie est une star, une vraie.

Pirates et guerriers

Hong Kong à la fin du siècle dernier. Le territoire est encore annexé à la Grande-Bretagne. Malgré la présence d'une police efficace, les pirates écument les côtes ; les contrebandiers commercent ouvertement. Les gardes-côtes, à la suite de nombreux échecs, sont l'objet de quolibets. Evidemment, Jackie, marin de la flotte, prend plutôt mal les moqueries. La situtation tourne à une bagarre d'une ampleur proprement cataclysmique. Parallèlement, l'Amiral décide de lancer une offensive contre les malfrats dirigés



par Lo le pirate. Les écumeurs des mers de Chine prennent l'avantage et détruisent les navires de la Royal Navy. Le corps des Gardes Côtes est, dès lors, dissout ; Jackie et ses amis sont incorporés dans la police, placés sous le commandement de Yuen Biao. L'intrépide marin est averti, via un de ses fidèles, « le prince des voleurs », que les pirates de Lo sont à Hong Kong dans le but de prendre livraison d'une cargaison d'armes. Jackie tente de mettre à bas l'opération mais échoue suite à une fuite dans les rangs de la police. Il décide donc de quitter l'uniforme mais s'emploie à intercepter les caisses de fusils. Victoire. Les pirates essaient bien de lui faire la peau mais échouent lamentablement. Ceux-ci ne déclarent pas forfait et enlèvent l'amiral qu'ils espèrent troquer contre les armes. Jackie se fait passer pour un trafiquant véreux et infiltre le repaire de Lo...

Le début de tout

Presque 80 000 entrées sur Paris pour **Police Story**, c'est-à-dire trois fois ce chiffre pour l'ensemble du pays. Vraiment bien pour une exploitation estivale. Il était donc inévitable que les autres films de Jackie Chan atterrissent enfin sur les écrans. Et dans un désordre total. **Le Marin des Mers de Chine** date de 1984, **Police Story** de 1986, **Armour of God** (prévu pour fin mai) de 1987. **Project A II** sortira en septembre tandis qu'à Hong-Kong débutera alors le tournage de **Pro-**











ject A III suite au succès fracassant du précédent... L'important est qu'ils sortent enfin des sous-sols des ditributeurs. D'ici là, en septembre, **A Chinese Ghost Story** (Prix Spécial du Jury à Avoriaz), autre production de Hong-Kong due à une équipe de surdoués complètement timbrés, se sera fait une place au rayon des exclusivités. La porte est ouverte ; le cinéma made in Hong-Kong peut s'engouffrer...

Risque-tout

Pour s'engouffrer, Jackie Chan s'engouffre. **Le Marin des Mers de Chine** écrit, réalisé, conçu et interprété par Jackie Chan, est une fabuleuse suite de cascades toutes délirantes, plus risquées les unes que les autres. C'est simple : les Américains n'ont jamais osé aller aussi loin dans les galipettes, les sauts, les chocs. **Le Marin des Mers de Chine** pourrait très bien donner des complexes aux spécialistes hollywoodiens, aux Rémy Julienne... Tout se déroule comme en direct devant la caméra. Pas de plans de coupe, pas d'effets au montage. Quand Jackie Chan tombe d'une hauteur de quinze bons mètres, on le voit vraiment chuter, traverser quelques rideaux et s'étaler sur le sol tel une crêpe. Il se relève, indemne, voltige dans tous les sens, envoie de gigantesques coups de latte dans les gencives des affreux, défonce le mobilier, traverse les parois. **Le Marin des Mers de Chine** casse tout sur son passage et le spectacle des dégâts occasionnés surpasse de loin les catastrophes naturelles à très grande échelle. Il faut avoir vu Jackie Chan et ses sbires débouler dans





un hôtel pimpant neuf et après une bagarre homérique de dix minutes non-stop réduire en miettes le décor. Fabuleux. Le plaisir pris peut paraître enfantin, futile et extra-cinématographique, mais la virtuosité est telle, le talent et l'adresse si évidents que le plus réticent se surprendra rapidement à en redemander encore. Les instants les plus étourdissants : une poursuite en bicyclette digne des meilleurs moments du burlesque américain, l'affrontement final sur le galion pirate... Aux côtés de Jackie Chan, il y a son fidèle acolyte, Samu Hong, étonnant comédien dont l'aspect empoté et grassouillet dissimule des dons d'acrobate extraordinaires. Comme Jackie Chan, Samu Hong est un metteur en scène de valeur. Il l'a prouvé avec **Shangaï Express** et surtout **Eastern Condors**. Comme chez Jackie Chan, ses films marient la comédie loufoque, l'aventure à grand spectacle, les prouesses techniques et physiques et la qualité d'une réalisation propre et nette.

L'enthousiasme de Jackie Chan est communicatif. Son **Marin des Mers de Chine** est un bonheur de tous les instants. Quand il n'y a pas des cascades prodigieuses, il y a le rire. Quand il n'y a pas le rire, ce sont des aventures palpitantes qui prennent la relève. Souvent, ce sont ces trois éléments qui se réunissent. Alors, le spectacle devient absolu, prodigieux de simplicité, explosif lorsque le mobilier vole. Et tout ça est en provenance de Hong-Kong, ce petit bout d'Asie recélant des trésors cinématographiques qui commencent seulement à pointer à l'horizon...

Marc TOULLEC

LES ENFANTS DE SALEM



Producteur, écrivain, metteur en scène, Larry Cohan est un véritable touche-à-tout dont l'activité boulimique reste assez mal connue en France. Depuis le coup d'éclat du Monstre est Vivant et celui, plus modeste, de Meurtres sous Contrôle, il ne s'était guère signalé à notre attention. Mais voilà que le fabuleux scénario de Pacte avec un Tueur et la sortie des Enfants de Salem le remettent sous les feux de l'actualité. Une bonne occasion de faire le point.

Entretien avec

LARRY COHEN

I. : Les studios Warner vous ont confié **Les Enfants de Salem** *sans la moindre ligne de scénario. Comment avez-vous procédé ?*

L.C. : J'aimais beaucoup le roman de Stephen King, **Salem**. J'en avais même tiré un premier script qui fut rejeté pour des raisons financières. Tobe Hooper a tout repris à zéro, et **Les Vampires de Salem** est devenu un téléfilm assez médiocre dont la carrière en vidéocassette a rapporté plusieurs millions de dollars. Peut-être pour se faire pardonner d'avoir écarté mon scénario, la Warner m'a proposé un double contrat : je réaliserais la suite des **Vampires de Salem** si j'acceptais de tourner la deuxième séquelle du **Monstre est Vivant,** à savoir **Island of the Alive.**

I. : Il vous a donc fallu imaginer vous-même une histoire originale.

L.C. : Ne voulant pas faire un remake du film de Tobe Hooper, je suis carrément retourné aux sources géographiques du roman de King. L'action débute donc dans le Maine, une de ces provinces qui composent en Amérique du Nord ce qu'on appelle « La Nouvelle Angleterre ». Un anthropologiste divorcé reçoit un coup de téléphone des Etats-Unis le priant de se rendre le plus vite possible au chevet de son fils gravement malade. Il fait aussitôt ses bagages et découvre une fois sur place que son gamin est en parfaite santé. Son ex-femme lui avoue alors qu'elle a monté ce canular de très mauvais goût pour lui confier le gosse, pas très bien dans sa tête d'après elle. Le père et le fils repartent pour le Maine, où ils emménagent dans une vieille maison léguée par un ancêtre. La bâtisse est en piteux état, et les deux hommes se mettent à la retaper avec l'espoir secret de profiter de l'occasion pour apprendre à mieux se connaître. Seulement, vous vous en doutiez, la maison est construite dans la charmante localité de Salem.

I. : Pourquoi avez-vous tenu à respecter le choix du Maine comme lieu de l'intrigue ?

L.C. : Parce que cela fait des années que Stephen King se plaint : tous ses romans se situent dans le Maine, mais aucune de leurs adaptations cinématographiques n'y a jamais été tournée. Je me suis donc rendu sur place. Manque de chance, je n'ai pas trouvé les extérieurs adéquats. Vue l'absence totale de structures administratives pour faciliter la mise en chantier d'un film, je me sentais complètement perdu. J'ai envoyé des assistants dans d'autres provinces de la Nouvelle Angleterre, et ils sont revenus avec des plans formidables du Vermont. Et dans le Vermont, je peux vous assurer qu'ils savent comment accueillir une équipe de tournage ! Ils étaient tellement heureux de nous recevoir qu'ils déroulaient pratiquement le tapis rouge sous nos pieds. Tout le monde participait : les mairies, bien sûr, les commerçants, et même les habitants ! Inutile de vous dire que nous n'avons eu aucun problème de figuration. Comme nous tournions une histoire de vampires, nous étions obligés de travailler essentiellement la nuit. Du coup, nous dormions le jour, comme des vampires !

I. : Vos films ne relèvent pas vraiment de l'horreur surnaturelle : **Full Moon High** *et* **The Stuff** *sont des comédies,* **Meutres sous Contrôles** *et* **Le Monstre est Vivant** *appartiennent plutôt à la science-fiction...*

L.C. : On fait des films de vampires et de loups-garous depuis si longtemps qu'il ne m'était jamais venu à l'esprit, avant **Les Enfants de Salem**, de m'y mettre à mon tour. Plutôt que de me conformer à la légende établie, j'ai essayé d'en créer une nouvelle. Nous avons imaginé une communauté de vampires réfugiés depuis trois cents ans déjà dans un petit village pour échapper aux persécutions dont ils étaient victimes en Europe ; on leur enfonçait des pieux dans le cœur, on les brûlait vifs... Ils sont venus en Amérique pour vivre libres, selon leurs propres convictions religieuses. Ils croient en Dieu, vous savez; ils le craignent aussi. Mais ils savent que si Dieu les a crées au même titre que les humains c'est que, d'une façon ou d'une autre, leur passage sur Terre est *justifié*. Ils croient aussi en l'idéal américain : si vous devez vivre trois cents ans, autant assurer vos arrières question argent, non ?

I. : A vous entendre, Salem serait un petit bourg comme les autres.

L.C. : Presque. C'est un de ces villages aux rues toujours désertes, avec de vieux magasins, une église, le genre de bled que vous traversez en voiture sans même vous en apercevoir. Mais il y a malgré tout quelque chose d'inhabituel : les habitants de Salem ont élevé une race d'humains chargés de surveiller leurs biens pendant la journée.

I. : ... Et de les pouvoir en sang frais.

L.C. : Eh non, raté ! Les vampires de Salem ne boivent pas de sang humain, excepté dans les grandes occasions : anniversaires, mariages, vacances scolaires, etc... Ils se contentent de sang animal qu'ils prélèvent sur du bétail prévu à cet effet. Je vous conseille d'ailleurs d'oublier tous les clichés de la mythologie traditionnelle : mes vampires ne se changent pas en chauves-souris, ils ne craignent ni l'ail ni les miroirs, et leurs dents n'ont rien des sempiternelles canines phalliques. Tout ça, c'est du bazar, de la quincaillerie préhistorique. Les enfants des vampires ne grandissent jamais, mais deviennent adultes dans leurs petits corps ; ils ont même une vie sexuelle très active. Soyons modernes, que diable !

I. : Je crois entendre claquer les ciseaux de la censure.

L.C. : Je ne pense pas avoir de problèmes de ce côté-là. Il y bien un mariage entre enfants vampires, mais nous ne montrons rien de sexuellement explicite. De toute façon, ce n'est rien d'autre que « les vampires selon Larry Cohen », une tentative de renouvellement d'un genre plutôt exsangue. Mes vampires ont leurs propres superstitions, leurs propres rêves, leurs propres peurs.

I. : Samuel Fuller fait partie de la distribution. Comment l'avez-vous convaincu ?

L.C. : Je l'ai rencontré lors d'une réception en l'honneur du film français **Cousin, Cousine.** Je lui ai dit que je voulais écrire un rôle pour lui dans un de mes prochains films, et j'ai conçu à son intention le personnage du chasseur de nazis des **Enfants de Salem**. C'est un Juif à la recherche d'un tortionnaire particulièrement sadique qui tombe à la place sur une communauté de vampires. Par chance, il sait comment se comporter avec ceux qui ont vendu leur âme au Diable. Samuel s'est montré extraordinaire; il n'a jamais rechigné devant le travail et il a même été le seul sur le plateau à ne pas se plaindre de tourner si tard



LES ENFANTS DE SALEM



ISLAND OF THE ALIVE

dans la nuit. Ce n'est pourtant plus un jeune homme ; il doit avoir soixante-quinze ans. Il a juste été un peu effrayé par l'abondance du texte qu'il devait apprendre : il pensait ne faire qu'une petite apparition amicale comme dans **L'Ami américain**, de Wim Wenders. Il ne se doutait pas qu'il serait à l'écran pendant plus de trois quarts d'heure ! Mais ça l'a flatté. Et il n'a jamais essayé de mettre en scène à ma place.

I. : Parlons de **Island of the Alive.** *C'est la troisième fois, après* **Le Monstre est vivant**, *que vous abordez le sujet.*

L.C. : J'étais littéralement harcelé de demandes. Alors pour faire plaisir à tout le monde, j'ai imaginé ce qui pourrait arriver à ces fameux nourrissons cannibales dans le futur : est-ce qu'ils grandiraient ? Si oui, à quoi ressembleraient-ils ? Comment la société les traiterait-elle ? Michaël Moriarty...

I. : Encore lui ?

L.C. : Oui. C'est le quatrième film que je tourne avec lui. Nous nous entendons bien, et Michaël est un acteur de premier ordre. Je lui donne des idées, et il les fait fructifier de façon incroyablement créative. Je reprends : Michaël Moriarty est le père d'un de ces enfants, et il joue le rôle de porte-parole auprès du gouvernement pour qu'on cesse de les exécuter sans autre forme de procès. Le gouvernement refuse, prétextant que ces soi-disant « enfants » ne sont pas humains. Moriarty porte l'affaire devant les tribunaux. Verdict : les enfants sont bien humains - du moins en partie -, et de ce fait ne peuvent être abattus comme des animaux. Mais ils constituent un danger pour la société et doivent par conséquent être mis à l'écart des populations ; ils sont alors expulsés sur une île déserte. Bien entendu la curiosité l'emporte, et un groupe de savants se rend sur l'île cinq ans après pour voir comment les enfants ont évolué. Ils emmènent le père, Michaël Moriarty, croyant que celui-ci pourra communiquer avec son fils parqué avec tous les autres. Mais ils sont tous assassinés par les petits monstres qui s'emparent aussitôt du bateau pour préparer leur retour triomphal à la civilisation.



ISLAND OF THE ALIVE (Sortie juin).



LES ENFANTS DE SALEM : Samuel FULLER.

I. : Des bébés meurtriers avec **Le Monstre est vivant**, *un Dieu assassin avec* **Meurtres sous contrôle**, *des communautés marginalisées avec* **Island of the Alive** *et* **Les Enfants de Salem** *: on ne vous demande jamais si vous déballez vos pulsions inconscientes à l'écran parce que vous refusez d'aller consulter un psychanaliste ?*

L.C. : Tout le monde déballe ses pulsions inconscientes

I. : Mais tout le monde ne les transforme pas en scénarios.

L.C. : La plupart des écrivains de science-fiction, d'horreur ou de fantastique le font; vous pourriez leur poser la même question. Je suis allé voir plusieurs psychiatres pour diverses raisons, mais je ne pense pas que les deux soient liés. Je n'écris jamais sous la contrainte ou pour me libérer d'obsessions douloureuses. Je m'installe devant ma feuille, une idée me vient à l'esprit et je brode dessus pendant des heures. Mes histoires sont certes orientées dans une direction bien précise, mais je vais peut-être vous surprendre; je n'ai jamais été attiré par la littérature fantastique et, pour tout vous dire, le cinéma de science-fiction me laisse plutôt froid, surtout quand c'est la technique qui l'emporte.

I. : Vos films parlent toujours, par un biais plus ou moins détourné, de la famille.

L.C. : Là, vous avez raison. La famille est le berceau de toutes les relations humaines, les sentiments les plus extrêmes s'y révèlent : l'amour, la haine. Quand vous aimez quelqu'un, vous le faites entrer dans votre famille intérieure. Quand vous faites des enfants, vous avez la base...

Un film déroutant. Délirant et déroutant. Tout part d'une cérémonie vaudou en pleine jungle amazonienne pour, ensuite, dévier sur Salem's Lot devenu Jerusalem's Lot. La description de cette bourgade seulement peuplée de vampires mérite à elle seule le détour. Le jour, la ville est déserte. La nuit, elle s'anime. Les enfants vont en classe, les fermiers soignent leur cheptel. Tous vampires qu'ils sont, les habitants de Salem's Lot n'en restent pas moins de bons citoyens, honorant la bannière étoilée, les principes de la démocratie, de la famille, et autres valeurs du terroir. Larry Cohen ne cherche pas la parodie mais, souvent, caricature ces chers buveurs de sang. Que dire de ce vampire en pyjama dans un cercueil et s'apprêtant à passer une bonne « nuit » !

Les détails farfelus s'accumulent : l'annonce d'une représentation théâtrale du livre de Bram Stoker, **Dracula**, le cours sur les atrocités commises par la race humaine, la vampire se passant du rouge sur les lèvres après ponction à la carotide... Et les apparitions fulgurantes de Samuel Fuller, le cigare au bec, à la poursuite d'un criminel de guerre allemand recyclé à Salem's Lot. Fuller en fait des tonnes, court, saute malgré son grand âge, oublie qu'il est blessé à cheville et ne boîte plus. Monumental. Et il est parfaitement à sa place dans ce joyeux foutoir de temps à autre traversé d'images superbes, vraiment adaptées à la mythologie du genre. Si Larry Cohen se livre à un exercice virtuose de n'importe quoi, il n'empêche que ses **Enfants de Salem** se tiennent encore bien. L'humour est dispensé généreusement, l'érotisme présent en une jolie poitrine... Apparemment, le film a été tourné à très grande vitesse, méthode habituelle de travail de Larry Cohen curieusement bénéfique au caractère survolté du film. Tout ceci n'a que très peu de rapports avec **Les Vampires de Salem** d'un Tobe Hooper plus porté sur l'humour noir que sur les farces à la limite de la décence, mais l'ensemble, malgré des invraisemblances, est assez réjouissant. Au rayon « séquelle excentrique », Larry Cohen réalisa à la suite des **Enfants de Salem** un **It's Alive III** pas triste non plus. Sa sortie est prévue pour fin avril 88.

Marc TOULLEC



A Return to Salem's Lot. *USA 1987. Réal. : Larry Cohen. Scén. : Larry Cohen et James Dixon d'après (très vaguement) les personnages crées par Stephen King. Prod. : Larry Cohen/Warner Bros Vidéo. Int. : Michael Moriarty, Samuel Fuller, Ricky Addison Red, Andrew Duggan, June Havoc, Evelyn Keyes, Rone Blakley, James Dixon... Dur. : 1 h 35. Dist. : Visa Films. Sortie Paris prévue le 16 février 1988.*

I. : ... D'un bon film d'horreur.

L.C. : Oui, mais pas seulement. Prenez le personnage de James Woods dans **Pacte avec un Tueur.** C'est un monstre à sa façon, un assassin, et le flic interprété par Brian Dennehy se charge d'écrire sa biographie. A un moment donné ils se retrouvent dans la ville natale du tueur, dans la ferme où il a grandi, et nous avons un aperçu de sa vie de famille, une famille qui a engendré un assassin professionnel. Vous voyez, je ne parle pas de la famille que dans des films d'horreur.

I. : La recherche de la divinité constitue un autre fil conducteur de votre œuvre

L.C. : Dieu ? Je crois en lui, mais je ne cherche pas à le recréer à mon image ou à le représenter sur un trône, passant son temps à distribuer des bons ou mauvais points. Si la religion me préoccupe, c'est davantage dans l'usage que certains en font : de nos jours on prie Dieu pour recevoir un Oscar ! Ça veut dire que, sur les cinq nominés, un seul a prié comme il fallait ? Que Dieu n'aimait pas les quatre autres ? A mon avis, Dieu, on ferait mieux de le laisser tranquille. Cette année j'ai fait quatre films et je n'ai jamais levé les yeux au ciel pour implorer un succès commercial.

I. : Quatre films ? Lesquels ?

L.C. : **Island of the Alive, Les Enfants de Salem, Pacte avec un Tueur, et Love you to Death**, avec Billy Dee Williams et Vanity, l'ex-égérie de Prince. Sans compter une foule de scénarios dont je ne vous parle pas de peur qu'on me les vole ; des projets tombés à l'eau comme **Fit to Kill**, une histoire de culturistes dépassés par leur propre force.

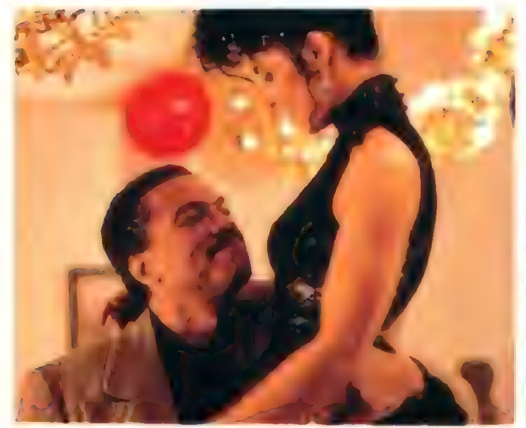
I. : Qu'est-ce qui vous pousse à travailler à ce rythme ?

L.C. : Je ne travaille pas tant que ça. J'ai beaucoup de temps libre.

I. : Alors comment arrivez-vous à tout mener à bien ? Quatre films en un an ; vous devez carburer à plein régime pour qu'il vous reste du « temps libre » comme vous dites.

L.C. : Non, parce qu'un tournage, ça vous demande huit semaines au maximum. Ce n'est pas moi qui ai réalisé **Pacte avec un Tueur** ; je me suis contenté de l'écrire, et il y a deux ans par-dessus le marché. Il a seulement fallu du temps pour mettre le film sur pied. En additionnant les trois, **Love you to Death, Island of the Alive** et **Les Enfants de Salem** m'ont demandé à peu près vingt et une semaines de travail : je passe simplement trois ou quatre heures par jour à faire quelque chose qui me plaît, sans la moindre contrainte. J'écris le matin au réveil, l'après-midi après un déjeuner en bonne compagnie, ou le soir après une virée en ville. Je n'appelle pas ça travailler mais « occuper intelligemment ses loisirs ». Je suis discipliné, j'aime avoir un scénario bien propre devant moi, mais je ne considère pas trois heures d'écriture quotidienne comme de l'esclavage. En fait, je mène une vie facile : même un chômeur travaille plus que moi, uniquement parce qu'il passe son temps à *chercher* un emploi. Et ça c'est épuisant.

Entretien réalisé par
Maitland MCDONAGH
(*traduction :* **Bernard ACHOUR**)



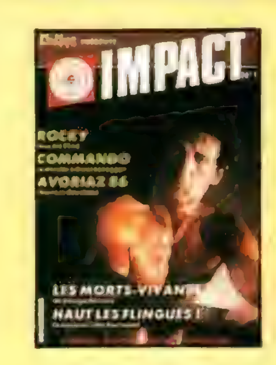
LOVE YOU TO DEATH



PACTE AVEC UN TUEUR

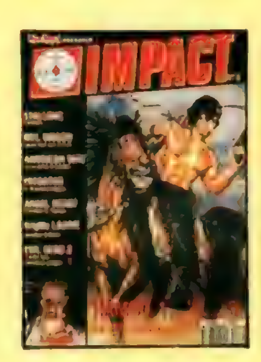
LES ENFANTS DE SALEM

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash. Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.

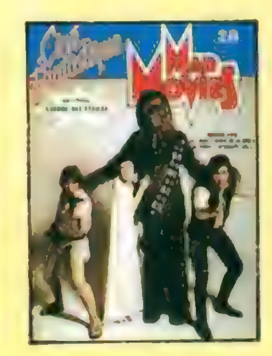




1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.

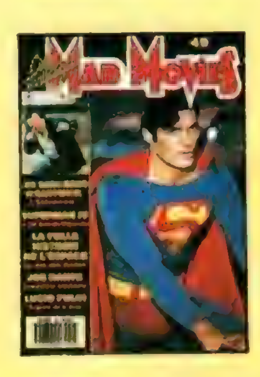












BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

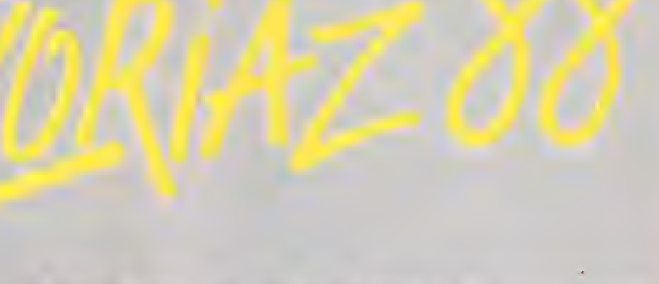
NOM ______ **PRENOM** ______
ADRESSE ______

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11

Journal de bord



Dans le car des festivaliers qui va de Thonon à Avoriaz, la moitié des participants s'inquiète de savoir s'il y a de la neige ; mais nous, la neige, on s'en moque...



Le lieu du crime...

Samedi 16 janvier

Après avoir pris possession des logements et récupéré les badges avec une facilité inhabituelle, nous allons prendre la température dans la file qui se développe devant la Salle des Portes du Soleil (qui peuvent se transformer en Portes du Sommeil dans certains cas limites). Là, surprise, pour la presse il y a des badges de couleurs différentes (noir ou vert) comme pour le courrier deux vitesses.

On apprend rapidement que seuls les badges verts (au secours S.O.S. Racisme !) pourront entrer pour la cérémonie d'ouverture. Nous on broie du noir en regardant les « élus » pénétrer dans le sanctuaire où va officier le grand prêtre Lionel Chouchan. Devant un auditoire blasé, il va comme d'habitude souhaiter la bienvenue à tout le monde, présenter le jury en s'étonnant à peine qu'il en manque, ect... On vous le dit de mémoire, car les années passées c'était comme ça. Tant pis, vous n'aurez pas droit aux 15 pages prévues avec le jury sous toutes les coutures (à cause de liftings loupés...).

Vous vous en foutez... tant mieux, car de toute façon les piles de mon flash ont fait sécession. Malédiction !
Le premier film en compétition, **Near Dark**, nous le verrons donc à la séance de 19 h 15. Une bande de vampires desprados tente d'intégrer un nouvel élément récalcitrant dans leur famille. Excellent début ; je vous recommande la fabuleuse séquence où « L'Aorte Sauvage » investit un bar avec l'intention de goûter à toutes les spécialités locales. Très fort. Sur la lancée, **Hellraiser**, déjà vu à Cannes, supporte une seconde vision. Clive Barker rencontré plus tard nous confie qu'il a voulu faire un film cru ; on le croit volontiers lorsqu'il envoie son Thanatos promener sur l'Eros (pour celle-ci, nous vous conseillons « Le Petit Freud illustré »).



HELLRAISER.



L'heure du crime : NEAR DARK.

Dimanche 17 janvier

Comme on a raté la messe, on se rabat sur **Robocop**. Honnêtement, on n'y perd pas au change car le messie métallique des temps futurs nous fait passer un fabuleux moment et l'accueil est à l'avenant. Pour continuer, on va voir chez les Grecs avec **Patrouille du Matin** : chagrin ! Le réalisateur a tellement soigné son image et intellectualisé son sujet qu'il en a oublié l'histoire. Le commentaire-off lui donne un rythme indolent qui pousse les plus impatients (dont je suis) vers la sortie.
Aenigma présenté en hommage à Lucio Fulci ne convainc pas vraiment mais le « maître » barbu et méconnaissable affronte très professionnellement les divers médias. Pour les autres films, **Zombie 2** et **La Paura**, le Festival n'a pas fait l'effort de trouver des copies intégrales. Par contre, Fulci doit être encore en train de rire de la mauvaise plaisanterie du catalogue officiel (75 F) qui a publié sous son nom une photo de quelqu'un qui n'est pas lui ! Rameutée par Christophe Gans, la meute des fans se retrouve devant la salle des Dromonts pour goûter à la cuisine chinoise de Tsui Hark avec **A Chinese Ghost Story** (curieusement, les badges jaunes ne sont pas de rigueur !). Applaudissements enthousiastes pour ce film de haute voltige qui n'a été sélectionné qu'en dernière minute. Nouvelles rumeurs, le jury aurait beaucoup apprécié, et c'est **Robocop** qui en ferait les frais. Une nouvelle bataille du Pacifique se profile-t-elle ?



là, c'est bien LUCIO FULCI !

21 heures, je fais la queue pour **Killing Birds** ; damnation, la priorité est donnée au public. Oiseaux de malheur ! De désespoir, je rejoins les copains devant une brasérade aux Délices d'Avoriaz (un des restos les plus sympas du coin, et ils ne sont pas légion). Minuit : les rescapés s'assoient dans les chaises inconfortables de la Salle des Festivals pour assister à **Ghost House** qui ne relèvera pas le niveau de la sélection italienne. L'ambiance se dégèle, l'ombre du Rex plane par moments quand, après une longue heure de film, une protagoniste s'exclame : « Je crois que le pire est encore à venir... », provoquant un « Nooooon... ! » horrifié de l'assistance.

Lundi 18 janvier

Le génial Peter Falk est le narrateur du conte **The Princess Bride** qui est un ravissement continuel, très drôle et enlevé, frôlant la parodie à tous les instants. Bon, il est 11 heures et avec le recul on se dit qu'il y a des jours où on ferait mieux de rester couché. Premier film français (hors compétition), **Coïncidences** était précédé d'une fabuleuse contre-publicité. Maso, j'y suis allé quand même. La présence du réalisateur/acteur dans la salle a, un court moment, prévenu toute tentative de rires intempestifs. Mais trop, c'est trop ; l'insistance de « l'auteur » à se filmer en slip et à déshabiller ses actrices, fait se poser des questions sur le but réel du film. Honnêtement, je crois qu'il a voulu se faire plaisir, mais pourquoi l'imposer à d'autres personnes que son entourage immédiat ? Techniquement, la plupart des films présentés à notre Festival du Super 8 lui sont supérieur. Restons français avec **La Septième Dimension** qui pêche notamment dans la forme : une série de sketches inégaux mis en scène par 6 réalisateurs différents et réunis au petit bonheur la chance. **Killing Birds** à minuit finira par m'achever car il accumule pratiquement tous les poncifs du film de psycho-killer. Ce festival aura été celui de la déroute du cinéma italien ; **Opera** annoncé, ne passera finalement pas car le Festival ne disposait que d'une copie italienne et Argento exigeait que ça soit la version américaine qui soit montrée.



KILLING BIRDS.



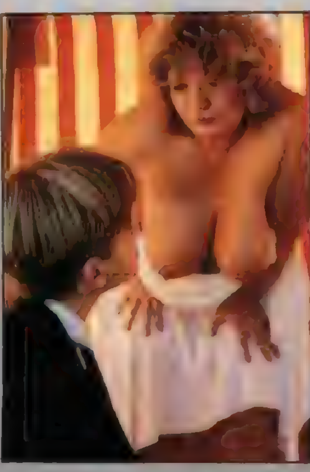
ROBOCOP



La « patte » de GIGER : TOKYO THE LAST MEGALOPOLIS.

Mardi 19 janvier

L'occasion de faire de l'humour dès 11 heures du matin nous est offerte par le film **Prison**. Quand un collègue vous demande « D'où viens-tu ? », la réponse fuse : « Je sors de **Prison** ». Effet assuré. Le film est d'ailleurs une bonne surprise et le producteur Irwin Yablans et son épouse assurent un service après-vente d'enfer à la sortie. Bizarrement présenté hors-compétition, le Japonais **Tokyo, the Last Megalopolis** passera un peu inaperçu. Sa durée de 2 h 15 est un peu rébarbative mais il contient de fabuleuses séquences d'effets spéciaux, notamment l'image par image, inhabituel dans le cinéma nippon. Giger a participé à la pré-production et on reconnait sa patte. **Tout disparaîtra** annonçait Borowczyk ; le pauvre, il ne se doutait pas que ça allait commencer avec le public. Sans doute sponsorisé par la R.A.T.P. le film ne laisse pas d'inquiéter sur l'avenir de Borowczyk. Une pensée émue cependant pour le sympathique attaché de presse qui a tenté (sans succès) de retarder notre fuite en nous promettant du croustillant pour les minutes suivantes mais... Mais **Brain Damage** nous attendait. Dans la file d'attente un faux Leatherface s'escrime à mettre en marche une pseudo-tronçonneuse qui a des ratés, mais qui est suffisamment réaliste pour attirer deux flics circonspects. Déjà le matin, les premiers spectateurs de **Prison** étaient quatre officiers de police en costume... Formation professionnelle peut-être ? Après le délire de ceux qui avaient vu **Brain Damage** à Milan, le résultat final est une petite déception car pas assez démarqué par rapport à **Basket Case**, et entre quelques scènes *très* fortes, l'emballage n'est pas toujours au niveau.



RETOUR A OEGSTGEEST.



PRISON.

Mercredi 20 janvier

Je voulais faire la grasse matinée mais Toullec a organisé un entretien avec le réalisateur de **Tokyo**... à 10 heures. Un peu confus, il m'annonce à 10 h 05 qu'il n'est pas encore à Avoriaz et joue les Japonais absents. Bon, tant pis, je vais aller voir **Retour à Oegstgeest**, le film hollandais de rigueur à Avoriaz ; plus hollandais que ce film, tu meurs. On y retrouve une ambiance particulière baignée dans un climat de religiosité excessive, un asile et des rats ; ingrédients obligatoires d'un film pays-basien (?). Malgré l'ironie du commentaire, j'ai beaucoup aimé le film, de même que la délicieuse Sophie Desmarets (membre du jury) qui déclarait s'être retrouvée dans un monde complètement différent. Le reste du temps on pouvait la croiser avec Jacqueline Maillan dans les rues glissantes d'Avoriaz.

Il paraît que Donald Pleasence est arrivé depuis midi ; la cinémathèque a prêté sa copie de **The Caretaker** pour lui rendre hommage. Extraordinaire adaptation d'une pièce de théâtre d'Harold Pinter, mais pas du tout fantastique à l'étonnement d'une partie du public. Il sera présent lors de la projection de **Cul de Sac**. A l'hôtel des Dromonts, plaque tournante du Festival, je rencontre Jean-Claude Romer qui comme membre du comité de sélection, a vu tous les films et avoue une faiblesse pour **Anguish** et **The Hidden**. Rarement a-t-on vu compétition plus ouverte que cette année. Pour lutter contre le frimas, on s'accorde un cocktail hors de prix au bar des Hauts-Forts et on a la

surprise de voir surgir de la piscine voisine Peter Weller en maillot de bain (désolé, je n'avais pas d'appareil de photo sous la main ; il faudra me croire sur parole).

Jeudi 21 janvier

Enfin on va pouvoir voir **Prince of Darkness** ; Carpenter revient en force et l'ambiance du film évoque **Assaut** et **Halloween**. Tourné en scope avec une musique omniprésente, ce petit budget a de la classe et devrait permettre à Carpenter de remonter une partie de son handicap. Autre exemple de mauvaise organisation, les courts métrages fantastiques sont projetés en exclusivité pour le public et il n'y aura qu'une seconde projection à 19 heures le jour même ; alors que tout le monde est au restaurant. Donald Pleasence, un peu crispé à son arrivée au Festival, commence à se faire à l'ambiance et accorde interview sur interview. Nous en profiterons pour un entretien à paraître dans le prochain numéro de *Mad Movies*. Autre habitué d'Avoriaz, le cinéma australien représenté par **Cassandra**, un suspense psychologique qui fait illusion pendant 3/4 d'heures et succombe par la suite à de grossières erreurs de construction du scénario. **Long Week End**, du même réalisateur, c'était quand même autre chose. Devant le peu d'excitation de ceux qui ont vu **Siesta**, je décide de m'offrir une bonne nuit de sommeil. Dire qu'il y en a encore qui croient qu'un Festival n'est qu'une partie de plaisir.


CASSANDRA

Vendredi 22 janvier

A 9 h 30, il y a **Anguish** sous roche ; l'inégal Bigas Luna nous offre une œuvre en forme de poupée russe très bien écrite, excitante ou irritante comme en témoignera la réaction mitigée du public. Dès le générique, le film nous offrait une intéressante expérience de cinéma en relief avec un acteur sur scène qui lisait le texte prégénérique. De toute façon, Luna est un réalisateur à avoir à l'œil ! La conclusion du Festival approche et il ne nous reste que deux films en compétition à voir : **The Hidden**, un thriller très efficace qui ne mise pas sur les effets spéciaux ; J. Sholder, déjà présent il y a deux ans pour **Freddy 2**, est revenu et pourrait être le joker inattendu. **Witchboard** clôt mollement la semaine par une histoire de possession modérement originale. On retiendra la performance de K. Wilhoite, étonnante une fois de plus. Dans l'après-midi je me pointe aux Ruches pour la compétition vidéo qui fleure la débâcle intégrale ; le jury annoncé dans le programme n'était pas prévenu et s'est tiré en milieu de semaine sans avoir vu les films. Aux dernières nouvelles ils couraient toujours. Il ne reste plus qu'à visionner **Prom Night 2** dans la section Peur. Cette section a été créée spécialement parce que certains membres du jury officiel ne supportaient pas de voir des films trop sanglants et il est arrivé que certains se tirent avant la fin du Festival. **Prom Night 2**, malgré ses nombreuses influences (notamment **Carrie**), est plutôt réussi. Le Palmarès approche et je suis dans l'impossibilité de désigner un vainqueur potentiel. Vivement samedi !

Samedi 23 janvier

Dernier jour. Le plus important, celui du Palmarès. Pour ce qui est de la programmation, rien que des redites, une bonne occasion de rattraper in-extremis son retard. Dès 18 h 30, les débats fiévreux du Prix de la Critique ouvrent les réjouissances. Une bonne trentaine de personnes, quelques bouteilles, plein de petits papiers qui passent d'une sélection de cinq titres à l'unique. **Prince of Darkness** le dispute à **Chinese Ghost Story**. Faute de récompense aux Palmarès des officiels, l'Américain John Carpenter coiffe au poteau le chinois Ching Tiu-Tung, titulaire du Prix Spécial du Jury. Il faut jouer la complémentarité. **Chinese Ghost Story** est le second vainqueur du Festival. A la surprise générale, **The Hidden** éjecte **Robocop** du haut du podium. Paul Verhoeven récolte deux prix de consolation : celui de la Commission Supérieure Technique et celui de l'Excellence. Mine déconfite de l'attaché de presse du film. **Hellraiser**, dans la catégorie Peur, remporte le morceau, mais la concurrence n'était guère sérieuse. Prix de la photographie à **Anguish**, l'Antenne d'Or d'Antenne 2 à **The Princess Bride**... Comme d'habitude, la cérémonie est totalement ratée. Prestigitateur ringard, cosmonaute blagueur : attractions minables. Les petits gâteaux et boissons proposés lors de la soirée ne rehaussent pas le niveau. Enfin, la bonne tenue de cette programmation 1988 nous aura consolés de telles mondanités. Pour conclure, le gag final : Le Festival d'Avoriaz ne se déroulerait peut-être pas à Avoriaz l'an prochain ! Trouverai-je quelqu'un pour racheter mes après-ski ? Voilà la question...

Marcel BUREL


Le très étrange ANGUISH.




Surpise : CHINESE GHOST STORY et HIDDEN au Palmarès !

NANCY ALLEN

Si elle n'avait pas été la partenaire de Robocop dans le film événement de Paul Verhoeven, Nancy Allen serait restée pour beaucoup d'entre nous l'actrice fétiche de Brian De Palma. Son apparition sublime dans 1941 et les deux personnages sympathiques mais un peu fades qu'elle interpréta dans Les Envahisseurs sont parmi nous et Philadelphia Experiment n'avaient pas suffi à nous faire oublier ses prestations dans Carrie, Blow Out et Pulsions.

L'image du sex-symbole qui, habité de bonnes (**Pulsions**, **Blow Out**) ou de mauvaises intentions (**Carrie**), titillait notre immoralité est bel et bien brisée par Lewis, cette femme-flic de caractère dans **Robocop**. Les jupes et les chemises pleines de reliefs ont laissé leur place à l'uniforme molletonné de la police de Détroit et les armes ont remplacé les tubes de rouge à lèvres. Lewis est un personnage asexué. Un acteur aurait pu jouer le rôle sans qu'il y ait de changements fondamentaux au niveau du scénario. Visuellement par contre... (mais bon). Double challenge donc pour Nancy Allen : abandonner un de ses atouts majeurs, le physique, et garder tout de même sa féminité. Challenge réussi : Lewis est avant tout une femme avec ses défauts (un coup d'oeil rapide sur la braguette ouverte d'un truand lui fera perdre le combat) et ses qualités (son intuition et son sens de l'observation lui permettent de vite découvrir qui se cache derrière Robocop). Si Nancy Allen se dépense beaucoup en courses poursuites, bagarres et autres exercices, elle est à l'origine de la scène la plus émouvante du film. Quand Robocop enlève son masque, Lewis refuse de laisser percer une quelconque émotion. Sa réaction, nulle, est d'un respect inimaginable. Et Nancy Allen de nous offrir son vrai visage...

Flash-Back. Nancy Allen est née à Yonkers dans la banlieue de New-York. Après avoir étudié la comédie et la danse, elle tourne son premier spot publicitaire à quinze ans et s'envole vers Paris où elle devient pour quelques années mannequin. Puis elle retourne aux Etats-Unis. C'est en voyant une des publicités qu'elle interprète que Hal « Harold et Maude » Ashby lui confie un petit rôle dans **The Last Detail** (**La Dernière Corvée**, 1973). Deux ans plus tard, c'est la rencontre ô combien déterminante avec Brian De Palma qui deviendra son époux.

L'association durera quatre ans et quatre films dont **Home Movies** (1980), un inédit, et semble-t-il un entr'acte dans la carrière de De Palma. En 1976, **Carrie**, où Nancy Allen incarne une véritable peste prête à tout pour arriver à ses fins (elle convainc John Travolta grâce à une fellation dans une voiture). Un rôle aux accents comiques pas très intéressant comparativement à celui de Amy Irving. Pourtant une image de Nancy Allen reste dans toutes les mémoires. Accroupie sous l'estrade lors de la scène du bal, tenant la corde reliée au seau d'hémoglobine, la langue légèrement sortie et plaquée sur la lèvre, elle savoure les derniers instants du couronnement de Carrie. Unique objet sexuel sans aucune restriction, Nancy Allen périra là où elle a transgressé les lois morales de la sexualité.

Dans une voiture. Dans **Pulsions**, Nancy Allen est une prostituée de luxe qui assiste à un crime et en est soupçonnée. Pour prouver son innocence, elle doit mener l'enquête avec l'aide du fils de la victime. De nouveau, Nancy Allen est un objet de pur désir sexuel. Mais d'une part, c'est un objet sexuel platonique (elle ne fait pas l'amour pen-



Magnifique et provocante : PULSIONS.



dant le film), et d'autre part c'est avoué immédiatement du fait de sa « profession ». Lors du strip-tease face à Michael Caine, elle se sert pourtant de sa sensualité pour attiser le désir chez le psychiatre et ainsi le confondre. Pour avoir excité Michael Caine, Nancy Allen sera (symboliquement) punie par un cauchemar. Dans **Blow Out**, Nancy Allen est une call-girl chargée de séduire des hommes politiques et de les compromettre. Elle est sauvée d'un attentat par John Travolta. C'est la seule survivante. Cette fois, Nancy Allen devient un objet sexuel seulement parce que le scénario le précise. En effet, elle refuse les avances de John Travolta ce qui ne l'empêche pas de mourir à la fin comme cela aurait dû arriver logiquement (c'est-à-dire sans l'intervention de Travolta) dès le début. De Palma condamne à travers ces trois femmes la sexualité lorsqu'elle est utilisée à des fins autres que celle du simple besoin naturel. C'est d'autant plus convaincant quand on sait que Nancy Allen est la femme de De Palma et que, par conséquent, l'actrice, à travers ses personnages, est directement punie par son mari-réalisateur. Doit-on voir ici les causes d'un mariage rapidement écourté ?

Entre **Carrie** et **Pulsions**, on a pu voir Nancy Allen dans **I Wanna Hold Your Hand (Crazy Days**, 1978) et dans **1941** (1979). Dans **I Wanna Hold Your Hand** de Robert Zemeckis, un film sur l'époque des Beatles, elle est la plus inconditionnelle des fans du groupe et tente pendant toute la durée du film de pénétrer dans l'hôtel ultra-gardé des chanteurs. Et elle y parvient, la rusée ! Dans **1941** de Steven Spielberg, elle joue le rôle d'une femme ne pouvant atteindre le septième ciel qu'à bord d'un avion en vol. Ou en simulation de vol puisque Tim Matheson lui fait croire à un décollage pour mieux s'envoyer en l'air. Irrésistible.

1983, **Strange Invaders** de Michael Laughlin (**Les Envahisseurs sont parmi Nous**) sort sur les écrans et marque la réapparition de Nancy Allen, absente depuis trois ans. Journaliste dans un canard à sensation, elle ne veut pas croire à l'invasion d'extra-terrestres dans une petite ville comme se complait à le raconter un témoin. Finalement confrontée à la réalité, elle admettra ses torts et se lancera dans la chasse aux belliqueux aliens. Plus tard, dans **Not for Publication** de Paul Barbel, elle retrouvera le journalisme en enquêtant sur une secte de pervers. 1984 est l'année de son come back. Pas moins de cinq films dont un seul, hélas, franchit l'Atlantique. Il s'agit de **Philadelphia Experiment** de Stewart Raffill, une foutue série B. 1943 : deux marins, à la suite d'une expérience foireuse, sont projetés quarante ans dans le futur. L'un réintègre rapidement son époque mais l'autre, Michael Paré, ne parvient pas à faire marche arrière. Il trouve néanmoins réconfort auprès de Nancy Allen, d'abord incrédule, puis follement amoureuse et décidée à aider son compagnon. Tout comme dans **Strange Invaders**, le personnage est schématique : acceptation d'une situation étrange, adaptation face à cette situation, et résolution. Ceci dit, c'est efficace.

Les inédits tournés la même année se nomment **The Buddy System** de Glenn Jordan, **Forced Entry** de Jim Sotos (en fait **The Last Victim** datant de 1975), **Not For Publication** de Paul Bartel et **Terror In The Aisles**, un documentaire de Andrew J. Kuehn.

Cette année, à part **Robocop**, Nancy Allen, remplaçant Jobeth Williams au pied levé, a tenu le rôle principal du troisième volet de **Poltergeist** réalisé par Gary Sherman (**Descente aux Enfers, Mort ou Vif**). Nul doute que quel que soit l'intérêt du personnage, elle combattra les revenants avec beaucoup de cœur et que son regard en troublera plus d'un, spectateurs et fantômes réunis.

Vincent GUIGNEBERT





Sans commentaire...



1941 (1979).



STRANGE INVADERS (1983).



Avec Brian de Palma sur le tournage de BLOW OUT...



... et avec JOHN TRAVOLTA.



PULSIONS (1980).



BLOW OUT (1981).



PHILADELPHIA EXPERIMENT (1984).



ROBOCOP (1987).

LE MAITRE DU HARD-GORE

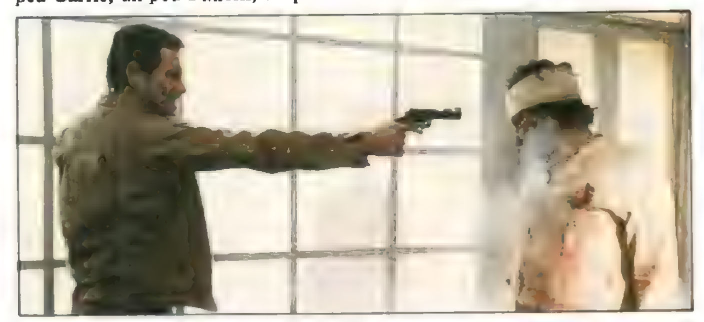
Entretien avec
Lucio FULCI

Lucio Fulci est le plus étonnant des metteurs en scène italiens de fantastique. Venu de la comédie populaire, il a touché à tous les genres. Ou presque. Et sa culture, son intelligence, élargissent encore son répertoire. Le Maître du Gore est beaucoup plus qu'un simple équarrisseur...


AENIGMA.


FRAYEURS.

I. : Votre dernier film, **Aenigma**, *nous a beaucoup déçus...*
L.F. : Je tiens d'abord à vous parler d'un film que beaucoup ont vu et que peu ont compris. Il s'agit de **La Mouche** de David Cronenberg. Une œuvre très intéressante où l'on retrouve « La Métamorphose » de Kafka. C'est une œuvre où les sentiments comptent : on a pitié de cet homme devenant un insecte. On a aussi pitié de l'héroïne de **Aenigma. Aenigma** évoque un peu le film noir. Il va dans le sens d'un cinéma plus construit, plus soft. Quand vous dites qu'il n'est pas parfait, je suis d'accord. Mais le film d'horreur change. Moi, je suis un vieux metteur en scène ; Clive Barker, le jeune auteur de **Hellraiser**, le dit aussi.
Son opinion : le fantastique a besoin de personnages, d'histoires, d'une dimension plus philosophique. **La Mouche** marque une friction entre l'ancien et le nouveau fantastique ; **Aenigma** est aussi contaminé par ces deux gènes. J'ai prouvé que je pouvais changer mon style. Il est possible que j'ai fait au moins un heureux. Je pense continuer dans cette voie, notamment avec **The Black Light**, l'histoire d'un homme et de son remords, une histoire terrible mais pas trop sanglante. Le marché américain n'aime pas les films excessivement gore. C'est pour cette raison que **Aenigma** s'est très bien vendu là-bas.
I. : Curieusement, la photographie de **Aenigma** *n'est pas très attrayante, contrairement à celle de vos précédents films qui sont très beaux visuellement...*
L.F. : Le caméraman, un Yougoslave, était un idiot absolu. Par sa faute, on a dû recommencer 36 fois une prise. La réussite des films d'horreur ne vient pas de l'argent investi mais de l'équipe technique. Pendant cinq ans, j'ai travaillé avec les mêmes gens. Maintenant, Sergio Salvati, mon directeur de la photo, collabore avec Empire, mon cameraman est devenu l'opérateur de Bernardo Bertolucci, Giannetto de Rossi, le maquilleur, va bientôt réaliser un film aux Etats-Unis pour Dino de Laurentiis...
I. : Une séquence de **Aenigma** *reste néanmoins dans toutes les mémoires, celle des escargots...*
L.F. : L'actrice était nue, couverte de bave. Nous avons tourné cette séquence en trois heures. Nous avons utilisé 200 kilos d'escargots que nous n'avons pas mangés par la suite. L'idée de cette scène m'est venue, notamment, à la lecture d'un roman de Patricia Highsmith. Quant à l'idée d'**Aenigma**, elle m'a été donnée par quelqu'un dont le cœur s'est arrêté de battre pendant trois minutes. Son esprit l'a quitté et il s'est vu sur son lit d'hôpital avec, auprès de lui, le docteur qui l'a opéré. Mais le producteur a modifié le script de départ. C'est devenu un peu **Carrie**, un peu **Patrick**, un peu Fulci...
I. : Vous avez débuté par des comédies puis un mystérieux **I Maniaci**...
L.F. : Ce sont des films comiques interprétés par le duo Franco Franchi/Ciccio Ingrasici. Ces films demeurent typiquement italiens et n'ont guère été exportés. Quant à **I Maniaci**, ce n'est pas un film d'horreur mais encore une comédie. Barbara Steele a accepté de le tourner parce qu'elle ne travaillait presque pas après son rôle dans le **8 1/2** de Fellini. Il s'agit d'un film à sketches, une imitation des **Monstres** de Dino Risi. Le titre, c'était en prévision de mes futures activités !
I. : Le western **Le Temps du Massacre** *vous a permis de quitter le domaine de la comédie...*


L'AU-DELÀ


FRAYEURS

L.F. : Oui, je voulais passer à autre chose. **Le Temps du Massacre** fut une véritable aventure. Pour le financer, j'ai dû hypothéquer ma maison et trouver l'aide de plusieurs amis. Arrivé à la moitié du tournage, nous n'avions plus d'argent pour continuer. Nous avons trouvé alors un partenaire, le futur producteur du **Ludwig** de Visconti ! Lui, il désirait pour le rôle principal un acteur qui travaille surtout en Espagne, George Martin. Moi, je tenais à Franco Nero. Il n'était pas cher à l'époque : 4 millions de lires. Le film l'a lancé ; ce fut un succès considérable. J'ai choisi Franco Nero tout simplement parce que je l'avais vu sur une photo d'un film de Pietro Pietrangeli. J'ai pensé un moment utiliser un pseudonyme, Richard Gayde ; Sergio Leone était bien Bob Robertson pour **Pour une Poignée de Dollars** ; je suis vite revenu à Lucio Fulci !

I. : Par la suite, vous avez touché à deux reprises au western...

L.F. : Historiquement, **Sella d'Argento** est le dernier western italien. Je l'ai réalisé à la demande de Giulianno Gemma. **Quatre de l'Apocalypse** a été un flop. J'adore le final et l'aspect visuel du film inspiré des peintures de Remington, sans copiage toutefois. Il a été très mal exploité à cause de sombres histoires de droits, de copyright. C'est en quelque sorte un « road movie » de l'Ouest. Toute la photographie a été faite en contre-jour ; Sergio Salvati a composé des images légères, transparentes. Parmi les acteurs, j'avais la future femme de Peter Sellers, Lynne Frederick. Le tournage, partagé entre l'Italie et l'Autriche, fut très coûteux. Des critiques m'ont dit : « C'est un film formidable », mais je pensais avoir fini ma carrière alors. L'échec de **Quatre pour l'Apocalypse** m'a obligé, pendant deux ans, à travailler pour la télévision aux côté de Franco Franchi.

I. : Un de vos plus graves échecs commerciaux est sans contexte **Beatrice Cenci/Lien d'Amour et de Sang**, *un flamboyant mélodrame historique...*

L.F. : **Beatrice Cenci** est un film maudit. Je l'adore : il a rapporté en Italie 2 lires 700 ! Il était vraiment en avance sur son époque ; toute la violence était intériorisée. Je suis allé le voir en deuxième exclusivité dans un cinéma avec un ami producteur. Quelqu'un dans la salle a crié : « A mort le metteur en scène ! ». J'avais pour ce film un chef opérateur que j'ai retrouvé ensuite sur **Croc Blanc**, un inconnu



L'EMMUREE VIVANTE.



LA MAISON PRES DU CIMETIERE



L'ENFER DES ZOMBIES



L'ENFER DES ZOMBIES

très doué. Aujourd'hui, en Italie, le film a complètement disparu de la circulation, y compris la cassette vidéo qui a aussi très mal marché. Je cherche **Beatrice Cenci**, j'ai même offert une récompense pour qui me la ramènera. Le cinéma est fait de moments plus ou moins heureux. Et puis le public, c'est notre patron. Si je ne travaille pas pour le cinéma, qu'est-ce-que vous voulez que je fasse ? Beaucoup de metteurs en scène en Italie et en France ne travaillent plus. A cause de problèmes d'argent, et d'autres, d'ordre psychologique.

I. : Vous avez connu votre période giallo, polars horrifiques très en vogue dans les années soixante-dix...

L.F. : Le premier, **Perversion Story**, réalisé à San Francisco, a l'avantage d'un dénouement très original. Nous avons tenté une expérience, une chose nouvelle : vingt minutes avant la fin, l'identité de l'assassin est révélée. Argento a d'ailleurs été choqué par ce final. Il disait : « Pour la première fois, nous avons un tueur que nous connaissons et rien ne peut l'empêcher d'agir ». Ce type de machination très bien organisée a demandé un scénario sur lequel nous avons beaucoup peiné. **Les Salopes vont en Enfer** part d'un rêve. Un homme rêve de tuer Florinda Bolkan mais c'est lui-même qui est tué le lendemain et de la même manière. Il s'agit d'un thriller onirique avec une pincée de sexualité. Pour ce film, Carlo Rambaldi a mis au point des chiens écorchés vifs qui m'ont valu des démêlés avec la justice ; les juges pensaient qu'ils étaient vrais ! Dans **La Longue Nuit de l'Exorcisme**, j'ai retrouvé Florinda Bolkan. Fait inhabituel pour un giallo, il se déroule à la campagne, dans le sud de l'Italie.

I. : Une question s'impose. Pourquoi tant de violence dans vos films ?

L.F. : Parce que je suis un non violent ! Le plus gros succès de ma carrière est un film pour enfants ; **Croc Blanc**, tourné en Autriche dans la neige. Un calvaire. Luchino Visconti disait une fois « Un bon metteur en scène est comme un cheval. Il doit pouvoir courir toutes les distances ». Mes films sont violents

mais pas racistes. J'ai lutté toute ma vie contre le racisme. Je n'aime pas ces polars avec Maurizio Merli que réalisent les spécialistes Umberto Lenzi et Stelvio Massi. Ils prônent le fascisme. J'ai refusé d'en tourner. Même sans une lire pour manger, j'aurais toujours refusé. C'est le seul genre auquel je n'ai pas touché avec le film d'amour. Il est probable que je comprends pas l'amour (rires)...

I. : Pourtant **Le Miel du Diable** *conte une love story pour le moins tourmentée...*

L.F. : **Le Miel du Diable** est une histoire d'amour désespérée. Comme chez Harold Pinter, les personnages hurlent leur désespoir à la face du monde et de l'autre. J'aime beaucoup le final montrant, dans un panoramique, le couple faisant l'amour. J'ai tourné **Le Miel du Diable** près de Barcelone avec très peu d'argent et une équipe très sympathique, après une longue maladie qui m'a tenu au lit pendant un an. Dommage que les actrices ne soient pas très bonnes.

I. : Bizarrement, vous avez mêlé la comédie au fantastique dans un **Dracula**...

L.F. Oui dans **Il Cavaliere costante Nicosia demoniaco ovvero Dracula in Brianza.** Le film est inspiré d'un sujet de Pupi Avati. Il a travaillé avec moi sur le scénario, histoire d'un Dracula homosexuel et d'un industriel qui pense être devenu un vampire. C'est un film que je trouve très amusant, surtout grâce à l'acteur Lando Buzzanca, quelqu'un de très discipliné. J'adore les acteurs disciplinés.





Les deux photos : L'AU-DELA.

I. : Vos films de zombies sont venus à la suite de **L'Emmurée Vivante,** *par contre un échec commercial...*

L.F. : J'aime beaucoup **L'Emmurée Vivante.** Dans un petit cinéma de Los Angeles, il est devenu un véritable film culte, il y a été programmé pendant cinq ans. Ne confondez pas mes zombies avec ceux de George Romero. Alors que j'étais à la télévision, Fabrizio de Angelis m'a appelé pour réaliser **L'Enfer des Zombis** pour un petit salaire de 5 millions de lires. Le film a marché, ce qui a permis au producteur de me donner l'argent pour deux autres titres, **La Maison près du Cimetière** et **L'Au-Delà.** J'ai réalisé **Frayeurs** pour Luciano Martino. Si je n'avais pas lu **Variety,** jamais je n'aurais connu le succès de **L'Enfer des Zombies.** A l'origine, le producteur pensait que ce serait un échec ; les spectateurs riaient lors de la séquence de l'écharde dans l'œil. Mais j'ai bien vu **Les Frissons de l'Angoisse** d'Argento dans une salle riant continuellement !

I. : Impossible de s'esclaffer, en revanche, à la vision de **L'Au-Delà**...

L.F. : En effet. **L'Au-Delà** est un film sans intrigue, Arthaudien. Une personne vient habiter dans une maison construite sur les portes de l'enfer ; voilà, le scénario s'arrête là. Il n'y a aucune logique. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait remarquer à l'auteur du scénario, Dardano Sachetti.





Les deux photos : LA MAISON PRES DU CIMETIERE



L'EVENTREUR DE NEW YORK



L'ENFER DES ZOMBIES.

L'EVENTREUR DE NEW YORK.

I. : Dardano Sacchetti est l'un des scénaristes les plus prolifiques d'Italie. Il écrit cinq ou six scripts par an...

L.F. : Dîtes plutôt dix ou douze. Il a de bonnes idées mais ne possède aucun sens de la construction, de la progression. Il trouve toujours de bons sujets mais n'a pas le temps de les peaufiner. Il travaille souvent avec sa femme, Elisa Briganti. A eux deux, ils forment une société.

I. : Vous avez souvent travaillé avec Sacchetti, notamment sur un projet inabouti, **Blastfighter...**

L.F. : Nous y avons travaillé simplement parce que le titre plaisait au producteur **Blastfighter** devait, comme **New York 1997,** se dérouler après la troisième guerre mondiale, après la destruction de l'Italie. Sacchetti en avait écrit le scénario avec moi puis il m'a volé le film. Je lui ai d'abord dit : « Déposons l'histoire auprès de la société des auteurs ». Il m'a répondu : « Ok, je m'en occupe ». Deux ans après, on me téléphone pour m'annoncer qu'il avait vendu le scénario au producteur Luciano Martino. Depuis, Dardano Sacchitti et moi ne travaillons plus ensemble.

I. : Sacchetti est un collaborateur de Dario Argento. Comment estimez-vous ce dernier ?

L.F. : Argento a un charisme formidable et un bon attaché de presse sous la main. Les jeunes sont avec lui. Contrairement à Hitchcock qui instaurait autour de lui un climat agréable, Dario Argento impose son type de cinéma avec un visage sinistre. C'est un grand artiste qui pense être un artiste. Hitchcock lui-même disait être un artisan.



L'ENFER DES ZOMBIES



LA MAISON PRES DU CIMETIERE

Argento annonce : « Je suis un auteur ». J'aime beaucoup ses films mais pas tellement le personnage. Un jour, un journaliste m'a demandé : « Quelle est la différence entre vous et Argento ? ». J'ai répondu : « Son film va rester 19 semaines à l'affiche, le mien 4 semaines ». **Opéra** a coûté 8 milliards de lires, 7 millions de dollars; **Aenigma** n'a pas dépassé les 450 millions de lires !

I. : Tous vos films ne sont pas très connus. Parlez-nous de **La Guerre des Gangs/Luca Il Contrabandiere...**

L.F. : **La Guerre des Gangs** a été produit par les contrebandiers de Naples. C'est un film sur ces bateaux bleus qui trafiquent de la cigarette. Il est violent, cruel; j'ai voulu l'intituler **Violence** mais le contrebandier qui l'a produit m'a dit : « Non, non. Nous l'appellerons **Luca Il Contrabandiere** parce que le héros se nomme Luca et qu'il est contrebandier ! ». Ce film a fait le plus grand succès jamais enregistré dans un cinéma à Naples. Je le considère comme un bon film noir, plein d'inventions et inspiré d'un scénario dû à deux journalistes bien documentés. Les contrebandiers nous avaient donné un bon budget. La productrice qui touchait directement l'argent liquide de la main à la main ne m'a pas payé ! Sur le tournage, j'ai mangé avec des personnages dont on retrouvait ensuite le portrait dans tous les journaux d'Europe !

I. : **Conquest** *a connu une carrière limitée...*

L.F. : Je l'ai fait avec Jorge Rivero, le Giuliano Gemma mexicain. Le film évoque les premiers âges de la



L'AU-DELA.

L'EVENTREUR DE NEW YORK



MANHATTAN BABY

1959 I Ladri
I Ragazzi del Juke-Box ou Rock'n roll black and white
1960 Urlatori alla sbarra
1962 Colpo gobbo all'italiana
I due della Legione
1963 Le Massaggiatrici
Uno Strano Tipo
Gli Imbroglioni
1964 I maniaci
I due Evasi di Sing Sing
002 Agenti segretissimi
1965 I due pericoli Publici
Come inguaiammo l'Esercito
002 Operazione Luna
1966 I Due Para
Come svaligiammo la Banca d'Italia
Le Colt cantarono la Morte et fu Tempo di Massacro/Le Temps du Massacre ou la Ville sans Shérif
1967 Come rubammo la Bomba atomica
Il lungo, il corto, il gatto
1968 Operazione San Pietro
1969 Una sull'altra/Perversion Story
Beatrice Cenci/Liens d'Amour et de Sang
1971 Una Lucertola con la Pelle di Donna/Les Salopes vont en Enfer ou Carole ou Le venin de la Peur
1972 All'onorevole piacciono le donne/Obsédé malgré lui ou Juge ou Putain
Non si sevizia un Paperino/La longue Nuit de l'Exorcisme ou Paperino
1973 Zanna Bianca/Croc Blanc
1974 Il Ritorno di Zanna Bianca
1975 Il Cavaliere costante nicosia demoniaco ovvero Dracula in Brianza I Quattro dell'Apocalisse/Quatre de l'Apocalypse
1976 La Pretora/On a demandé la Main de ma Sœur
1977 Sette Note in nero/L'Emmurée vivante ou Prédiction
1978 Selle d'Argento
1979 Zombi 2/L'Enfer des Zombies
1980 Luca il Contrabbandiere/La Guerre des Gangs
Paura nella Città dei Viventi/Frayeurs
Il Gatto di Park Lane ou The Black Cat/Le Chat Noir
1981 L'Aldilà/L'Au-delà
Quella villa accanto al Cimitero/La Maison près du Cimetière
1982 Lo Squartatore di New York/L'Eventreur de New York
1983 Conquest/Id.
Murder Rock uccide a passo di Danza/Murderock
Manhattan Baby/La Malédiction du Pharaon
1984 Il Guerrieri dell'Anno 2072/2072, les Mercenaires du Futur
1985 Il Miele di Diavolo/Le Miel du Diable
1987 Aenigma/Id
Zombi 3

1988 The Black Light

terre, l'après guerre du feu. Tout a été filmé en Sardaigne avec une forte contribution espagnole. La photographie a été très compliquée à mettre en place : tout en contre-jour, en couleurs inhabituelles... J'ai connu quelques problèmes judiciaires avec le producteur qui a, plus tard, travaillé avec Mario Monicelli.

I. : **Manhattan Baby** *est encore moins connu...*

L.F. : N'en parlons pas trop. Je l'ai tourné avec Fulvia parce que je devais honorer un contrat. Seule la scène où les oiseaux reviennent à la vie m'a intéressé. C'est la seule bonne séquence du film.

I. : **2072, Les Mercenaires du Futur** *est, à sa manière, votre seul peplum. Un peplum futuriste.*

L.F. : **2072** a été conçu pour le marché américain et non pour une exploitation en Italie. Il était vendu avant même d'être tourné. Le producteur italien a conclu l'affaire avec le distributeur vidéo américain qui lui a avancé l'argent. Comment voulez-vous que les Romains puissent s'imaginer la Rome de demain ?

I. : Vous avez collaboré à un film américain, **The Curse**, de David Keith;

L.F. : J'en suis le producteur associé mais, en fait, j'ai filmé à Rome toutes les séquences comportant des effets spéciaux. Toutefois, tous les noms ont été anglicisés pour le marché américain. Là-bas, j'ai un petit nom. Pour **L'Au-delà**, je suis devenu Louis Fuller par les bonnes grâces du distributeur américain.

I. : Et cet hommage qui vous est rendu au festival d'Avoriaz. Cela vous touche ?

L.F. : Je suis un zombie et un des rares metteurs en scène de fantastique à qui on rend un hommage. Généralement, l'estime vient après le décès. Regardez Mario Brava ! Et il n'est toujours pas considéré comme important en Italie. Riccardo Freda vit sans rien faire dans un tout petit appartement. Je suis le dernier survivant de cette époque, un zombie !

I. : **Zombi 3** *devait être réalisé il y deux ou trois ans. Mais vous venez tout juste de le terminer...*

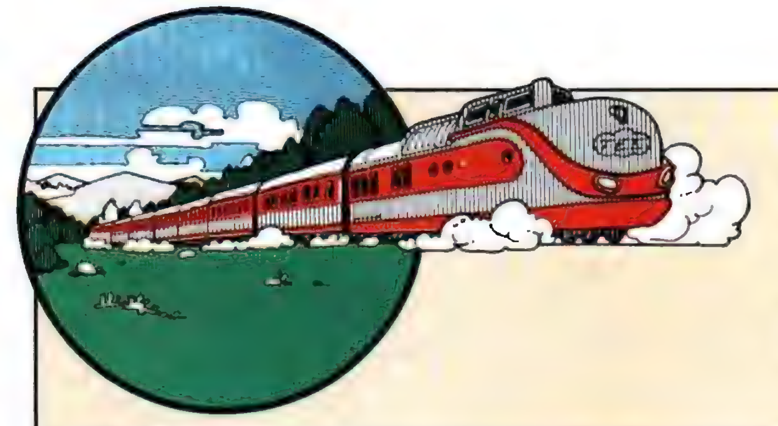
L.F. : On devait, à l'origine, le tourner en relief. Au bout de quelques mois, la vogue de la 3D est passée. De plus, ces films ne marchaient pas très bien. Pour ces raisons, le vendeur du film a abandonné le projet.

Maintenant fini, **Zombi 3** est un film que je n'aime pas. J'ai essuyé beaucoup de tracas avec la production. Elle voulait un film d'action avec des tas d'explosions alors que j'ai été appelé pour réaliser un film de zombies. **Zombi 3** est une occasion perdue mais, peut-être, remportera-t-il un succès incroyable ?

Propos recueillis par Marc TOULLEC.



FRAYEURS.



Des gueules qu'on n'oublie pas, des événements en marge, des choses qui se disent et dont on ne sait où parler, des vérités à dire, des cloches qui sonnent autrement, des chiffres dans un tableau... Expresso, c'est le cinéma vivant, le cinoche.

JOHN P. RYAN

Une tête qu'on n'oublie pas. John P. Ryan a forgé une image, celle d'un dur, d'un méchant hargneux, sadique. Dans **Le Justicier braque les Dealers**, il personnifie un malfrat roublard qui roule Charles Bronson. Poli, aristocratique, le cheveux blanc, il se fait passer pour le milliardaire meurtri qu'il n'est pas. Une métamophose saisissante. Mais dès qu'il reprend les flingues, John P. Ryan devient le trafiquant ignoble à qui le sort réserve un juste châtiment. Dans **Rent-A-Cop**, Burt Reynolds le suspend à un portemanteau où il frétille comme un poisson dans le filet. Mais là, il est un flic bureaucrate porté sur le règlement. Pas quelqu'un de bien en tout cas. Quelqu'un de bien, il l'est dans les deux premiers **Monstre est Vivant** de Larry Cohen, un père compréhensif acceptant la différence et allant contre la police dans le but de sauver son « fils ». On le voit, John P. Ryan est ligoté à des trucs tordus. Il en rajoute souvent lui-même dans la démesure, la haine, la méchanceté gratuite, l'écume aux lèvres. Ainsi, dans **Runaway Train**, il vole la vedette à Jon Voigt et Eric Roberts. Le directeur de la prison poursuivant d'une haine tenace et suicidaire les deux fugitifs, c'est lui. Et il est impressionnant de rancœur concentrée, les yeux envoyant des éclairs aux quatre points cardinaux. Décidément voué aux productions Cannon, il ne pouvait pas manquer le rôle d'un leader fasciste dans **American Ninja 2/Avening Force.** De la gnognotte pour cet acteur, cet « guest-star » de séries TV. Au cinéma, John P. Ryan, c'est encore **Cinq Pièces faciles, Missouri Breaks, Le Facteur sonne toujours deux Fois, Cotton Club, Peggy Sue s'est mariée, Rusty James...** Des titres de brutes. Encore et toujours. John P. Ryan n'interprétera jamais le Père Noël, plutôt le méchant principal dans un futur **James Bond**.





Les deux visages de John P. RYAN

- CITÉS-CINÉS ?
- SI T'ES CINGLÉ...

CITÉS-CINÉS fermera ses portes le 28 février. Il reste une dizaine de jours à ceux qui ont envie d'y jeter un œil pour changer d'avis. Cette foire, qui se veut tout de même auto-promotionnelle, réussit par une impensable overdose d'images à vous dégoûter du cinéma. Le couloir d'**Alphaville** où chaque porte dissimule une télévision diffusant en boucle un extrait de dix secondes d'un film coupe court à toute discussion. Derrière une de ces portes, il y a Denis Lavant courant sur « Modern Love » de David Bowie dans **Mauvais Sang**. Derrière une de ces portes, il y a Denis Lavant coupé en plein élan dans sa course, extrait oblige. Derrière une de ces portes, il y a le condensé de 8 000 m² de cette exposition. Derrière une de ces portes, il y a le massacre cinématographique par excellence

Cinéma Indien

Il y a deux semaines environ, l'actualité colportait une nouvelle d'un autre âge : un chef indien, homme d'affaires avisé, revendiquait les closes d'un traité datant du siècle dernier selon lequel des terres immenses devaient être restituées à son peuple. Voilà qui vient à point dire que les Indiens sont les premiers Américains. Et qu'un cinéma indien existe. Nous avons pu le vérifier au dernier festival d'Amiens. Le Grand Esprit y est souvent invoqué. Dans **Walking with Grand Father,** Phil Lucas mêle fiction et dessin animé pour restituer légendes et culture des Indiens. Touné en vidéo, **Apache Mountain Spirit** de Bob Graham est un authentique film fantastique ethnologique. Entre la vie et la mort, un jeune homme est visité par des êtres surnaturels issus d'un passé mythique. Les danses incantatoires y sont vraiment envoûtantes. D'autres œuvres se chargent de faire la liaison entre monde moderne et religion : **Hopiit** de Victor Masayesva, **Corw Dog** de Mike Cuesta et David Baxter (sur un sorcier célèbre - ou médecine man -), **Our sacred Land** de Chris Spotted Eagle (à la quête d'une Terre Sacrée), **The Great Spirit within the Hole** de Chris Spotted Eagle... Par contre **House Made of Down** de Richard Morse choisit de suivre Abel, un vétéran du Vietnam revenant à la suite d'un meurtre rituel dans la réserve de ses ancêtres... Des films souvent étonnants qui détruisent à jamais la mythologie hollywoodienne bâtie par des centaines de westerns.

DES CHIFFRES ET DES TITRES

0 : Nul. 1 : Très mauvais. 3 : Moyen. 4 : Bon. 5 : Très bon. 6 : Chef-d'œuvre.
B.A. : Bernard Achour. A.C. : Alain Charlot. M.M. : Maitland Mc Donagh. J.P.P. : Jean-Pierre Putters. M.T. : Marc Toullec. M.V. : Michel Voletti.

	B.A	A.C	M.M	J.P.P	M.T	M.V
Cinglée	4					4
Cobra Verde	1			2	4	
Le Dernier Empereur	6	6	4	2	5	6
Eclair de Lune	1					5
Empire du Soleil	5		2			6
Les Enfants de Salem			3	3	3	
Engrenages	5	5	4	4		4
Hamburger Hill		2			3	4
Les Innocents	5					
Jardins de Pierre	4	4	2		4	3
Jonathan Livingstone le Goéland	4	4			6	5
Liaison Fatale	4		2	4	3	5
La Maison Assassinée	3					
Le Marin des Mers de Chine		5			5	
Pacte avec un Tueur	5	4	6	4	5	5
Portés disparus 3						3
The Running Man		1	3		4	4
Saxo	5			4		
Sens unique	4	5	4	5	4	4
Suspect dangereux	2	3	2			
Wall Street	3					

INTRUDER

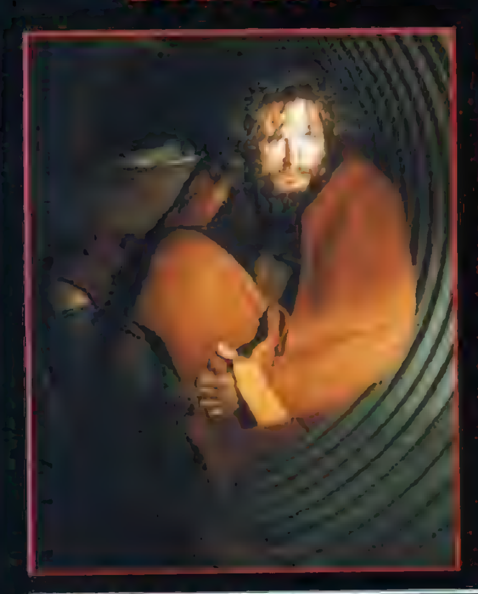
Jamais **Rambo** n'aura connu pareil plagiat. Un monument digne de rentrer au panthéon des productions les plus authentiquement ringardes de la création cinématographique. A l'origine, **Intruder** devait se titrer **Revenge of Rambu**, histoire de bien rappeler Stallone. Une menace de procès rectifie rapidement le tir ; **Revenge of Rambu** devient **Intruder**. Mais rien n'y fait ; la perle est intacte. Le héros est, sans doute, le plus mauvais acteur aperçu sur un écran. Même les routiniers du porno paraissent des recrues de l'Actor's Studio comparés à ce Peter O'Brian, sosie maigrichon de Sylvester Stallone. Il est incapable de se mouvoir correctement devant la caméra, de simuler une scène d'amour... Risible. Une attraction. Pourquoi Rambu ? Parce que Alex Tarambuan est son vrai nom. Alex Rambu déclare donc la guerre à John White (parce que tout de blanc vêtu) lorsque celui-ci viole et zigouille sa petite copine. Poussé à bout, Rambu sort les gros canons. Vraiment un spectacle comme je les aime : primitif, manichéen, sommaire, caricatural... Les méchants sont des ordures intégrales et malmènent le peuple. Heureusement Rambu veille au grain et provoque quelques batailles rangées pour le moins délirantes. Passés maîtres dans l'art du n'importe quoi, les Indonésiens de Punjabi Brothers mettent au menu quelques sommets de rigolades béates : l'attaque de dizaines de petits véhicules de livraison traitée comme un morceau de bravoure à la James Bond, l'habileté de Rambu à balancer sur ses adversaires des balles qu'il récupère par ricochets... D'une ringardise incurable, **Intruder** ne peut ennuyer tellement il est nul. Et quand la nullité se permet le cinémascope, des messages édifiants (l'honneur, la vengeance assouvie, la pureté souillée...), des répliques mémorables (« My name is Rambu »), alors là tout devient irréel, délicieusement irréel comme un trip. Et puis reste la scène à citer, celle où Rambu se désape, se retrouve en maillot, plonge dans la mer, revient les oreilles décollées, le slip penchant dangereusement, les os saillant sous les muscles... Ultra kitsch.



Marc TOULLEC

Intruder *Indonésie 1986 Réal. : Jopi Burnama. Scén. : Daddy Armand. Dir. Photo : Sodikin Mus. : GSD Arm. Prod. : Punjabi Brothers. Int. : Peter O'Brian, Craig Gavin, Dana Christina, Lia Wamrokka, Jenny Farida... Durée : 1 h 30. Dist. : Triomphe Distribution. Sortie prévue le 24 février 1988.*

SUSPECT



Exercice constamment casse-gueule, le film de procès (et par extension tout film touchant au judiciaire) ne pourra jamais constituer un genre en soi ; ni un sous-genre d'ailleurs. Car ce qu'il transpose cinématographiquement n'est rien d'autre, à la base, que du cinéma. On répète assez souvent que les multiples faits de la vie réelle sont autant de longs métrages possibles. En ce qui concerne le secteur juridique, rien n'est plus vrai : que penser par exemple de cet Américain auteur à coup sûr de plus de 200 meurtres dans divers états et qui ne sera jamais exécuté (faute de temps) bien que plusieurs fois condamné à mort. Ou encore l'affaire Villemin, banale comme tout, mais tellement médiatisée que Fred Schepisi (**Roxanne**) vient juste d'en achever l'adaptation pour le grand écran.

En règle générale, une cour d'assise offre aux « spectateurs » admis ce que nous recherchons en entrant dans une salle de cinéma : des personnages principaux, des seconds rôles, l'ordure de service, autant de rebondissements qu'il y a d'étapes, des coups bas, des coups de gueule, des explications... En résumé, du vrai cinoche avec son comptant d'émotions et de surprises. Filmer ce cinéma-là en l'agrémentant de quelques notes (histoire d'étoffer les personnages) exige beaucoup de talent, mais lorsque c'est le cas (**Autopsie d'un Meurtre, Témoin à charge**) cela tient du miracle. **Suspect**, du vétéran Peter Yates, se classe entre deux eaux, dans la catégorie « à voir, mais sans se presser » : un juge se suicide, son assistante se fait trancher la gorge, et la police appréhende - violemment - un clochard (sur)vivant sur les lieux du meurtre. L'avocate Kathleen Riley (Cher, sublime), commise d'office pour le défendre, court (galope même) au devant de graves ennuis. L'intérêt de **Suspect**, mis à part ses moyens techniques (la photo chiadée de Billy Williams), n'est toutefois pas sa trame globale ni ses nombreuses joutes verbales (quoique bien dialoguées), mais le développement d'idées bien précises. Ce que vaut, par exemple, la vie (et l'avis) d'un vagabond entre les mains de la justice, ou comment la loi américaine admet les contacts entre un juré d'une cour d'assises et l'avocat de l'inculpé. Ce sont ces qualités qui font de **Suspect** un film différent.

Alain CHARLOT

Suspect *USA 1987. Réal. : Peter Yates. Scén. : Eric Roth. Dir. Photo. : Billy Williams. Mus. : Michael Kamen. Prod. : Daniel A. Sherkow pour Tri-Star. Int. : Cher, Dennis Quaid, Liam Neeson, John Mahoney, Joe Mantegna... Durée : 2 h. Dist. : Columbia Films. Sortie prévue le 24 février 1988.*

WALL STREET

Wall Street, c'est l'histoire d'un Icare des temps modernes : celle d'un type qui s'envole vers les sommets, qui veut atteindre le soleil, et qui bien entendu s'y brûle les ailes. Sauf qu'au lieu d'aller s'écraser au sol, il découvre le vrai sens de la vie.

Nom : Bud Fox. Profession : courtier en bourse. Signe particulier : veut gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Et à n'importe quel prix. L'aubaine de Bud Fox, c'est sa rencontre avec Gordon Gekko, financier de haut vol, qui le prend sous son aile et lui apprend les affaires. Avec Bud Fox, on pénètre dans un univers étourdissant, où le meilleur doit l'emporter, où les relations humaines n'ont d'importance qu'au nombre de billets de banque qu'elles peuvent rapporter. Où posséder est l'unique souci ; posséder dans quel but, c'est la question que ne se posent pas Gekko et compagnie, dans leur fuite en avant pour avoir toujours plus, acheter, vendre, échanger. Et tant que Bud Fox raisonne de la même façon, ça marche bien pour lui. Jusqu'à ce qu'il se rende compte que ses sentiments, il ne peut pas les brader. Et c'est tant mieux pour lui.

Cet univers de la finance, Oliver Stone le dépeint caméra au poing, à la manière d'un reporter de guerre. Raids, espionnage, indics, alliés, tout ce qui est le quotidien de ces gens qui se battent à coups de dollars. A travers ce flot d'agressivité permanente, Stone part à l'affût des relations vraies, tellement rares qu'il faut les attraper au vol. Des relations humaines dont la profondeur se manifeste paradoxalement par des engueulades et des déceptions : celle entre Bud Fox (Charlie Sheen) et son père (le père de Charlie Sheen, Martin), lorsqu'ils se disputent dans l'ascenseur pour de sordides histoires de pognon ; toute la violence d'un rapport filmé en panoramiques rapides de l'un à l'autre. Mis à nu par Oliver Stone, sorte de Samuel Fuller des années 80, un des rares cinéastes actuels à montrer les sentiments les plus beaux. Ceux qui font mal.

Jean-Michel LONGO

Wall Street. *1987. Réal. : Oliver Stone. Prod. : Edward R. Pressman. Scén. : Stanley Weiser et Oliver Stone. Dir. Phot. : Robert Richardson. Mus. : Stewart Copeland. Mont. : Claire Simpson. Int. : Charlie Sheen, Michael Douglas, Daryl Hannah, Sean Young, Terence Stamp, etc. Durée : 2 h 02. Dist. : 20th Century Fox France. Sortie Paris le 10 février 1988.*



L'AFFAIRE DU CANON NOIR

Vraiment un film étonnant. D'abord parce qu'il s'agit d'une co-production entre la Chine Populaire et la RFA. Ensuite parce que le cinéaste tire à boulets rouges sur les aléas du communisme dans la Chine actuelle. Le message passe. Les premiers instants du film sont placés sous le signe du suspense à la limite de l'épouvante. Des éclairs, la pluie, le tonnerre, un bâtiment administratif, un homme apeuré envoyant un télégramme. L'affaire débute. Elle tient à la présence d'un conseiller technique allemand en Chine. Il est arrivé là pour superviser l'installation d'une machine-outil « dont même les Sénégalais n'ont pas voulu ». Ne parlant pas la langue de Mao, il est secondé par un traducteur pour qui les détails techniques se ressemblent tous. Par exemple, un roulement à billes devient simplement une balle explosive ! Suite à une suspicion délirante, son premier adjoint, un brillant ingénieur, s'est, depuis sa première visite, retrouvé dans une usine perdue. **L'Affaire du Canon Noir** (le canon noir est une pièce d'échec en Chine) fustige en quelques images cinglantes le régime chéri de la Révolution Culturelle : une réunion où les participants font surtout de la figuration, gribouillant des souris, assemblant des allumettes pendant que le chef local récite des propos périmés. Huang Jian-Xin fait mouche. Sa mise en scène, via des références (le jeune cinéma allemand pour les plans-séquences) et quelques tics (le ralenti acrobatique pour la partie de football), occulte une administration rongée par la lenteur, les formalités et la xénophobie ; pour les dirigeants du P.C., c'est évidemment le représentant germanique le responsable du mauvais fonctionnement de la machine. Mauvais fonctionnement simplement provoqué par le non-huilage de roulements à billes, ce qui n'était pas consigné sur le mode d'emploi hâtivement adapté. Très souvent drôle dans ses dialogues, d'une audace incontestable (le film d'origine, selon le vœu du gouvernement, devait faire l'apologie de la modernisation de la Chine), mené selon un schéma cher au polar d'enquête, **L'Affaire du Canon Noir** brise définitivement la soumission du cinéma chinois aux règles draconiennes du Maoïsme.

Marc TOULLEC



The Black Canon Incident *Chine Populaire 1986. Réal. : Huang Jian-Xin. Scén. : Li Wei. Dir. Photo. : Wang Xing-Sheng et Feng Wei. Mus. : Zhu Shi-Rei. Prod. : Wutianming (Chine) et Manfred Durnick (RFA). Int. : Liu Zi-Feng, Gao Ming, Gerhard Olschewski, Wang Yi... Durée : 1 h 44. Dist. : Panda Films. Sortie le 4 avril 1988.*

LE JUSTICIER DE LOS ANGELES



La série lucrative des **Justiciers dans la Ville** arrive au bout du rouleau. Jack Lee Thompson remplace Michael Winner mais Bronson demeure. Toujours architecte, toujours enclin à exterminer la racaille qui grouille dans les cités... C'est au trafic de la drogue que le grand Charles s'en prend cette fois-ci, délaissant une guérilla urbaine nettement plus jouissive. Tout ça parce que la fille de sa petite amie a succombé à une trop forte absorption de dope. Pauvre Charles, le destin le poursuit partout. Sa fille, sa femme, son vieux copain et maintenant la progéniture d'un flirt ; vraiment une personne à éviter si vous tenez à couler une saine retraite. Les coups de poing se succèdent mollement, commandités par un vieux milliardaire snob, enfin en apparence. Bronson exécute les malfrats mais le cœur n'y est plus. Une bouteille de vin piégée, une défenestration, des mitraillages... Tristounet, Charles ballade sa carcasse de félin fatigué dans ce patchwork de situations antédiluviennes. Jack Lee Thompson, parfois capable de bons polars (**La Loi de Murphy** avec toujours Charles Bronson) s'applique à ne pas commettre d'erreurs techniques mais c'est tout. Pas une once d'imagination dans la mise en scène, imagination d'illustrateur d'ailleurs peu sollicitée par un scénario charpenté comme celui d'une série télé atrophiée du cervelet. Une seule et unique séquence ressort d'une entreprise déficiente, la séquence pré-générique, onirique, effrayante. Une réplique sort de la bouche de Bronson lorsque le tueur lui demande qui il est : « La mort ». Et Bronson fait feu... Superbement filmées, photographiées, ces trois ou quatre minutes d'anthologie final se traîne en longueur, même l'opportunité du titre. Laissons le justicier à ses colts et son interprète à des rôles autrement plus constructifs.

Marc TOULLEC.

Death Wish 4, The Crackdown *USA 1987. Réal. : Jack Lee Thompson. Scén. : Gail Morgan Hickman d'après les personnages créés par Brian Garfield. Dir. Photo : Gideo Porath. Mus. : Paul Mc Callum, Valentine Mc Callum et John Bisharat. Prod. : Cannon. Int. : Charles Bronson, Kay Lenz, John P. Ryan, Berry Lopez, Soon-Teck Oh, George Dickerson... Durée : 1 h 35. Dist. : Cannon. Sortie prévue le 23 mars 1988.*

ENGRENAGES

Psychanalyste de renom, Margaret Ford (Lindsay Crouse) passe sa vie à se heurter aux blocages de ses patients. Alors qu'elle traverse une grave période de doute, elle est amenée, pour des raisons professionnelles, à rencontrer Mike, flambeur cynique et séduisant qui l'entraîne dans le monde ambigu du jeu. Alice au Pays des Menteurs, elle subit une série d'épreuves dont elle sortira métamorphosée.

Sous ses dehors de film noir, **Engrenages** est un récit d'initiation comme on en voit peu. Chaque porte s'ouvre sur un univers mental différent, chaque seuil qu'enjambe Margaret est comme un nouvel obstacle intérieur qu'elle se voit obligée d'affronter. La porte de la maison de jeu la fait pénétrer dans le milieu trouble de l'arnaque ; la grille de l'asile claquant dans son dos lui révèle la vanité de son métier ; l'entrée par effraction dans une chambre d'hôtel lui communique le vertige quasi sexuel de la kleptomanie ; une porte bloquée la conduit au meurtre ; la portière rouge-vif d'une voiture s'entrebâille sur le vol à grande échelle et la fuite ; et c'est en observant sa vieille amie à travers la fenêtre d'une salle de classe que, dans une folle accélération du montage, elle revoit les événements des dernières heures. Grâce à une mise en scène serrée où abondent les gros plans de poignées, de clés et de serrures, l'itinéraire initiatique de Margaret prend une densité tout à fait exceptionnelle.

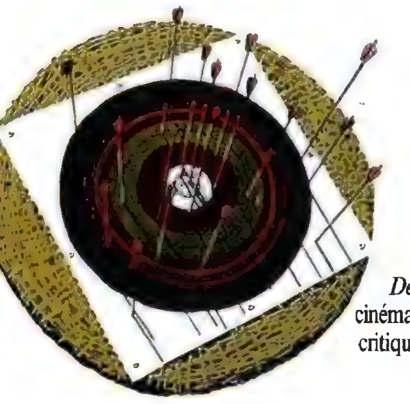
Ce scénario parfaitement charpenté ne doit cependant pas limiter **Engrenages** à un simple exercice de virtuosité, aussi brillant soit-il. Même si David Mamet fait de son héroïne la cible d'un complot financier méphistophélique, une marionnette à la merci du bon vouloir calculateur d'escrocs sans scrupules, l'intrigue policière n'est qu'un prétexte derrière lequel se dissimule une illustration passionnante du thème de la manipulation, d'une intelligence dont on avait perdu le goût depuis l'incomparable **Limier** de Joseph Manckiewicz. Manœuvrée par un homme auquel elle a donné toute sa confiance, Margaret est amenée à éprouver des émotions qui seront ensuite odieusement retournées contre elle. Si elle décide de se venger, c'est davantage pour réagir contre la prise d'otage sentimentale dont elle a été victime que pour laver un affront d'ordre purement matériel. Elle accepte d'être dépouillée de son compte en banque, mais pas de la sincérité de ses passions.

Au bout du chemin, après tant de portes franchies et d'illusions perdues, la récompense suprême : la découverte et l'acceptation de soi. Le dernier plan, d'une immoralité superbe, ouvre à Margaret la voie royale de la liberté. Il passe alors dans le regard de Lindsay Crouse, magnifique de talent et de féminité contenue, une lueur d'insolence sereine dont on gardera longtemps le souvenir.

Bernard ACHOUR.

House of Games. *USA 1987. Réal. : David Mamet. Scén. : David Mamet. Photo. : Juan Ruiz Anchia. Déc. : Michael Merritt. Mus. : Alaric Jans. Int. : Lindsay Crouse, Joe Mantegna. Durée : 1 h 50. Dist. : Fox. Sortie à Paris le 27 janvier 1988.*





TIR GROUPE

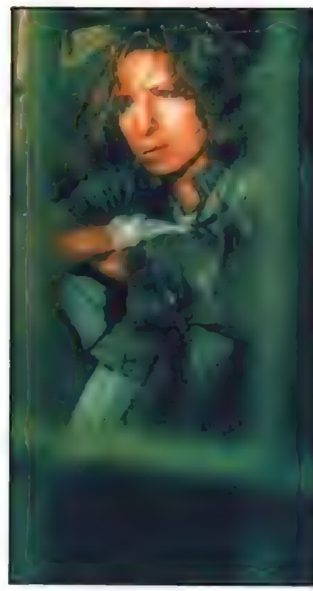
Désormais, dans Impact, toute l'actualité cinématographique, ou presque. Pas vraiment des critiques, mais des réactions à chaud, histoire de s'ouvrir vers l'extérieur.

TOP MISSION

Top Mission, série Z d'action originaire de Hong Kong et destinée semble-t il au marché international de la vidéo (il n'y a presque pas d'acteurs japonais), raconte l'histoire de pas grand-chose, pour ne pas dire de rien, accumule les scènes de viols, les scènes de fusillades sans impacts de balles où les figurants se relayent pour faire les morts, les scènes sous-exposées d'intérieurs, les scènes surexposées d'extérieurs, les scènes... Merci à la version française (le héros change de voix à chaque réplique, une figurante se retrouve avec une voix d'homme, les rafales de mitraillettes deviennent silencieuses, etc.) qui rehausse le niveau de cette horreur.

V.G.

Hong Kong. 1987. Réal. : Henry Lee. Avec : Alphonse Beni, Kurt Eberhard, Janet Deway, Philip Gordon. Dist. : Export Films. Dur. : 1 h 40. Sorti à Paris le 20 janvier au Trianon.



CINGLÉE

CINGLEE

Considérée comme folle par sa famille et les psychiatres, une prostituée de luxe coupable de meurtre (Barbra Streisand), épaulée par son avocat (Richard Dreyfuss, méconnaissable), se lance dans une croisade destinée à prouver sa bonne santé mentale. Parfois déséquilibrées par un humour inattendu, les grandes scènes dramatiques de ce huis-clos judiciaire permettent surtout à un superbe quatuor de comédiens de s'en donner à cœur joie et d'attendre sans trop s'en faire les prochains Oscars. Malgré quelques coups de théâtre un peu télephonés, le bon vieil humanisme de Martin Ritt, la virtuosité tranquille de sa caméra et la douceur ambrée des images finissent par l'emporter.

B.A.

Nuts. *U.S.A. 1987. Réal. : Martin Ritt. Avec : Barbra Streisand, Richard Dreyfuss, Maureen Stapleton, Karl Malden. Dist. : Warner Bros. Dur. : 2 h. Sortie à Paris le 2 mars 1988.*

SAXO

Fait rarissime dans le cinéma français, les personnages de **Saxo** existent davantage par leurs actes que par les dialogues explicatifs qu'un scénariste inepte aurait pu leur concocter. A nous d'apprendre à les connaître, de nous perdre dans leurs zones d'ombre, de nous heurter à leur mystère. Polar adulte de très haut niveau célébrant la résurrection d'un Gérard Lanvin déchaîné, **Saxo** est surtout un film noir, noir jusqu'à l'ébène, zébré de phosphorescences musicales proprement électrisantes. On en sort hébeté.

B.A.

France. 1987. Réal. : Ariel Zeitoun. Avec Gérard Lanvin, Akosua Busia, Richard Brooks, Laure Killing, Roland Blanche. Dist. : U.G.C. Dur. : 1 h 55. Sorti à Paris le 27 janvier 1988.

ECLAIR DE LUNE

A la base de ce roman-photo où une jeune femme tombe amoureuse du frère de son fiancé, la volonté affichée de dépeindre la petite communauté italienne de Brooklyn. Mais le folklore tourne vite à la caricature : les acteurs (en particulier Vincent Gardenia, perclus de cabotinage) s'evertuent à parler avec les mains jusqu'à l'hystérie, les dialogues sont debités avec une volubilité quasi spasmodique, la lune du titre ressemble surtout à une pizza sans farce, et même la mort n'échappe pas au macaronisme ambiant. *Basta* !

B.A.

Moonstruck. *U.S.A. 1987. Réal. : Norman Jewison. Avec : Cher, Nicolas Cage, Vincent Gardenia, Olympia Dukakis, Danny Aiello. Dist. : U.I.P. Dur. : 1 h 42. Sortie à Paris le 16 mars 1988.*

JONATHAN LIVINSTONE LE GOELAND

Conte philosophique un tantinet simpliste, monologue intérieur d'un oiseau face à l'existence, tour de force technique inégale, **Jonathan Livinstone** est au film animalier ce que **Barry Lyndon** est au cinéma traditionnel : un enchantement visuel et sonore de tous les instants.

B.A.

U.S.A. 1973. Réal. : Hall Bartlett. Avec : Jonathan le goéland, des mouettes, des pélicans, et quelques milliers d'autres oiseaux. Sorti à Paris (reprise) le 24 février 1988.

LES INNOCENTS

Sublimé par de foudroyantes audaces de mise en scène, un ballet d'amour et de mort où le jour assassine la nuit et où les passions les plus extrêmes semblent obéir à une véritable chorégraphie. Sandrine Bonnaire, enfin débarrassée de son exaspérante diction « canaille », trouve son rôle le plus intense et le plus pur. Quant à Simon de la Brosse, bouleversant de la première à la dernière image, on se demande dans quelles profondeurs intimes il a dû s'abîmer pour traduire avec un tel désarroi le pathétique inouï de son personnage.

B.A.

France. 1987. Réal. : André Téchiné. Avec Sandrine Bonnaire, Simon de la Brosse, Jean-Claude Brialy, Abdel Kechiche. Dist. : U.G.C. Dur. : 1 h 40. Sorti à Paris le 30 décembre 1987.



LE SOVIET

LA VIE EST UN LONG FLEUVE TRANQUILLE

Connu pour ses performances publicitaires que sont notamment *Free-Time* et *Eram*, Etienne Chatiliez s'offre ici un long métrage. Drôle en plus. L'antagonisme de deux familles, l'une cossue, l'autre gueuse, est observé à travers une galerie de personnages rigoureusement différents et pourtant étonnamment semblables dans la caricature. Le film souffre surtout d'un rythme hésitant mais prouve d'un point de vue purement formel qu'un réalisateur issu de la publicité peut faire un film sans monter dix plans à la seconde. Rassurant.

V.G.

France. 1987. Réal. : Etienne Chatiliez. Avec : Benoît Magimel, Valérie Lalande. Dist. : MK2. Dur. : 1 h 30. Sorti à Paris le 3 février 1987.

LA MAISON ASSASSINEE

Une vengeance à retardement aux forts relents d'**Eté Meurtrier**, une photographie plutôt soignée, un Patrick Bruel étonnant de fadeur : **La Maison assassinée** ne serait au fond qu'un film assez banal s'il ne révélait un comédien de toute première importance. Il s'appelle Yann Collette, il éclipse en deux scènes le reste de la distribution, la pudeur de son jeu fait de « son » mutilé de guerre un des caractères les plus attachants qui soient, et on devine en lui des trésors de sensibilité inépuisables. Plus qu'une découverte : une apparition.

B.A.

France. 1987. Réal. : Georges Lautner. Avec : Patrick Bruel, Anne Brochet, Yann Collette, Agnès Blanchot, Martine Sarcey. Dist. : Gaumont. Dur. : 1 h 50. Sorti à Paris le 3 février 1988.

LES SAISONS DU PLAISIR





WAR HERO

Sept mercenaires sont conduits dans une prison où ils doivent passer le restant de leurs jours. Mais ils s'évadent et sont recherchés par l'armée. La Chine nous offre sa version bis de **La Grande Evasion** et, surprise, c'est tout bon. Car si les évadés se réfugient dans un abri souterrain, ce dernier n'est pas sans rappeler leur ancienne prison. Et, histoire de pousser l'idée jusqu'au bout, nos héros sont obligés de s'échapper de leur cachette. La poursuite finale où les ex-bagnards, roulant sur des rails dans une camionnette, tentent de fuir face à l'arrivée d'une locomotive bien fournie en soldats haineux, se termine par la capture des deux personnages principaux. C'est rare, ça, Messieurs-Dames. Dans le bis comme ailleurs...

V.G.

Chine. 1984. Réal. : Chin Kong. Avec : Elsa Keung, Warren Ling, Karrin Sun. Dist. : Sami Films. Int. Dur. : 1 h 30. Sorti le 20 janvier 88 au Ritz.

LE SOVIET

Carton en vidéo, **Le Soviet** sort enfin en salles, ce dont tout le monde se fout éperdument parce que **Le Soviet** est nul, bassement anti-américain comme les Américains peuvent être tout aussi bassement anti-soviétiques. Les scènes d'action sont molles, la réalisation hasardeuse, les interprètes figés, l'image déplorable. Ce **Rambo** communiste teinté de politique-fiction (des Yankees veulent déclencher une guerre économique) est loin de valoir, dans le genre ringard, le **Rambu/Intruder** indonésien.

M.T.

URSS. 1985. Réal. : Mikhail Toumanichvili. Prod. : Mosfilms. Int. : Alexandre Fatiouchine, Serguei Nassibov... Dur. : 1 h 25. Dist. : Triomphe. Sortie prévue pour mars 1988.

LES SAISONS DU PLAISIR

Darryl Cowl en grande folle, Jacqueline Maillan en vicelarde du minitel, Richard Bohringer et Bernard Ménez se livrant aux plaisirs de Sodome, Roland Blanche doté d'un membre viril imposant, Fanny Cottençon troussée tandis que Jean-Pierre Bacri la filme... Le dernier Mocky cause sexe. Du début à la fin, il n'est question que de cul et toutes les tranches d'âge ne raisonnent que par ça. Brouillon, brillant, le cinéaste rue dans les brancards ; sa verve est intacte. Réjouissant. Un détail de taille brille par son absence : le Sida. Mocky l'a laissé dans son emballage. Pourquoi ?

M.T.

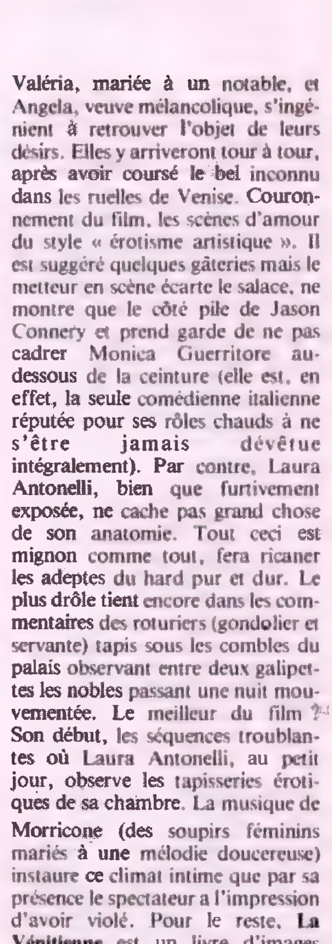
France. 1987. Réal. : Jean-Pierre Mocky. Scén. : Jean-Pierre Mocky. Dir. Photo : William Lubtchansky. Mus. : Gabriel Yared. Prod. : Maurice Bernard/Canal +/FR3. Int. : Charles Vanel, Jacqueline Maillan, Denise Grey, Bernadette Lafont, Richard Bohringer, Stéphane Audran, Sylvie Joly... Dur. : 1 h 28. Dist. : Bac Films. Sortie le 10 février 1988.

Ces critiques ont été rédigées par Bernard Achour, Vincent Guignebert et Marc Toullec.

LA VENITIENNE

Quand un grand cinéaste académique touche à un sujet chaud, cela ne donne évidemment pas lieu à des délires pimentés. Plutôt à de jolis tableaux senteur citron vert.

L'étiquette « érotisme » n'est pas vraiment l'idéale pour cette **Vénitienne**. Evidemment, la présence de deux stars aux déshabillages fréquents dans le cinéma italien (Laura Antonelli et Monica Guerritore) entreteint bien la confusion. **La Vénitienne** se rattache directement au style précieux, embué, de Mauro Bolognini, cinéaste de la joliesse (**La Dame aux Camélias, La Grande Bourgeoise** avec Deneuve). Tout dans son nouveau film est conçu en faveur de la beauté : éclairages tamisés, corps impeccablement enlacés, reconstitution historique fignolée, toilettes chics... **La Vénitienne** est de la belle ouvrage, de la broderie soignée, fignolée. Ne manquait plus qu'une musique à l'avenant et, comme à son habitude, Mauro Bolognini a fait appel au grand Ennio Morricone avant que celui-ci ne parte pour les USA composer la partition des **Incorruptibles**. L'environnement sonore correspond bien au produit de luxe présenté, une espèce de flacon de parfum ciselé par un orfèvre dans un verre scrupuleusement coloré.



Pour quel motif ce déferlement de tentures, de robes en soie ? Simplement pour suivre les aventures amoureuses d'un beau jeune homme (Jason Connery, fils de Sean, déjà acteur dans **Nemo**) convoité par deux femmes différentes mais radieuses (encore que Laura Antonelli commence à faire son âge). Alors que le peuple fête la disparition de la peste noire (nous sommes en pleine Renaissance), Valéria, mariée à un notable, et Angela, veuve mélancolique, s'ingénient à retrouver l'objet de leurs désirs. Elles y arriveront tour à tour, après avoir coursé le bel inconnu dans les ruelles de Venise. Couronnement du film, les scènes d'amour du style « érotisme artistique ». Il est suggéré quelques gâteries mais le metteur en scène écarte le salace, ne montre que le côté pile de Jason Connery et prend garde de ne pas cadrer Monica Guerritore au-dessous de la ceinture (elle est, en effet, la seule comédienne italienne réputée pour ses rôles chauds à ne s'être jamais dévêtue intégralement). Par contre, Laura Antonelli, bien que furtivement exposée, ne cache pas grand chose de son anatomie. Tout ceci est mignon comme tout, fera ricaner les adeptes du hard pur et dur. Le plus drôle tient encore dans les commentaires des roturiers (gondolier et servante) tapis sous les combles du palais observant entre deux galipettes les nobles passant une nuit mouvementée. Le meilleur du film ? Son début, les séquences troublantes où Laura Antonelli, au petit jour, observe les tapisseries érotiques de sa chambre. La musique de Morricone (des soupirs féminins mariés à une mélodie doucereuse) instaure ce climat intime que par sa présence le spectateur a l'impression d'avoir violé. Pour le reste, **La Vénitienne** est un livre d'images superbes, guindées que les amateurs d'érotisme coquet et frileux apprécieront.

Cyrille GIRAUD



La Venexiana *Italie 1986. Réal. : Mauro Bolognini. Scén. : Massimo Franciosa et Mauro Bolognini d'après « La Venexiana » d'un auteur anonyme. Dir. Photo : Giuseppe Lanci. Mus. : Ennio Morricone. Prod. : Ciro Ippolito Lux International. Int. : Laura Antonelli, Monica Guerritore, Jason Connery, Claudio Amendola, Clelia Rondinella, Christina Noci, Annie Belle... Durée : 1 h 30. Dist. : Les Films Jacques Leitienne. Sortie prévue le 9 mars 1988.*





ROBERTA FINDLAY

ou l'Horreur au féminin



Dans le petit monde du cinéma fantastique, les femmes forment une espèce de confrérie réduite mais prestigieuse : Gale Ann Hurd est la productrice inspirée de Terminator **et d'**Aliens**; Barbara Peeters, Stephanie Rothman et Amy Jones ont réalisé quelques petites perles du genre; quant à Katherine Bigelow, elle vient de faire sensation à Avoriaz avec** Near Dark**. Parmi ces amazones de la pellicule, Roberta Findlay demeure toutefois une exception de taille. D'abord musicienne, elle a collaboré au milieu des années soixante à une floppée de films pornographiques réalisés par son mari d'alors, Michael Findley. Entre autres titres croquignolets, on peut citer** Hold Me when I'm Naked/Prends-moi quand je suis nue. **Après avoir elle-même touché à la chose avec** Erotikon**, elle se lance dans le fantastique et participera à quelques ringardises de haut niveau. Aujourd'hui, avec son partenaire Walter Sear, elle se fait l'apôtre d'un cinéma hyperviolent, sans complexes et volontiers provocateur. L'entretien qui suit révèle une personnalité pour le moins étonnante.**

I : Depuis quand Reeltime Distribution Corporation, la compagnie de production que vous avez fondée avec Walter Sear, existe-t-elle ?

R.F. : Depuis environ quatre ans, et nous avons déjà quatre films à notre actif : **The Tenement/Game of Survival** en 1984, **The Oracle** en 1985, **Blood Sisters** en 1986, et **Lurkers/Home sweet Home** en 1987.

I : En plus de la mise en scène, vous arrive-t-il de signer les scénarios ?

R.F. : Rarement. Je n'ai écrit que celui de **Blood Sisters**, une histoire de collégiennes prisonnières d'un bordel hanté par les âmes des prostituées qui y ont travaillé. Elles croient pendant la moitié du film qu'elles sont victimes de farces de mauvais goût, mais elles finissent par découvrir que tout ce qui leur arrive est *réel*. Ça rappelle un peu le principe de **Dix Petits Nègres** : les filles disparaissent l'une après l'autre dans des circonstances aussi atroces et sanglantes que possible.

I : Vous avez réussi à engager Ed French pour les effets spéciaux.

R.F. : Nous en rêvions depuis toujours sans vraiment y croire. Nous l'avons d'ores et déjà retenu pour notre prochain film dont je ne connais pas encore le titre ; il y sera question d'une secte de prêtres et de nonnes du Moyen-Age qui décident de rompre avec l'Eglise catholique pour conclure un pacte avec le Diable, puisque Dieu se révèle impuissant à exaucer leurs prières. Grâce à ce pacte, ils sont téléportés au vingtième siècle afin d'infiltrer l'Eglise catholique contemporaine, mais les *vrais* prêtres n'ont aucune envie de se laisser corrompre, d'où un énième combat entre le Bien et le Mal.

I : J'espère que votre conception du Diable est un peu plus effrayante que celle de John Carpenter ; dans **Prince of Darkness**, *le Diable est une lampe psychédélique !*

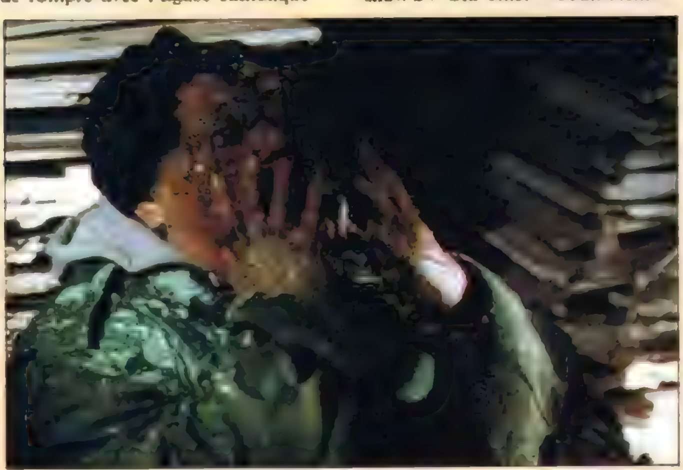
R.F. : Une quoi ?

I : Vous savez, un de ces tubes transparents avec des bulles colorées en suspension qui se mettent à bouillir sous l'effet de la chaleur.

R.F. : Etant donné que je ne vois absolument pas à quoi ça peut ressembler, je peux vous certifier que mon Diable n'est pas une lampe psychédélique. Il arrive tout droit du Moyen-Age sous forme d'icônes gravées sur du bois. On le prenait très au sérieux, à l'époque ; on lui vouait un culte d'idole. Dans le film, il revient à la vie morceau par morceau, au fur et à mesure des incantations ; il se met à respirer, sa tête bouge, il passe de la position allongée à la station debout...

I : J'imagine que la contribution d'Ed French au sketch de **Creepshow 2** « Old Chief Woodn'Head »





THE ORACLE



Les deux photos : BLOOD SISTERS



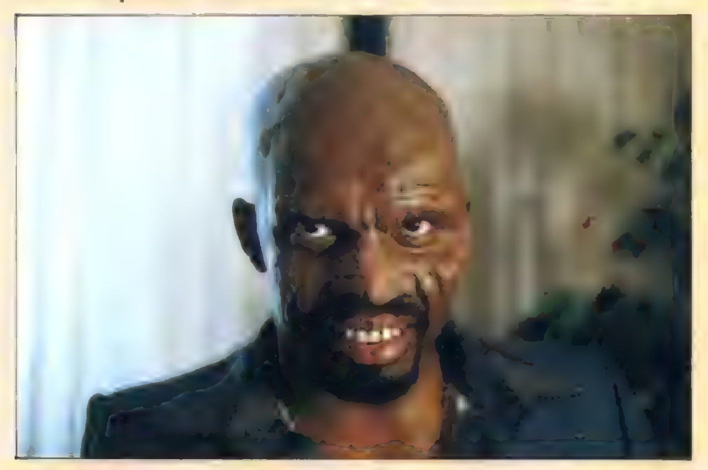


Ci-dessus et en haut à droite : THE ORACLE

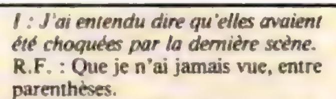


Les autres photos : LURKERS/HOME SWEET HOME





a dû être pour lui un bon entraînement.
R.F. : Nous en avons discuté ensemble, mais dans notre film l'animation concerne la chair, pas le bois. Nous lui avons promis qu'à l'avenir il pourrait tenter des expériences très poussées dans le domaine des effets spéciaux.
I : J'en arrive à une question que vous devez adorer : il y a fort peu de femmes dans le cinéma d'horreur. Comment en êtes-vous arrivée là ?
R.F. : J'habite tout près de mon bureau ; je n'ai qu'une avenue à descendre. Non, sérieusement, j'aime les histoires bien racontées, c'est la seule chose qui m'intéresse en tant que spectatrice. Alors je veux faire des films aux scénarios parfaitement charpentés, que ce soient des films d'horreur ou pas. Seulement je crois être quelqu'un de très violent : si je commettais dans la réalité les actes que je dépeins dans mes films, je serais en prison depuis déjà longtemps ! Alors, en guise de défoulement, je fais du cinéma très sanglant. C'est moins risqué et plus efficace ; je peux tuer qui je veux, les gens paient pour le voir, et je suis contente comme ça !
I : Je me rappelle une critique de **The Oracle** *où l'expression « violence excessive » revenait comme un leitmotiv.*
R.F. : Tant mieux. C'est exactement ce que je cherche. La violence gratuite est une des composantes essentielles du cinéma : c'est le vecteur quasi-organique du rêve et de l'imagination. Quand j'étais enfant... En fait je n'ai pas tellement grandi, mais je crois que la plupart des professionnels du cinéma ne doivent pas avoir beaucoup plus de neuf ans d'âge mental. Quand j'étais enfant, donc, mes rêves étaient gorgés d'horreur et de sang. Ils n'avaient pas d'explication rationnelle. Adulte, on justifie ses cauchemars par toutes sortes de raisons, une mauvaise digestion par exemple ; mais ce sont les mêmes terreurs irraisonnées de l'enfance qui remontent à la surface. Du jour où j'ai commencé à faire du cinéma, ces rêves ont disparu. Je ne pense pas que les rêves aient une cause logique, ce qui est une opinion anti-freudienne par excellence.
I : Avez-vous des obsessions morbides particulières ?
R.F. : Je n'y ai jamais réfléchi. Les vampires ont bien du sex-appeal, mais très peu pour moi, merci. J'aime beaucoup les monstres de **Lurkers** parce qu'ils donnent une image grotesque de la vieillesse. De la mort. Je crois que les morts sont mes monstres favoris ; qu'ils reviennent du cimetière ou de l'Enfer, peu importe. Pas des zombies, ceux-là m'indiffèrent. Les morts de mes fantasmes ont plus de personnalité. Ceux de **Lurkers** sont très individualisés : une dame des années vingts, un soldat, un maniaque... Ils en ont après des enfants, peut-être parce qu'ils ont une âme plus intéressante que les adultes, mais ils n'ont rien à voir avec... Ah, comment s'appelle-t-il, le monstre de New Line ?
I : Vous n'aimez pas Freddy Krueger ?
R.F. : Je ne l'ai jamais compris. Qu'est-ce qui le motive ? Les créatures de **Lurkers** ont au moins un mobile : leur pacte avec le Diable.
I : Un petit retour aux sources, maintenant. Parlons de **Shriek of the Mutilated** *(« Le Cri du Mutilé»), le premier film auquel vous avez participé.*
R.F. : Je n'étais qu'une gamine à l'époque. J'étais quelque chose comme cameraman, ou plutôt camerawoman, non ?



I : Je crois, oui. Vous deviez filmer la braguette du costume de l'abominable homme des neiges.

R.F. : J'ai dû dire ça quelque part, je me trompe ?

I : Non.

R.F. : Filmer la braguette... Oui... Je me rappelle. C'est la femme du producteur qui avait conçu le costume du yéti. Elle avait simplement oublié qu'on le filmerait sous toutes les coutures. Il ressemblait à un gros lapin ! Inutile de vous dire que dans le film il n'y avait ni « cri », ni encore moins de « mutilé ». Je n'ai aucun souvenir du tournage — j'ai vécu ça dans un état de semi-inconscience, je n'ai même jamais lu le scénario.

I : Aujourd'hui, **Shriek of the Mutilated** *s'appelerait* **Bigfoot et les Henderson**, *le même genre de navet en mille fois plus cher. Vous avez ensuite collaboré à* **The Slaughter**

R.F. : Ahhhhhh ! Une autre contribution de première classe à l'histoire du cinéma. Mais il ne faut pas l'appeler **The Slaughter**, car Paramount possédait les droits de ce titre. Son titre officiel est désormais **Snuff**. Dans le jargon du F.B.I., le mot « snuff » désigne des films prétendument tournés en Amérique du Sud où des gens seraient réellement tués devant la caméra. Mon **Snuff** à moi, contrairement à **Shriek of the Mutilated**, avait bien un scénario.

I : Ah bon ?

R.F. : Aïe ! Vous l'avez donc vu... Sa cohérence vous a apparemment échappé. C'était un film, comment dire... *impressionniste*. Les ligues féministes ne l'avaient guère apprécié. Elles ne comprenaient pas pourquoi je l'avais fait.

I : J'ai entendu dire qu'elles avaient été choquées par la dernière scène.

R.F. : Que je n'ai jamais vue, entre parenthèses.

I : **Erotikon** *a bien été le premier film que vous avez réalisé ?*

R.F. : Oui, j'ai osé commettre ça, mais je ne veux pas en parler.

I : Ça avait pourtant l'air intéressant...

R.F. : Si on veut. Je l'ai tourné en Belgique, en noir et blanc... pour des raisons artistiques. Ce devait être en 1969-1970... Ça parlait d'un homme qui venait de se suicider et qui agonisait pendant tout le film. Dans son délire il mélangeait tout : ses idées, ses fantasmes, ses souvenirs de famille, ses rêves érotiques. Il y avait beaucoup de violence et de femmes nues. Miam, miam, miam... Les Belges en ont raffolé.

I : D'après ce que j'ai lu, vous avez réalisé un nombre incroyable de films dans les années soixante-dix.

R.F. : Oui... Mais je ne tiens pas à en parler. Il y a dans ma vie une espèce de trou noir de dix ans entre 1970 et 1980.

I : J'ai compté une bonne douzaine de titres...

R.F. : Certains n'étaient pas si mauvais que cela : **The Clamdigger's Daughter**, par exemple.

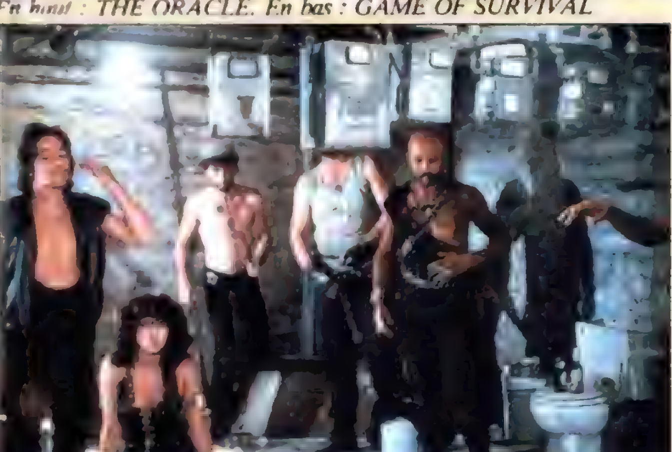
I : Beaucoup d'entre eux avaient l'air fantastiques, comme **Satan's Bed.**

R.F. : Exact. J'étais camerawoman sur celui-là. Vous savez, je ne vis jamais sur mon passé... Ne pourrait-on pas aborder un autre sujet ?

I : Je vous pose ces questions car je sais que votre carrière intéresse vraiment nos lecteurs...



En haut : THE ORACLE. En bas : GAME OF SURVIVAL







Les deux photos : THE ORACLE

ments bizarres, malsains, voire sado-masochistes dans mes premiers films. Aujourd'hui j'essaie d'affiner ces éléments, c'est pourquoi mes films sont de plus en plus violents.

I : On dit que le pouvoir des films d'horreur réside dans le fait que leur imagerie débridée symbolise un désir sexuel contenu. Etes-vous d'accord avec cette théorie ?

R.F. : Non. Tout dépend de vos propres perversions. Si vous pensez à des images sanglantes pendant l'amour, c'est votre problème. A chacun son épanouissement sexuel. Dans **Lurkers**, un maniaque agresse une fille et lui fait exploser le crâne. Ça vous émoustille, ça ?

I : Ça peut en troubler certains.

R.F. : Certains hommes, alors. Des femmes, j'en doute.

I : Je ne connais pas bien **Game of Survival**, *votre premier film sous le label Reeltime...*

R.F. : Voilà un film très spécial, au delà de la violence... Il a été classé X, et pas pour pornographie. La censure n'a trouvé aucun moyen de le réduire à une durée exploitable. Comme court métage de *deux minutes*, il n'aurait été qu'interdit aux moins de dix-huit ans. Les membres de la commission de contrôle ont regardé la première bobine, ils ont vomi, et tout s'est arrêté là. Je n'y montre pourtant aucun monstre ; juste des gens, une bande de jeunes qui s'amusent à massacrer méthodiquement, étage par étage, appartement par appartement, les locataires d'un immeuble. La scène qui a provoqué l'émoi des censeurs est sans doute celle où un des voyous dessine au couteau une croix sur la poitrine d'une femme qu'il vient de violer.

I : Là, vous avez perdu le soutien des Catholiques de la commission.

R.F. : Je le crains fort. D'autant que la suite n'a pas dû les inciter à l'indulgence. Pour se défendre, la fille aveugle son agresseur avec une paire de ciseaux, mais les copains du violeur ne l'entendent pas de cette oreille et font subir à la malheureuse un traitement tout à fait ignoble.

I : **The Oracle** *a suivi.*

R.F. : Ce n'est pas vraiment un film d'horreur, disons un thriller pimenté de surnaturel où un homme est assassiné par son épouse et un de ses collègues. Comme vous vous en doutez, son âme aspire à la vengeance, et il contacte une charmante demoiselle par l'intermédiaire d'une machine à écrire. Il lui envoie des messages pour qu'à son tour elle tue sa femme. Quand les meurtriers réalisent ce qui se passe, ils engagent le même tueur qui avait éliminé le mari pour se débarrasser de l'encombrante justicière malgré elle. Vous verrez, ce tueur est un personnage hors du commum, une sorte d'androgyne obèse et pervers qui finit de façon abominable. La scène de sa mort est... OOOOHHHHH !... à vomir.

I : Pour finir en beauté, un dernier mot pour nos lecteurs ?

R.F. : Un dernier mot... Je ne cherche pas à obtenir l'Oscar. Je veux simplement continuer à faire des films agréables à regarder, et je ne m'arrêterai pas tant que je m'amuserai à les tourner.

Entretien réalisé par Maitland MC DONAGH

(Traduction : Bernard ACHOUR)

COURRIER DES LECTEURS

Thierry Baudin, Martinique

Je suis fidèle à *Impact* depuis le N°5. Pour moi, *Impact* c'est l'Action, le Fantastique et l'Erotisme. Donc, où est passée la rubrique consacrée aux maîtres du cinéma populaire italien ? Pourquoi ne pas faire un dossier sur les films traitant de la guerre du Vietnam ? Pourquoi ne pas présenter des dossiers sur les grandes actrices du X ?

Voilà déjà quelques bonnes idées à creuser pour le rendre encore plus attrayant. Continuez avec vos couvertures « photos pas encore vues » (comme les n° 8, 11 ou 12). Ajoutez un tableau de cotation des films, un box-office et même un palmarès de l'année éventuellement. Quoi qu'il en soit, bravo, vous êtes les meilleurs dans le genre.

Sandrine Perrot, Charleville

Merci à *Impact* qui est sûrement la seule revue à mettre de la réflexion au beau milieu des gros muscles, ça change un peu. Apprécier ce genre de films ne veut pas dire tout accepter du moment que ça tire dans tous les sens. Pour cela j'aime beaucoup le ton pondéré et lucides des articles et je tiens *Impact* pour le complément indispensable de notre cher *Mad Movies*, vous connaissez, sans doute ?

Ma seule prière serait que vous vous intéressiez davantage aux carrières d'acteurs ou de réalisateurs. Allez, un petit effort, ce n'est qu'un début, continuez le combat.

Comme tu peux le constater dans ce numéro, tes vœux se trouvent comblés avec le portrait de Nancy Allen et la carrière de Roberta Findlay. En fait, il suffit de demander.

Thierry Cardinet, 45000 ORLEANS

Je me souviens avec émotion d'un excellent article que vous aviez consacré en 1984 à Christopher Walken à l'occasion de retombées d'Avoriaz. « Le Mutant du Cinéma Américain » - comme vous l'aviez si justement surnommé - a joué depuis les « super-vilains ». D'abord le « dandy-dingue » Max Zorin de **Dangereusement Vôtre** et surtout l'extraordinaire et terrifiant Brad Whitewood Sr. de **Comme un Chien Enragé**. Un film surprenant, magistralement réalisé par James Foley; un film que l'on pourrait ranger dans la catégorie « Fantastique » ou qualifier de « psycho-killer romantique »... De toutes manières, un authentique chef-d'œuvre !

Walken est un acteur fantastique dans tous les sens du terme. Pour ma part, j'en suis si persuadé, que j'ai décidé de lui consacrer un livre !

Mais selon vous, quelles sont mes chances d'intéresser un éditeur, dans le système actuel, à un projet pareil ?

Etant donné la qualité de tes dessins, je pense qu'il te suffira d'en réunir quelques uns sous forme de press-book et de les proposer aux différents éditeurs spécialisés dans le livre de cinéma (Ramsay, Carrère, Edilig, Veyrier, etc...). Un bon texte de présentation et une filmographie commentée pourraient fort bien compléter tes œuvres. Bonne chance. J.P.P.



Tracy Lords, rien que pour faire patienter Dominique...



Réalisation de Thierry Cardinet

Dominique Kruk, 57390 RUSSANGE

Mon seul regret réside dans le fait que vous avez abandonné ou que vous espacez les articles concernant les acteurs ou actrices comme à vos débuts. Vous promettez de nombreuses fois des articles sur Linda Blair et bien d'autres. Mais rien ne s'est encore pointé à l'horizon. Votre *IMPACT* n'aurait-il pas encore touché sa cible ?
(...) Pourquoi de temps en temps ne pas nous offrir une interview et quelques photos (genre article sur Brigitte Lahaie) sur des actrices de X comme Tracy Lords, Ginger Lynn et Angel ?

On y vient tout doucement, mais nous ne voulons pas étendre davantage la rubrique X, ce qui pourrait faire évoluer (?) la revue vers une direction non souhaitée au départ. J.P.P.

N. Plan, 38000 GRENOBLE

Ce qui fait que je lis *IMPACT*, c'est qu'on y trouve un grand nombre d'interviews. Ce qui m'intéresse, c'est ce que pensent les gens sur ce qu'ils ont fait. Une critique, en elle même, est inintéressante parce que subjective. C'est pourquoi un de mes souhaits serait qu'il y ait encore plus d'interviews.
Puisque la vocation d'*IMPACT* est de parler du cinéma de série B ou Z, il serait bienvenu que l'on ait droit à des articles sur des réalisateurs considérés par la presse cinéma en général comme des tâcherons. Je pense à Michael Winner ou Jack Lee Thompson, articles accompagnés de leur filmographie détaillée, de préférence.

Stéphane Thiellement, 05200 EMBRUN

IMPACT était d'abord conçu pour compléter *MAD* avec des films non-fantastiques (en priorité). Or, si on voit le dernier numéro, **Robocop** et **Hellraiser** se taillent la part du lion. Dans le prochain *MAD*, il risque de ne rien avoir sur ces deux films (surtout **Hellraiser**). Alors que pourtant, il y a beaucoup de sujets à mettre dans *IMPACT*.

Dossiers sur des stars de série B, dossier sur le western italien, dossiers sur des stars TV avec leur interview : Patrick Mc Nee, Patrick Mc Goohan, Robert Conrad...

On voit donc qu'*IMPACT* peut traiter de beaucoup de sujets sans pour autant empiéter sur le domaine de *MAD*.

En fait, les articles traités successivement dans MAD et IMPACT ne font jamais doublon. J'entends par là qu'un entretien complète une critique, qu'un coup d'œil sur un tournage alterne avec la présentation des effets spéciaux. Idem pour les photos où nous jouons obligatoirement la complémentarité et non la rivalité (si seulement les chaines de télévision pouvaient faire de même, tiens...).

Dans IMPACT il y a aussi, et surtout, tout ce qu'on ne trouvera pas dans MAD MOVIES : l'Erotisme, l'Action, le Policier et bien d'autres. En deux ans, nous n'avons pas encore trahi nos objectifs de départ, et ce n'est pas si facile dans la presse cinématographique. J.P.P.

PORTES DISPARUS III

BRADDOCK

Si vous trouvez que Platoon, Full Metal Jacket, Hamburger Hill, Gardens of Stone et cie sont demeurés excessivement neutres vis-à-vis de l'engagement américain au Vietnam, Portés Disparus III vous comblera d'aise. Les Vietcongs sont des bêtes sanguinaires, les Américains des sauveurs providentiels. Propos complètement assumés au milieu d'explosions, rafales et tortures diverses. L'Amérique vaincra...

Tandis que Stallone-Rambo émigre en Afghanistan, Chuck Norris reste au Vietnam et continue inlassablement à refaire une guerre perdue. Curieusement, ce **Portés Disparus III** se déroule directement, du moins le premier quart d'heure, pendant la chute de Saïgon. Braddock revient de mission tandis que la population s'agglutine autour de l'ambassade des Etats-Unis. Vietnamienne, sa femme se fait voler ses papiers durant sa fuite. De plus, Braddock la croit morte et rentre pitoyablement aux States après avoir abattu un dernier Viet, histoire de bien finir le séjour. Ce qui frappe d'abord lors des séquences d'exposition, c'est la crédibilité incroyable, inhabituelle pour ce type de production, de la reconstitution : des milliers de figurants dans les rues, les hélicoptères, une panique bien mise en scène... Bizarre pour un film au budget sans doute estimable mais loin de pouvoir s'offrir une telle foule. Enfin, vu que ce **Portés Disparus III** a été tourné aux Philippines, que dans ce pays s'est récemment produit un soulèvement populaire contre le gouvernement alors en place, il est permis de penser que le cinéaste a su profiter de la présence de ces milliers d'anonymes gratuits dans les rues de Manille. Une bonne affaire. Le film ne stationne pas trop longtemps dans la débandade et s'en va folâtrer quelques minutes dans un bar américain. Braddock consomme au comptoir une bière, toujours abattu par la disparition de sa tendre et chère. Heureusement, un prêtre l'avertit qu'elle est vivante et mère d'un garçon. D'abord méfiant, Braddock retourne au casse-pipe via Bangkok...



Bestial

Les vietnamiens communistes sont des ordures, des chiens enragés, des tortionnaires, des bourreaux d'enfants, des violeurs... Ils ajoutent à ce palmarès déjà glorieux une bêtise sournoise et une incapacité à viser correctement. Bref, depuis la fin de la guerre, ils n'ont pas changé. **Portés Disparus III** ne donne pas dans les nuances. L'Américain Chuck Norris, en venant prendre son fils et son épouse, ramène à l'Amérique ses derniers enfants, progéniture de soldats et d'indigènes, des « bâtards » comme complimente le Général Quoc. La démonstration passe de gigantesques baffes, des insultes gratinées, une tentative de viol sur une adolescente... Jamais cinéaste n'avait montré une telle haine, une telle animosité envers les Vietcongs. C'est bien simple : ils représentent le mal dans tout ce qu'il a de plus vil. De la caricature méchante et vengeresse. Caricature quand le Général Quoc (Aki Aleong, titulaire du même rôle dans **Rambo II et Hanoï Hilton**) poussé à bout s'écrie « Braddock, Braddock ». Lorsqu'il hurlait « Clouseau » dans ses excès de rage, le commissaire Dreyfuss des **Panthère Rose** n'était pas plus convaincant. Détaillés comme des bêtes, les Vietnamiens sont exterminés comme de la vermine. Purement, simplement. Une scène est révélatrice de cet état d'esprit faisandé : Braddock assène un coup de talon du visage d'un ennemi pour l'écraser comme une punaise, un cafard... Plus costaud encore, le violeur (rictus salace, yeux porcins, grosses lèvres baveuses, cheveux gras...) est bastonné (normal quand même), travaillé à l'arme blanche











miraculeusement éjecté du canon d'un tromblon (merci James Bond), puis reçoit dans le buffet un pruneau de gros calibre qui le propulse à dix bons mètres. Le pruneau, un obus, explose et du soldat ne subsiste plus rien. Radical. Heureusement, les coco jaunes sont méchants et foncièrement bêtes. Rien de plus que de la chair à canon, des quilles qu'on défalque. Le pire dans cette histoire est que dans la réalité (l'état actuel du Vietnam, la fuite des boat people) de pareils monstres sévissent vraiment. Mais dans **Portés Disparus III**, les malfaisants sont diaboliques à cent pour cent tandis que les bons ne sont jamais désavantagés par une scorie qui viendrait crotter la blancheur immaculée de leurs uniformes. Ainsi va l'après-Vietnam cinématographique, des faits historiques réduits à une bande-dessinée grossière, défoulante, histoire de ravaler une défaite mal digérée.

Norris père et fils

Le Braddock de **Portés Disparus III** est conforme à la tradition Chuck Norris : invincible, tendre en amour mais terrible dans la vengeance, bon père de famille, inébranlable même sous la torture. C'est un héros taillé dans le roc, tout à fait dans la lignée des précédentes interprétations de Norris (**Sale Temps pour un Flic, Invasion USA...**). Ses prochains rôles se conforment d'ailleurs à cette image. Chuck Norris sera un flic surnommé Hero dans **Hero and the Terror** où il traque Simon, un dangereux psychopathe, puis le Major McCoy confronté à Ramon, terroriste appelé Le Scorpion dans **Delta Force II**. Chuck Norris joue la sécurité parallèlement à la sortie de **The Secret of Inner Strength**, livre dans lequel il conte ses rapports de professeur de karaté avec Steve McQueen et Priscilla Presley, sa philosophie des arts martiaux, ses déboires dans l'US Air Force, sa rencontre avec Bruce Lee... Chuck Norris de A à Z en somme. En librairie dès mai 88. La famille Norris doit maintenant compter avec le frère, Aaron Norris (lequel est souvent confondu avec le fils Mike). Co-scénariste de **Invasion USA**, réalisateur de la seconde équipe pour **Indiana Jones et le Temple maudit** et les deux précédents **Portés Disparus**, Aaron Norris est arrivé à cette première mise en scène suite au départ précipité de Jack Smith du tournage, relayé un temps par Boaz Davison. Quoi qu'il en soit, **Portés Disparus III** bénéficie d'une réalisation honorable. Malgré des scènes sentimentales d'une épouvantable mièvrerie, des faux raccords, un parfum (au napalm) de **Rambo II**, **Portés Disparus III** demeure un spectacle enlevé, violent, bien rythmé. Et réactionnaire.

Marc TOULLEC.



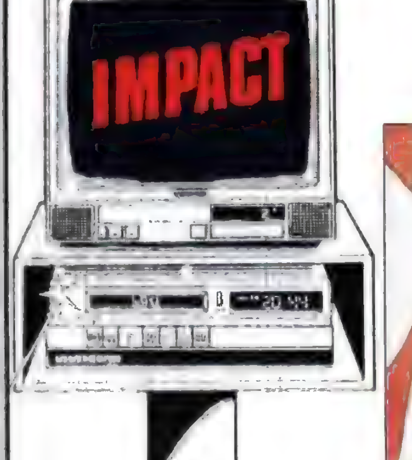


Braddock, Missing in Action III *USA 1987. Réal. : Aaron Norris. Scén. : James Bruner et Chuck Norris d'après les personnages créés par Larry Levinson. Dir. Photo : Joao Fernandes. Mus. : Jay Chattaway. Prod. : Cannon. Int. : Chuck Norris, Aki Aleong, Roland Harrah III, Miki Kim, Yehuda Efroni, Ron Barker... Durée : 1 h 40. Dist. : Cannon France. Sortie prévue le 2 mars 1988.*

VIDEO







Précaution préliminaire : vous qui entrez dans **Street Trash**, laissez au vestiaire toute notion de bon goût. On sait depuis John Waters que lorsque les Américains se laissent aller à la démesure, ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère. Contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, la boisson Viper ne rend pas lubrique mais provoque chez les clochards qui l'ont ingurgitée des réactions explosives et vivement colorées. Ce véritable tord-boyaux, au sens propre, fait des ravages dans la populace d'une décharge publique de Manhattan. Jim Muro, avec l'insolence de la jeunesse, est allé trop loin dans le grossier, le vulgaire, le scatologique, le vomitif, mais avec une telle santé (il pète de santé !) que ça passe ; bien que constamment excessif il n'en demeure pas moins jouissif comme si on retombait au stade caca-boudin (vous me suivez ? Oui... alors essuyez vos pieds en entrant !). A grands renforts d'effets peu ragoûtants, **Street Trash** est vraiment très spécial, alors faites gaffe quand même à qui vous invitez pour le visionner. Vous êtes priés de rendre la cassette dans l'état où vous l'avez trouvée en entrant.

Street Trash *(1985) Real. Jim Muro. Maq. Jennifer Aspinall. Int. Bill Chepil, Vic Noto, Mike Lackey, Jane Arkawa. Distr. Festival/Delta Video*







VAMP

VAMP

Vamp *(1986) Réal. Richard Wenk. Maq. Greg Cannom. Int. Grace Jones, Gedde Watanabe, Chris Makepeace. Distr. Festival/Delta Video.*

On attendait avec curiosité Grace Jones dans un rôle de vampire, et avec son look d'enfer elle est très impressionnante encore qu'elle soit pratiquement muette. L'histoire est un peu faible avec ses trois adolescents en quête d'une strip-teaseuse pour agrémenter la fête de leur école. Ils échouent dans un night-club mystérieux qui accueille une bande de vampires. Le réalisateur s'amuse avec des éclairages qu'il a piqués à Dario Argento ; les maquillages sont particulièrement réussis et mettent en valeur le final/morceau de bravoure qui verra le couple de jeunes tourtereaux... mais vous verrez bien !

LES APÔTRES DU DIABLE

Streets of Justice *(1985) Réal. & Scén. Christopher Crowe. Int. John Laughlin, Robert Loggia, Lance Henriksen, Cristina Raines. Distr. C.I.C. Video.*

Le film de légitime défense continue de connaître de beaux jours et on arrive à les confondre les uns les autres. Celui-ci est dans la bonne moyenne avec ce garagiste dont la femme et le fils ont été assassinés par une bande de Hell's Angels qui répondent au doux nom de « Devil's Apostles ». Confiant dans la justice de son pays, il est atterré lorsque les voyous sont libérés peu de temps plus tard. Mais là où il se démarque de ses confrères justiciers, c'est qu'il se contente de traquer les motards et les remet aux mains de la police sans faire justice lui-même. Pour cela il lui sera beaucoup pardonné.

LE FLIC DE HONG KONG

My Lucky stars (1983). Réal. Samo Hung. Int. Jackie Chan, Samo Hung, Yuen Biao. Distr. Delta Vidéo.

Tranquillement, Jackie Chan (pour tout savoir sur lui voir **Impact 10**) est en train de se faire connaître chez nous. Mais autant ses prestations récentes sont époustouflantes, autant précedemment le bon côtoie le moins bon. Cependant, comme c'est le cas ici, lorsque le film est moyen du fait que Chan n'occupe pas en permanence l'écran, il tire chaque fois son épingle du jeu par ses cascades étonnantes. Dommage que le réalisateur/acteur grassouillet S. Hung se mette trop souvent au premier plan. L'histoire est classique avec deux flics de Hong Kong qui vont à Tokyo afin d'y arrêter un roi de la pègre ; un se fait enlever. J. Chan demande alors du renfort, c'est une superbe jeune femme... Dans le doute, prenez plutôt **Dragon Lord** chez le même éditeur.

JOUER C'EST TUER

Cloak and dagger (1984). Réal. Richard Franklin. Scén. Tom Holland & Bill Phillips. Int. Henry Thomas, Dabney Coleman, Michael Murphy, John Mc Intire. Dist. C.I.C. Vidéo.

Encore un inédit, et pas n'importe lequel, que nous révèle la vidéo. Dirigé par l'auteur de **Link** et écrit par celui de **Fright Night** d'après le récit de William Irish, **Jouer c'est tuer** est un petit chef d'œuvre sympathique. Un gamin fantasque passionné de jeux électroniques se retrouve mêlé à une histoire d'espionnage qui est très Hitchockienne. Cela ne surprend pas de la part de R. Franklin qui en est un fervent admirateur (voir **Psychose 2**). Mêlant le héros né des jeux de l'enfant à l'action, le film navigue avec légèreté dans les méandres d'un scénario complexe ciselé par un orfèvre en la matière qui le rend parfaitement logique et symbolique : le soldat qui conseille le garçon et qu'il est le seul à voir est en fait la représentation de son père qui le néglige. Henry Thomas le héros de **E.T.** est parfait et le film un enchantement à découvrir sans faute. Il y aura des interros écrites dans le prochain numéro...



SPECTRE

Spettri (1986) Réal. Marcello Avallone. Int. John Pepper, Katrine Michelsen, Donald Pleasence. Distr. Sunset Video.

Dans **Fellini-Roma**, il y avait une séquence montrant le creusement du métro de Rome qui débouchait sur une pièce inviolée depuis l'époque de la Rome antique ; l'appel d'air faisait disparaitre en quelques minutes des peintures millénaires. **Spectre** a le même point de départ mais dévie rapidement sur des forces diaboliques qui surgissent des ténèbres pour accabler notre pauvre monde qui n'avait pourtant pas besoin de ça. Le professeur Lasky (D. Pleasence, lymphatique) met dans des caisses le produit de ses fouilles (...) et est le seul à pouvoir combattre la malédiction. Superbement photographié, tout en lenteur, parfois trop, **Spectre** nous permet cependant d'assister au tournage d'un remake de **La Créature du Lac noir** qui détourne agréablement le film de son déroulement linéaire.



ANNIHILATOR

Annihilator (1986) Réal. Michael Chapman. Int. Mark Lindsay Chapman, Susan Blakely, Lisa Blount, Geoffrey Lewis. Distr. C.I.C. Vidéo.

Ça démarre sur les chapeaux de roues avec une poursuite automobile très spectaculaire ; surtout lorsque l'on sait qu'il s'agit d'un téléfilm. Le héros se remémore par la suite l'aventure survenue à sa fiancée lors d'un voyage en avion, la douce jeune femme s'est transformée en une créature cruelle. Il découvre rapidement que tous les passagers du vol ont subi le même sort par la volonté d'extra-terrestres qui ont ainsi découvert un moyen d'occuper notre planète. Le nouveau David Vincent seul contre tous doit exterminer tous les monstres (et ils sont un paquet !) ou notre planète connaîtra de sérieux ennuis. Cet épisode pilote très soigné au niveau des cascades et des maquillages semble être resté sans suite et c'est regrettable comme c'est le cas pour de nombreux téléfilms appelés à devenir une série. C'est la dure loi du marché suspendu aux indices d'écoute.







SPECTRE

SCORPION

Scorpion (1986). Réal. Scén. William Riead. Int. Tonny Tulleners, Don Murray, Robert Logan, Allen Williams. Distr. Warner Home Vidéo.

Encore un super-flic adepte du karaté que l'on retrouve sur tous les coups durs. Les moins avertis d'entre vous reconnaîtront dans le scénario un repompage du célèbre **Bullit**, ce qui leur permettra de briller sans frais auprès de leurs copines. Scorpion est appelé à surveiller le témoin principal d'un important procès; mais celui-ci sera abattu et le super-agent découvre qu'en fait il a aidé les tueurs dans leur tâche. Bien que sûrement athlète de haut niveau (il aurait battu Chuck Norris, mais on ne sait pas si c'est à la bataille ou aux dominos !) T. Tulleners n'a guère le temps de nous le prouver et son physique est assez quelconque. En somme un petit polar sans prétention.



SCENARIO MORTEL

If looks could kill (1986). Réal. Chuck Vincent Int. Kim Lambert, Tim Gail, Jeanne Marie, Jamie Gillis. Dist. Sunset Video.

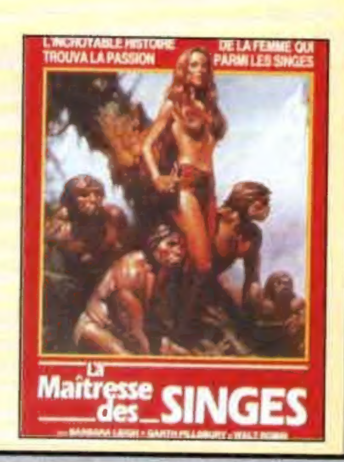
En ces périodes de malédiction sidaïque, le réalisateur de pornos C. Vincent a décidé de se reconvertir et d'entraîner dans son sillage quelques uns de ses interprètes fétiches. **Scénario mortel** constitue un assemblage inattendu mais intéressant de **Fenêtre sur cour** et de **China Blue**. Un avocat propose à un cinéaste au chômage de filmer en vidéo les activités d'une jeune femme cadre de banque qu'il soupçonne de détournement de fonds. Transformé en voyeur, il surprend d'étranges jeux érotiques et en arrive à s'impliquer dans la vie dissolue de sa victime. Ce qu'il ignore, c'est que tout cela n'est pas innocent et qu'il y a du meurtre dans l'air. Un peu confus à la fin, ce film rapidement tourné dépasse l'accusation de plagiat pour trouver son style (même s'il n'est pas franchement original).

LES ENFANTS DE LA VENGEANCE

Dangerous Orphans (1985) Nouvelle Zélande. Réal. : John Laing. Int. : Peter Stevens, Michael Hurst, Jennifer Ward-Lealand... Dist. : Film Office/MCI Vidéo.

Le plus glauque des polars. Ambiance morbide, nocturne, éclairages ouatés, lueurs de néons... **Les Enfants de la Vengeance** restitue à la perfection le climat lourd et pluvieux de Nouvelle Zélande. C'est souvent étouffant, à la limite du fantastique d'atmosphère (John Laing est, par ailleurs, auteur de l'envoûtant **The Lost Tribe**). L'arguement (trois jeunes adultes préparent un casse dans le but de venger la mort de la mère de l'un d'eux) renforce encore l'aura oppressante du film. Le rythme est lent mais se précipite lors de scènes d'action très violentes filmées par un metteur en scène dont le style et le patte sont indéniables. La dernière demi heure est sublime de concision et de lyrisme noir. A se procurer d'urgence.

Marcel BUREL



*C.B.S. Fox frappe un grand coup avec la ressortie d'**Inferno**, des **Griffes de la Nuit** et de quelques autres « musts » du genre : les boîtiers se présentent en effet sous la forme de cercueils. Un conseil : ouvrez-les tout doucement. Ça grince !*

*A signaler chez **Vidéo Time**, une nouvelle collection dirigée par Françoise Landesque, la sortie des très énergiques **Déchaînés du Karaté** et, surtout, de **La Maîtresse des Singes**, un authentique monument de ringardise qui devrait faire saliver les amateurs d'humour au 36e degré.*



FEVER

Fever, la jaquette sobre (un culturiste portant sur ses épaules les deux actrices du film) ne traduit que peu l'esprit nouveau qui anime ce porno. Figurez-vous qu'un jeune producteur, Pascal Hamelin-Delaunay, après plusieurs aventures en Afrique (photo sous-marine), aux Etats-Unis (assistant à la production de séries B) et en France (étalonneur plus assistanats divers), a décidé, pour le plaisir, de sortir de l'ornière du film X de commande.
Comment ? En donnant la parole (et donc l'initiative) à des hardeuses. Deux pour être exact : Karen Summer et Nikki Randal. Le truc est simple, on les appelle par téléphone pour leur proposer un porno pas comme les autres. Ce sont elles qui, lâchées sur les croisettes de notre côte d'Azur, dragueront le tout venant des « touzeurs » occasionnels. Au moment de l'action, elles leur annonceront qu'ils seront filmés durant l'acte. Ce qui nous vaut la prise en main (façon de parler) dominatrice de 4 gentlemen amateurs par nos deux professionnelles. Une prise en charge allant crescendo et toujours suivie d'une mise en scène clippée.
Frais, érotique et pas crade pour deux sous, **Fever** a déjà séduit les Américains.

HOT GUN

(Vidéo Marc Dorcel)
A voir surtout pour deux raisons : la plastique irréprochable de Candi Evans (Cf. aussi **Bottom Line**), ventre plat, sexe bombé et seins de jeune pubère ; et la séquence surréaliste au cours de laquelle Jerry Butler, célèbre pour la puissance de ses décharges, éjacule toute sa santé. Une scène filmée d'ailleurs comme une cascade de Bébel, au ralenti et sous plusieurs angles.



NIKKI Randall dans FEVER.

LIAISONS COUPABLES

(Vidéo Marc Dorcel)
Perversion sexuelle mais aussi affective, l'inceste a ceci de particulier qu'elle reste difficilement filmable. Il semble évident, à l'inverse d'une sodomie par exemple, qu'une liaison incestueuse à l'écran ne signifie pas grand chose tant qu'on n'a pas la garantie que les acteurs sont bel et bien, à la ville, père et fille, ou frère et sœur ou... Pourtant, l'idée, dérangeante, ne manque pas de mordant ; ni cette nouvelle production Dorcel.

RIO HEAT

(Colmax)
Nom : Elle Rio ; Nationalité : Brésilienne ; Tempérament : Volcanique ; Fonction : Femme de ménage (?) ; Particularité : Ne fait pas semblant.
Nouvelle frayeur sexuelle et vedette de **Rio Heat**, l'exotique Elle Rio laisse imaginer sous des aspects de brune mature une expérience sexuelle impressionnante. Vous la découvrirez, entre autres bonnes choses, en suceuse d'orteil (Si, si) ! Ne pas rater le spectacle, bien sûr.

Alec OCHONNE

Les Stars du X

AMBER LYNN



La bombe Amber Lynn est définitivement lâchée sur le marché : pas une K7 X distribuée en France sans que n'apparaisse au générique ce nom plutôt trafiqué mais très en vogue aux USA (Ginger, Porshe...). Metal X International se l'est récemment approprié de deux façons différentes : **L'Homme au Sexe d'Or** inaugure un cycle de 4 K7 parodiant les aventures de James Bond ; **Erotic Gold** n'est autre qu'une compilation des meilleurs moments du X américain. D'un côté comme de l'autre, l'indispensable Amber Lynn fait feu de tout bois : qu'elle soit Jane Bond, agent 0069 à la démarche chaloupée (**L'Homme au Sexe d'Or** sera bientôt suivi d'**Octopussy** dans lequel Amber essaye d'enrayer une épidémie de nymphomanie !!!) ou qu'elle surgisse le temps d'une fellation malpropre dans **Erotic Gold**, Amber affiche toujours le même entrain de chienne en chaleur ; pas vraiment la grande classe, mais de quoi faire mordre à l'hameçon n'importe quel être normalement constitué. Il faut la voir en bikini deux-pièces, colt laser au flanc gauche, la bouche semi-ouverte en triangle pulpeux, remuer des fesses ou se huiler le corps pour une partie à trois (ajoutez Tiffany Storm et Jerry Butler), pour comprendre à quel point l'érotisme et elle ne font qu'un.
Signalons également la sortie de **Miami Spice n° 2** avec en vedette notre coquine lancée de nouveau sur une affaire policière. Edité par Colmax.


Canal X

PULSIONS INAVOUABLES

Casting : Marc Dorcel. Cette griffe discrète qui vient s'inscrire en fin de K7 annonce (si j'ose dire) la couleur : qu'il n'y aura pas de mauvaise surprise concernant les actrices. Elles savent tout faire, elle le démontrent devant la caméra et elles sont belles ; avec juste ce petit plus (ou ce petit moins, c'est selon) qui les rend légèrement vulgaires, donc excitantes. Le nom de Marc Dorcel (directeur de casting mais aussi producteur et distributeur) suggère également l'idée de famille : notre homme s'entoure souvent de la même équipe (Sabina K, Chantal Vallé ou Christophe Clark ont joué dans plusieurs de ses films) et il règne sur les tournages une convivialité bon-enfant. Ce qui n'empêche pas son réalisateur fétiche, Michel Ricaud, d'additionner avec bonheur les gros plans les plus destroy. Il filme comme s'il redécouvrait à chaque instant les joies d'une partie de jambes en l'air, avec parfois cette naïveté clinique de gynécologue. Et c'est justement de cela qu'il s'agit dans **Pulsions Inavouables** : d'un chassé-croisé psychologique entre un gynécologue et sa femme. Toute (ou presque) la panoplie du X est fidèle au rendez-vous. Abonnés de Canal +, préparez l'enregistrement. Duplication, comme d'habitude, excellente.

LIAISONS COUPABLES. Face sud, face nord, prêts pour l'escalade ?



SCHWARZENEGGER



RUNNING MAN

TAFT ENTERTAINMENT PICTURES - LES PRODUCTIONS KEITH BARISH presentent une production LINDER - ZINNEMANN ARNOLD SCHWARZENEGGER est RUNNING MA
MARIA CONCHITA ALONSO · YAPHET KOTTO et RICHARD DAWSON dans le rôle de KILLIAN Musique HAROLD FALTERMEYER Décors JACK T. COLLIS Photo THOMAS DEL RU
Producteurs exécutifs KEITH BARISH et ROB COHEN Scénario STEVEN E. de SOUZA d'après le roman "THE RUNNING MAN" de RICHARD BACHMAN Produit par TIM ZINNEMANN et GEORGE LIND

DOLBY STEREO

Réalisé par PAUL MICHAEL GLASER

Europe 1 - ugc